



Notes du mont Royal

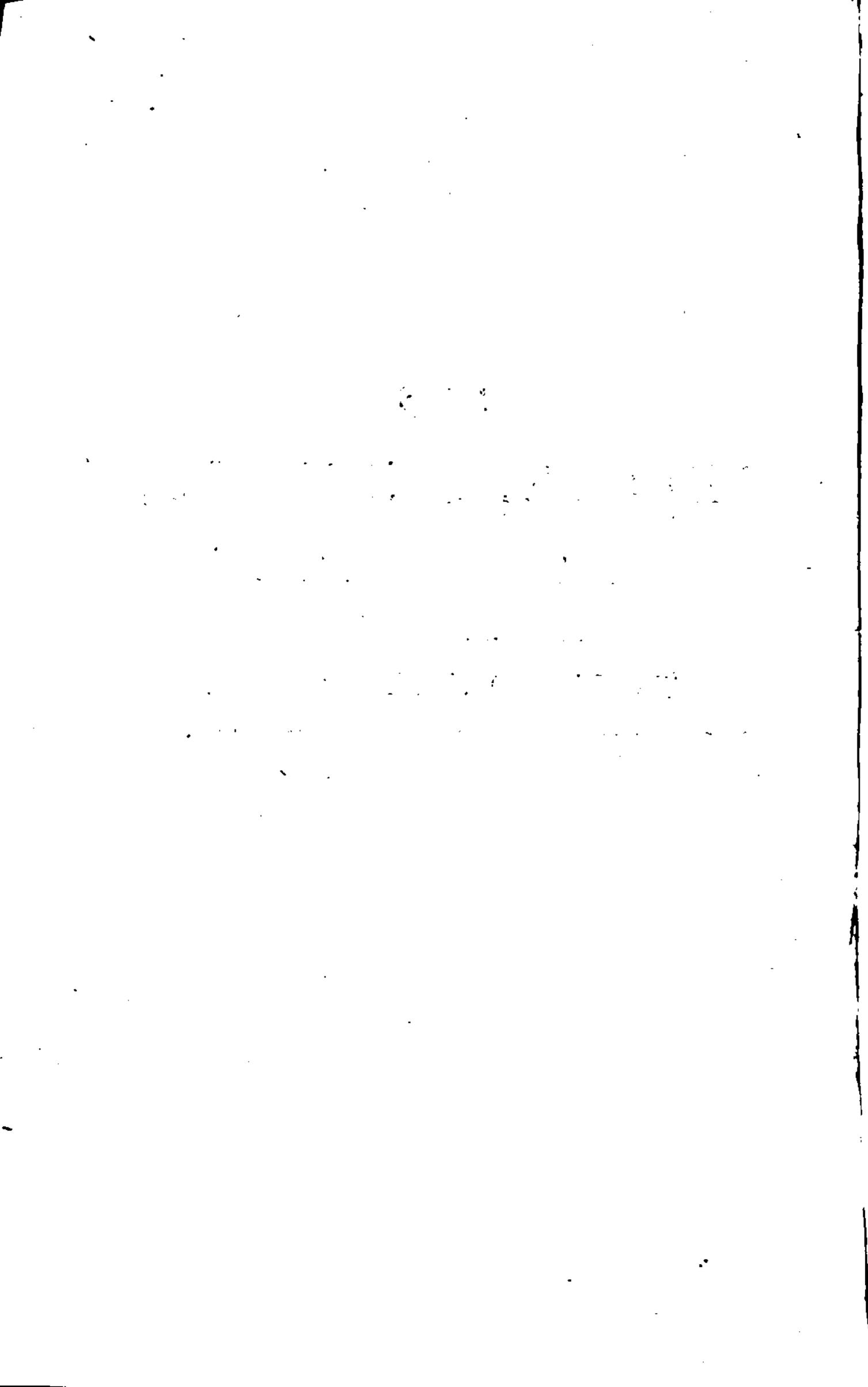
WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

TOME QUATRIEME.



LES
MILLE ET UNE NUITS,
C O N T E S A R A B E S,
TRADUITS EN FRANÇOIS
PAR M. GALLAND.
NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

KO 17340 (4)





LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

HISTOIRE

De Noureddin & de la belle Persienne.

LA ville de Balsara fut long-temps la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du temps du calife Haroun Alraschid, s'appelloit Zineby, & l'un & l'autre étoient cousins, fils de deux freres. Zineby n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses états à un seul visir; il en avoit choisi deux, Khacan & Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant libéral, & se faisoit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice

à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la cour de Balfora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât & ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre caractère; il étoit toujours chagrin, & il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien-loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédoit, il étoit d'une avarice achevée jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir, & jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, & qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre, il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour, après le conseil, le roi de Balfora se délassoit l'esprit, & s'entretenoit avec ses deux visirs & plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achete, & que l'on tient parmi nous à-peu-près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit, fût belle & bien faite pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par

alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfection du corps en partage.

Les autres soutenoient, & Khacan étoit de ce sentiment, que la beauté & toutes les belles qualités du corps, n'étoient pas les seules choses que l'on devoit rechercher dans une esclave, mais qu'il falloit qu'elles fussent accompagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, & s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison qu'ils en apportoient, est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver, en se retirant en leur particulier, une compagnie dont l'entretien étoit également utile, agréable & divertissant. Car enfin, ajoutoient-ils, c'est ne pas différer des bêtes que d'avoir une esclave pour la voir simplement, & contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le roi se rangea du parti des derniers, & il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, & sur toutes choses qui fût très-savante.

Saouy jaloux de l'honneur que le roi fai-

soit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire: Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coûte que dix mille pieces d'or. Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparemment que la somme est trop grosse: elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. En même-temps le roi ordonna à son grand-trésorier, qui étoit présent, d'envoyer les dix mille pieces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeller tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes & des filles esclaves, & les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le visir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guere de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, & lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant

fort tard, avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. A l'égard de son esprit & de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits & de savants au monde.

Khacan joyeux de cette nouvelle, qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais, & continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le visir à l'heure marquée; & Khaçan trouva l'esclave belle, si fort au-delà de son attente, qu'il lui donna dès-lors le nom de belle Persienne. Comme il avoit infiniment d'esprit, & qu'il étoit très-savant, il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole: il proteste qu'il ne peut la donner au dernier mot, à moins de dix mille pieces d'or. Il m'a même juré que sans compter les soins, les peines, & le temps qu'il y a qu'il l'éleve, il a fait à-peu-près la même dépense pour

elle , tant en maîtres pour les exercices du corps , & pour l'instruire & lui former l'esprit , qu'en habits & en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi , dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance , il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instruments , elle chante , elle danse , elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles ; elle fait des vers : il n'y a pas de livres enfin qu'elle n'ait lus. On n'a pas entendu dire que jamais esclave ait pu autant de choses qu'elle en fait.

Le visir Khacan qui connoissoit le mérite de la belle Persienne beaucoup mieux que le courtier , qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris , n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le marchand par un de ses gens , où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut arrivé : Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave , lui dit le visir Khacan , c'est pour le roi : mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis.

Seigneur , répondit le marchand , je me ferois un grand honneur d'en faire présent à sa majesté , s'il appartenoit à un mar-

chand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former & la rendre comme elle est. Ce que je puis dire, c'est que sa majesté aura fait une acquisition dont elle sera très-contente.

Le visir Khacan ne voulut pas marchander ; il fit compter la somme au marchand ; & le marchand avant de se retirer : Seigneur, dit-il au visir, puisque l'esclave est destinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aye l'honneur de vous dire qu'elle est extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui n'a point de pareille, ce sera néanmoins toute autre chose, si vous la gardez chez vous seulement une quinzaine de jours, & que vous donniez un peu de vos soins pour la faire bien traiter. Ce temps-là passé, lorsque vous la présenterez au roi, elle vous fera un honneur & un mérite, dont j'espère que vous me saurez quelque gré. Vous voyez même que le soleil lui a un peu gâté le teint ; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, & que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle sera si fort changée, que vous la trouverez infiniment plus belle.

Khacan prit le conseil du marchand en bonne part, & résolut de le suivre. Il donna

à la belle Persienne un appartement en particulier près celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, & de la regarder comme une dame qui appartenoit au roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il seroit possible, & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Persienne : Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même ; c'est pour le roi que je vous ai achetée, & j'espère qu'il fera beaucoup plus satisfait de vous posséder, que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'avoit chargé. Ainsi je suis bien-aïse de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'esprit ; mais jeune, folâtre & entreprenant, & de vous bien garder de lui, lorsqu'il s'approchera de vous. La belle Persienne le remercia de cet avis ; & après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit, il se retira.

Noureddin, c'est ainsi que se nommoit le fils du visir Khacan, entroit librement dans l'appartement de sa mere, avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très-bien fait de sa personne, jeune, agréable & hardi ; & comme il avoit infiniment d'esprit, & qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle

Persienne; & dès leur première entrevue, quoiqu'il eût appris que son père l'avoit achetée pour le roi, & que son père le lui eût déclaré lui-même; il ne se fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord; & l'entretien qu'il eut avec elle, lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au roi.

De son côté la belle Persienne trouva Noureddin très-aimable. Le visir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balsora. Je m'estimerois très-heureuse, quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils.

Noureddin fut très-assidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit si amoureux, de s'entretenir, de rire & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mère ne l'y eût contraint. Mon fils, lui disoit-elle, il n'est pas bienféant à un jeune homme comme vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, & travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père.

Comme il y avoit long-temps que la belle Persienne n'étoit allée au bain à cause du long voyage qu'elle venoit de faire,

cinq ou six jours après qu'elle eût été achetée , la femme du visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le visir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves , à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même ; & au sortir du bain , de lui faire prendre un habit très-magnifique qu'elle lui avoit fait déjà faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin , qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du visir son mari , & lui faire connoître combien elle s'intéressoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la sortie du bain, la belle Persienne , mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorsqu'il l'avoit achetée , vint se faire voir à la femme de ce visir , qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle Persienne lui baïsa la main avec grace , & lui dit : Madame , je ne fais pas comment vous me trouvez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes qui m'affurent qu'il me sied si bien qu'elles ne me connoissent plus , sont apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles disoient la vérité , ce seroit vous , madame , à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille , reprit la femme du visir avec

bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; & sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part. Je suis aussi-bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. Madame, reprit la belle Persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable ; & si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du visir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, & ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle Persienne se retira à son appartement ; & la femme du visir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne laisser pas entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du visir Khacan

étoit au bain, & que la belle Persienne étoit seule, Noureddin arriva; & comme il ne trouva pas sa mere dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites esclaves dans l'anti-chambre. Il leur demanda où étoit sa mere, à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle Persienne, reprit Noureddin, y est-elle aussi? Elle en est revenue, repartirent les esclaves, & elle est dans sa chambre, mais nous avons ordre de madame votre mere, de ne vous pas laisser entrer,

La chambre de la belle Persienne n'étoit fermée que par une portiere. Noureddin s'avança pour entrer, & les deux esclaves se mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre, les mit hors de l'anti-chambre & ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, & annoncerent à leur dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Persienne malgré elles, & qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse, causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain, & s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevée, & qu'elle arrivât à la chambre de la belle Per-

fienne, Noureddin en étoit sorti, & il avoit pris la fuite.

La belle Persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du visir toute en pleurs, & comme une femme qui ne se possédoit plus. Madame, lui dit-elle, oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée ? Quelle disgrâce vous est arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en sortir si-tôt ?

Quoi, s'écria la femme du visir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, & qu'il est demeuré seul avec vous ; pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui & à moi ?

De grace, madame, repartit la belle Persienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous & pour Noureddin, en ce que Noureddin a fait ? Comment, repliqua la femme du visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi ? & ne vous avoit il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous ?

Je ne l'ai pas oublié, madame, reprit encore la belle Persienne ; mais Noureddin m'est venu dire que le visir son pere avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma

personne. Je l'ai cru, madame ; & esclave comme je suis, accoutumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu & que je n'ai dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, & je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle Persienne : Plût à Dieu, dit la femme du visir, que ce que vous me dites, fût vrai ! j'en aurois bien de la joie. Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur ; il vous a trompée, & il n'est pas possible que son pere lui ait fait le présent qu'il vous a dit. Qu'il est malheureux, & que je suis malheureuse ! Et que son pere l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre, & que nous devons craindre avec lui ! mes pleurs ni mes prieres ne seront pas capables de le fléchir, ni d'obtenir son pardon. Son pere va le sacrifier à son juste ressentiment, dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amèrement ; & ses esclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le visir Khacan arriva quelques moments après, & fut dans un grand étonnement de voir sa femme & les esclaves en pleurs, & la belle Persienne fort triste. Il en demanda la cause; & sa femme & les esclaves augmentèrent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage; & en s'adressant à sa femme: Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, & que vous me disiez la vérité.

La dame désolée ne put se dispenser de satisfaire son mari: Promettez-moi donc, seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez point de mal de ce que je vous dirai: je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse: Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, & a pris ce malheureux temps pour faire accroire à la belle Persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi, & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut

la mortification du visir Khacan , quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. Ah , s'écria-t-il en se frappant cruellement , en se mordant les mains , & en s'arrachant la barbe : C'est donc ainsi , malheureux fils , fils indigne de voir le jour , que tu jettes ton pere dans le précipice , du plus haut degré de son bonheur ; que tu le perds , & que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang , ni du mien pour se venger de cette offense , qui attaque sa personne même.

Sa femme voulut tâcher de le consoler. Ne vous affligez pas , lui dit-elle , je ferai aisément dix mille pieces d'or d'une partie de mes pierreries : vous en achetez une autre esclave qui sera plus belle & plus digne du roi.

Eh , croyez-vous , reprit le visir , que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pieces d'or ? Il ne s'agit pas ici de cette perte , ni même de la perte de tous mes biens , dont je serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur , qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. Il me semble néanmoins , seigneur , repartit la dame , que ce qui se peut réparer par de l'argent , n'est pas d'une si grande conséquence.

Hé quoi , repliqua le visir , ne savez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital ?

Croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi? Votre majesté, lui dirait-il, ne parle que de l'affection & du zèle de Khacan pour son service; il vient de faire voir cependant combien il est peu digne d'une si grande considération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une esclave. Il s'est véritablement acquitté d'une commission si honorable; & jamais personne n'a vu une si belle esclave; mais au lieu de l'amener à votre majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un présent à son fils: Mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette esclave, c'est pour vous; vous la méritez mieux que le roi. Son fils, continuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise, & il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'affurer à votre majesté, & votre majesté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajouta le visir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment & enlever l'esclave? j'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront.

Seigneur, répondit la dame à ce discours du visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, & qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la

moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui, ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison? Quand on le soupçonneroit, & que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord; que le marchand vous a trompé; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable; mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit & qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le roi vous en croira à votre parole; & Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc; & si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle Persienne, & chargez-les de vous chercher une autre esclave.

Comme ce conseil parut très-raisonnable au visir Khacan, il calma un peu ses esprits, & il prit le parti de le suivre; mais il ne diminua rien de sa colere contre son fils Nouredin.

Nouredin ne parut point de toute la journée: il n'osa même chercher un asyle chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que

son pere ne l'y fît chercher. Il alla hors de la ville, & il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savoit bien que son pere étoit retiré, & se fit ouvrir par les femmes de sa mere, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son pere fût levé; & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très-sensible. En effet les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le visir son pere persistoit dans la même colere, & protestoit qu'il le tueroit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un pere, que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur, & de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle Persienne ; je l'avoue : mais après tout quelle est votre intention : Voulez-vous le perdre absolu-

ment ? au lieu du mal auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée ? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le visir, ce que vous dites là est de bon sens ; mais je ne puis me résoudre de pardonner à Noureddin, que je ne l'aye mortifié comme il le mérite. Il sera suffisamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorsque vous êtes retiré ; il y couche, & il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée, & faites semblant de le vouloir tuer : je viendrai à son secours ; & en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle Persienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, & je fais que la belle Persienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien suivre ce conseil : ainsi avant qu'on ouvrît à Noureddin lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit

derriere la porte ; & dès qu'on lui eut ouvert , il se jetta sur lui & le mit sous ses pieds. Noureddin tourna la tête , & reconnut son pere le poignard à la main , prêt à lui ôter la vie.

La mere de Noureddin survint en ce moment , & en retenant le visir par le bras : Qu'allez-vous faire , seigneur , s'écria-t-elle ? Laissez-moi , reprit le visir , que je le tue ce fils indigne. Ah , Seigneur , reprit la mere , tuez-moi plutôt moi-même ; je ne permettrai jamais que vous ensanglantiez vos mains dans votre propre sang. Noureddin profita de ce moment : Mon pere , s'écria-t-il les larmes aux yeux , j'implore votre clémence & votre miséricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui.

Khacan se laissa arracher le poignard de la main ; & dès qu'il l'eût lâché , Noureddin se jetta à ses pieds , & les lui baïsa pour marquer combien il se repentoit de l'avoir offensé. Noureddin , lui dit-il , remerciez votre mere , je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persienne ; mais à condition que vous me promettrez par ferment de ne la pas regarder comme esclave , mais comme votre femme , c'est-à-dire , que vous ne la vendrez , & même que vous ne la répu-

dierez jamais. Comme elle est sage & qu'elle a de l'esprit & de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre.

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence. Il remercia son pere avec toute la reconnoissance imaginable, & lui fit de très-bon cœur le serment qu'il souhaitoit. Ils furent très-contents l'un de l'autre, la belle Persienne & lui, & le visir fut très-satisfait de leur bonne union.

Le visir Khacan n'attendit pas que le roi lui parlât de la commission qu'il lui avoit donnée ; il avoit grand soin de l'en entretenir souvent, & de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la satisfaction de sa majesté ; il fut enfin le ménager avec tant d'adresse, qu'insensiblement il n'y songea plus. Saouy néanmoins avoit su quelque chose de ce qui s'étoit passé ; mais Khacan étoit si avant dans la faveur du roi, qu'il n'osa hasarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire si délicate s'étoit passée plus heureusement que ce ministre ne l'avoit cru d'abord, lorsqu'il alla au bain, & qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé ; l'air qui étoit un peu froid, le

frappa , & lui causa une fluxion sur la poitrine , qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre. La maladie augmenta : & comme il s'apperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie , il tint ce discours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils , lui dit-il , je ne fais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données ; vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant , c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernières que le visir Khacan prononça. Il expira peu de moments après , & il laissa un deuil inexprimable dans sa maison , à la cour & dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage , zélé & fidele , & toute la ville le pleura comme son protecteur & son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de funérailles plus honorables à Balsora. Les visirs , les émirs , & généralement tous les grands de la cour s'empresserent de porter son cercueil sur les épaules , les uns après les autres , jusqu'au lieu de sa sépulture ; & les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville , l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire, devoit lui causer; il demeura long-temps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler; & comme il le vit disposé à l'écouter; il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son pere tout ce qu'il lui devoit, & satisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienséance, il étoit temps qu'il parût dans le monde, qu'il vît ses amis, & qu'il soutînt le rang que sa naissance & son mérite lui avoient acquis. Nous pécheurs, ajouta-t-il, contre les loix de la nature, & même contre les loix civiles, si lorsque nos peres sont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendresse exige de nous, & l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais dès que nous nous en sommes acquittés, & qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, & de vivre dans le monde de la maniere qu'on y vit. Effuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gaieté qui a toujours inspiré la joie par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conseil de cet ami étoit très-raisonnable; & Noureddin eut évité tous les malheurs qui lui arriverent, s'il l'eût suivi dans
toute

toute la régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine : il régala même son ami , & lorsqu'il voulut se retirer , il le pria de revenir le lendemain , & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à-peu-près de son âge , & il passoit le temps avec eux en des festins & des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois pour faire plus de plaisir à ses amis , Noureddin faisoit venir la belle Persienne ; elle avoit la complaisance de lui obéir ; mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté. Je ne doute pas , lui disoit-elle , que le visir votre pere ne vous ait laissé de grandes richesses ; mais si grandes qu'elles puissent être , ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin , si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis & se divertir avec eux ; mais qu'on en fasse une coutume journaliere , c'est courir le grand chemin de la dernière misere. Pour votre honneur & pour votre réputation , vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre pere , & de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire ;

Noureddin écoutoit la belle Persienne en riant ; & quand elle avoit achevé : Ma belle , reprenoit-il en continuant de rire , laissons-là ce discours , ne parlons que de nous réjouir. Feu mon pere m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je suis bien-aïse de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez ; un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en désordre , fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec son maître-d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il se présentoit avec son livre : Va , va , lui disoit-il , je me fie bien à toi : aie soin seulement que je fasse toujours bonne chere.

Vous êtes le maître , seigneur , reprenoit le maître-d'hôtel ; vous voudrez bien néanmoins que je vous fasse souvenir du proverbe qui dit , que qui fait grande dépense & ne compte pas , se trouve à la fin réduit à la mendicité sans s'en être apperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépense si prodigieuse de votre table , vous donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire , quand ils seroient aussi gros que des montagnes. Va , te dis-je , lui répétoit

Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger, & ne te mets pas en peine du reste.

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table, & ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, & faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit ; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison ; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin : qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler ; c'est pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quelque une des maisons, des bains, & des lieux publics à loger des étrangers, qui lui appartenoient, & lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle Persienne lui représentoit le tort qu'il se faisoit ; au-lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère, se

donner du bon temps, & se divertirent prodiguant & dissipant les grands biens que ses prédécesseurs & le bon visir son pere avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins & de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ses esclaves, & il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever ; mais Noureddin le devança, & alla ouvrir lui-même. C'étoit son maître-d'hôtel ; & Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la salle & ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, & qui avoit apperçu le maître-d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portiere & la porte, & entendit que le maître-d'hôtel tint ce discours : Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer, vous est, ce me semble, de si grande importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes ; & je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-temps, & dont je vous avois averti plusieurs fois,

est arrivé; c'est-à-dire, seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés, sont aussi épuisés; & vos fermiers & ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les; & si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds; sinon permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes & qui avoit tout entendu, rentra aussi tôt & fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis: pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. Si cela est, reprirent-ils; nous n'avons plus affaire chez lui non plus que vous; il ne nous y reverra pas aussi davantage.

Noureddin revint en ce moment; & quelque bonne mine qu'il fit pour tâcher de remettre ses conviés en train, il ne put néanmoins si bien dissimuler, qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils

venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à sa place, qu'un des amis se leva de la sienne : Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-temps ; je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle affaire vous oblige de nous quitter si-tôt, reprit Noureddin ? Seigneur, reprit-il, ma femme est accouchée aujourd'hui ; vous n'ignorez pas que la présence d'un mari est toujours nécessaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence, & partit. Un moment après un autre se retira sur un autre prétexte. Les autres firent la même chose l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne resta pas un seul des dix amis qui jusqu'alors avoient tenu si bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien de la résolution que ses amis avoient prise de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle Persienne, & il s'entretint seulement avec elle de la déclaration que son maître-d'hôtel lui avoit faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étoient ses affaires.

Seigneur, lui dit la belle Persienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre sens ; vous voyez présentement ce qui vous est arrivé. Je ne me trompois pas lorsque

je vous prédisois la triste fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma pensée, réjouissons-nous, me disiez-vous, & profitons du bon temps que la fortune nous offre pendant qu'elle nous est favorable, peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artisans de notre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, & j'ai été contrainte de vous laisser faire malgré moi.

J'avoue, répartit Nouredin, que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires que vous me donniez avec votre sagesse admirable; mais si j'ai mangé tout mon bien, vous ne considérez pas que ç'a été avec une élite d'amis que je connois depuis long-temps. Ils sont honnêtes & pleins de reconnoissance; je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas. Seigneur, repliqua la belle Persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnoissance de vos amis, croyez-moi, votre espérance est mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le temps.

Charmante Persienne, dit à cela Nouredin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les al-

ler voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie comme j'y suis résolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez les dix amis, qui demeuroient dans une même rue; il frappa à la première porte qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une esclave vint, & avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu visir Khacan. L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, & entra dans la chambre où étoit son maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. Noureddin! reprit le maître avec un ton de mépris, & si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement: va, dis-lui que je n'y suis pas; & toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. L'esclave revint, & donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion: Ah le perfide! le méchant homme, s'écria-t-il! il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me

traite si indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, & ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, & de les combler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois, ressemble à un arbre chargé de fruits; tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour & d'en cueillir; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne & on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, & alla le témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. Eh bien, seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois

prédit? Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement! Pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler: jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, & pour qui je me suis épuisé moi-même. Je ne me possède plus, & je crains de commettre quelque action indigne de moi dans l'état déplorable & dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils. Seigneur, reprit la belle Persienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur, que de vendre vos esclaves & vos meubles, & de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin; mais qu'eût-il pu faire dans la nécessité de vivre où il étoit? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles, qui lui eussent fait une dépense beaucoup au delà de ce qu'il étoit en état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent qu'il en fit; & lorsqu'il vint à manquer, il fit porter ses meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur, quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avoient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps; mais enfin ce

secours manqua , & il ne lui restoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponse que lui fit cette sage personne. Seigneur , lui dit-elle , je suis votre esclave , & vous savez que le feu visir votre pere , m'a achetée dix mille pieces d'or. Je fais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là ; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi , ne différez pas de me mener au marché , & de me vendre ; avec l'argent que vous toucherez , qui sera très-considérable , vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu ; & par-là vous aurez trouvé le moyen de vivre , sinon dans une grande opulence , d'une maniere au moins à vous rendre heureux & content.

Ah , charmante & belle Persienne , s'écria Noureddin ! est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée ? vous ai-je donné si peu de marques de mon amour , que vous me croyiez capable de cette lâcheté ! & quand je l'aurois cette lâcheté indigne , pourrois-je le faire sans être parjure , après le serment que j'ai fait à feu mon pere de ne vous jamais vendre ? je mourrois plutôt que d'y contrevenir , &

que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur, reprit la belle Persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites; & Dieu connoît si la passion que j'ai pour vous, est inférieure à la vôtre, & combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage; & je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir: je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous & pour moi, mais après tout, je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous & moi.

Noureddin qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle Persienne venoit de lui représenter, & qui n'avoit point

d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer ; il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre, vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Hassan fit entrer Noureddin & la belle Persienne dans une chambre ; & dès que la belle Persienne eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompai-je ! n'est-ce pas l'esclave que le feu visir votre pere acheta dix mille pieces d'or ? Noureddin lui assura que c'étoit elle-même ; & Hagi Hassan, en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Hassan & Noureddin sortirent de la chambre, & Hagi Hassan y enferma la belle Persienne. Il alla ensuite chercher les marchands ; mais ils étoient tous occupés à acheter des esclaves grecques, francus, afriquaines, tartares & autres, & il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé & qu'à-

peu-près ils se furent tous rassemblés : Mes bons seigneurs , leur dit-il avec une gaieté qui paroissoit sur son visage & dans ses gestes, tout ce qui est rond , n'est pas noisette : tout ce qui est long , n'est pas figue : tout ce qui est rouge , n'est pas chair , & tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu & bien acheté des esclaves en votre vie ; mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez, suivez-moi, que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les marchands suivirent Hagi Hassan, & Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Persienne. Ils la virent avec surprise, & ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pieces d'or. Ils sortirent de la chambre, & Hagi Hassan qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix, sans s'en éloigner : *A quatre mille pieces d'or l'esclave persienne.*

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, & ils se consultoient eux-mêmes sur l'enchere qu'ils y devoient mettre, lorsque le visir Saouy parut. Comme il eut apperçu Noureddin dans la place : Apparemment,

dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savoit qu'il en avoit vendus), & qu'il est venu acheter une esclave. Il s'avance, & Hagi Hassan cria une seconde fois : *A quatre mille pieces d'or l'esclave persienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devoit être d'une beauté toute particuliere, & aussi-tôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan qui étoit environné des marchands : Ouvre la porte, lui dit-il, & fais-moi voir l'esclave. Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue, & qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un visir, & Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte, & de faire signe à la belle Persienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexpriable, quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, & son nom ne lui étoit pas inconnu : Hagi Hassan, lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pieces d'or, que tu la cries? Oui, seigneur, répondit-il, les marchands que vous voyez, sont convenus il n'y a qu'un moment, que je la criaisse à ce

prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchere & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. Il regarda aussi-tôt les marchands d'un œil qui marquoit assez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchérissent. Il étoit si redoutable à tout le monde, qu'ils se gardèrent bien aussi d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenoit sur leur droit.

Quand le visir Saouy eut attendu quelque temps, & qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchérissoit : Hé bien, qu'attends-tu, dit-il à Hagi Hassan ? va trouver le vendeur, & conclus le marché avec lui à quatre mille pieces d'or, ou sache ce qu'il prétend faire. Il ne savoit pas encore que l'esclave appartint à Noureddin.

Hagi Hassan qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle ; votre esclave va être vendue pour rien. Pour quelle raison, reprit Noureddin ? Seigneur, répartit Hagi Hassan, la chose avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre esclave, ils me chargerent sans faire de façon, de la crier à quatre mille pieces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, & aussi-tôt le visir Saouy est venu, & sa présence a

fermé la bouche aux marchands que je voyois disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu visir votre pere. Saouy ne veut en donner que les quatre mille piéces d'or, & c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous, mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez, seigneur, & tout le monde le connoît. Outre que l'esclave vaut infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme.

Hagi Hassan, répliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil ; ne crains pas que je souffre que mon esclave soit vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent ; mais j'aimerois mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose, comme tu fais tous les usages & tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colere contre votre esclave & d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu de la vendre, & que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre

ferment. Cela satisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, & dans le moment que je la présenterai à Saouy, comme si c'étoit de votre consentement & que le marché fût arrêté, reprenez la en lui donnant quelques coups, & remenez-la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je suivrai ton conseil.

Hagi Haffan retourna à la chambre, il l'ouvrit & entra; & après avoir averti la belle Persienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras & l'amena au visir Saouy qui étoit toujours devant la porte: Seigneur, dit-il en la lui présentant, voilà l'esclave, elle est à vous: prenez-la.

Hagi Haffan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit saisi de la belle Persienne; il la tira à lui, en lui donnant un soufflet. Venez-ça, impertinente, lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, & revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire ferment de vous amener au marché. mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous, & je serai à temps d'en venir à cette extrémité, quand il ne me restera plus autre chose.

Le visir Saouy fut dans une grande colere de cette action de Noureddin. Miséra-

ble débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave ? Il poussa son cheval en même temps droit à lui pour lui enlever la belle Persienne. Noureddin piqué au vif de l'affront que le visir lui faisoit, ne fit que lâcher la belle Persienne & lui dire de l'attendre, & en se jettant sur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arriere : Méchant barbon, dit-il alors au visir, je te ravirois l'ame sur l'heure, si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà.

Comme le visir Saouy n'étoit aimé de personne, & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présents, qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes & lui firent comprendre qu'il pouvoit se venger comme il lui plairoit, & que personne ne se mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort & puissant, enhardi par la bienveillance des assistants, le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau, lui donna mille coups, & lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le sabre &

se jeter sur Noureddin, mais les marchands se mirent au-devant & les empêchèrent. Que prétendez-vous faire, leur dirent-ils ? ne voyez-vous pas que si l'un est visir, l'autre est fils de visir ? laissez-les vuider leur différent entr'eux : peut-être se raccommoieront-ils un de ces jours ; & si vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puissant qu'il est, pût vous garantir de la justice ? Noureddin se laissa enfin de battre le visir Saouy ; il le laissa au milieu du ruisseau, reprit la belle Persienne, & retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups se releva à l'aide de ses gens avec bien de la peine, & il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange & de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, & dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du roi, il se mit à crier & à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir, & dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majesté, & avoir quelque part à ses sacrés conseils,

pour être traité de la maniere indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. Laissons-là ces discours, reprit le roi, dites-moi seulement la chose comme elle est, & qui est l'offenseur; je saurai bien le faire repentir s'il a tort.

Sire, dit alors Saouy, en racontant la chose tout à son avantage, j'étois allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisiniere dont j'ai besoin; j'y suis arrivé, & j'ai trouvé qu'on y crioit une esclave à quatre mille pieces d'or. Je me suis fait amener l'esclave; c'est la plus belle qu'on ait vue & qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plutôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, & j'ai appris que Noureddin, fils du feu visir Khacan, vouloit la vendre.

Votre majesté se souvient, sire, d'avoir fait compter dix mille pieces d'or à ce visir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci; mais au-lieu de l'amener à votre majesté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit présent à son fils. Depuis la mort du pere, le fils a bu, mangé, & dissipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui est resté que cette esclave qu'il s'étoit enfin résolu de vendre, & que l'on vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir, & sans lui parler

de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son pere envers votre majesté : Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pieces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la fassent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille pieces d'or, & je vais l'acheter pour en faire un présent au roi notre seigneur & maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourroient vous en donner.

Au-lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fierement : Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon esclave à un juif pour rien, plutôt que de te la vendre. Mais, Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre pere ce qu'il étoit, aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis.

Cette remontrance qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage; il s'est jetté aussi-tôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jetté à bas de

mon cheval, m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu, & m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles, il baissa la tête & se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi abusé & animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colere; il se tourna du côté de son capitaine des gardes qui étoit auprès de lui : Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, & quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage, & que vous aurez donné les ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave.

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huissier de la chambre qui entendit donner cet ordre, avoit déjà pris le devant. Il s'appelloit Sangiar, & il avoit été autrefois esclave du visir Khacan, qui l'avoit introduit dans la maison du roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar plein de reconnoissance pour son ancien maître, & de zele pour Noureddin qu'il avoit vu naître, & qui connoissoit depuis long-temps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre sans frémir. L'action de Nou-

reddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, & le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venoit de se passer chez le roi, & lui donner lieu de se sauver avec la belle Persienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestiques il y avoit long-temps, de venir ouvrir lui-même sans différer. Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez & sauvez-vous sans perdre un moment.

Pourquoi cela, reprit Noureddin, qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir? Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, & emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous & lui; & le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats, se saisir de vous & d'elle. Prenez ces quarante piéces d'or pour vous aider à chercher un asyle: je vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage; je vous laisse malgré moi pour votre bien & pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. Sangiar
ne

ne donna à Noureddin que le temps de le remercier, & se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persienne de la nécessité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment; elle ne fit que mettre son voile, & ils sortirent de la maison : ils eurent le bonheur non-seulement de sortir de la ville sans que personne s'apperçût de leur évasion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate qui n'étoit pas éloignée, & de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arriverent, le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers : Enfants, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici ? quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville ? A quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué, qu'il demanda où le vaisseau alloit, & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, & le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappoit à la colere du roi avec la belle Persienne.

Le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin & frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvroit, il

la fit enfoncer, & aussi-tôt ses soldats entrèrent en foule ; ils cherchèrent par tous les coins & recoins, & ils ne trouverent ni Noureddin, ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander & demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que l'on rasoit la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le roi, je veux les avoir.

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, & le roi renvoya le visir Saouy avec honneur : Allez, lui dit-il, retournez chez vous, & ne vous mettez pas en peine du châtement de Noureddin ; je vous vengerai moi-même de son insolence.

Afin de mettre tout en usage, le roi fit encore crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui ameneroit Noureddin & son esclave, & qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais quelque soin qu'il prît & quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle ; & le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin & la belle Persienne cependant avançoient & faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils aborderent enfin à Bagdad; & dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut apperçu la ville: Enfants, s'écria t-il en parlant aux passagers, rejouissez-vous, la voilà, cette grande & merveilleuse ville, où il y a un concours général & perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, & vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hyver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu audeffous de la ville, les passagers se débarquerent & se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, & se débarqua aussi avec la belle Persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, & il ne savoit où aller prendre logement. Ils marcherent long-temps le long des jardins qui bordoyent le Tigre, & ils en côtoyerent un qui étoit fermé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils apperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très-magnifique, étoit fermée, avec un vestibule ouvert, où il y avoit un sofa de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Nouredin à la belle Persienne; la nuit approche, & nous avons mangé avant de nous débarquer; je suis d'avis que nous y passons la nuit, & demain matin, nous aurons le temps de chercher à nous loger; qu'en dites-vous? Vous savez, seigneur, répondit la belle Persienne, que je ne veux que ce que vous voulez; ne passons pas plus outre si vous le souhaitez ainsi. Ils burent chacun un coup à la fontaine, & monterent sur un des deux sofas, où ils s'entretinrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin, & ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au calife, & il y avoit au milieu un grand pavillon qu'on appelloit le pavillon des peintures, à cause que son principal ornement étoit des peintures à la persienne, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avoit fait venir exprès. Le grand & superbe salon que ce pavillon formoit, étoit éclairé par quatre-vingts fenêtrés, avec un lustre à chacune, & les quatre-vingts lustres ne s'allumoient que lorsque le calife y venoit passer la soirée, que le temps étoit si tranquille qu'il n'y avoit pas un souffle de vent. Ils faisoient alors une très-belle illumination

qu'on appercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, & d'une grande partie de la ville.

Il ne demouroit qu'un concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poste où le calife l'avoit mis lui-même par récompense. Le calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, & sur-tout de ne pas souffrir qu'on s'assît & qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étoient à la porte en-dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, & châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, & il arriva assez de jour pour s'appercevoir d'abord que deux personnes dormoient sur un des sofas, l'un & l'autre la tête sous un linge, pour être à l'abri des coufins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte sans faire de bruit; & un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retrouffé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un & sur l'autre, mais il se retint. Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper, & tu ne consideres pas que ce sont peut-être des étran-

gers qui ne savent où aller loger, & qui ignorent l'intention du calife ; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. Il leva le linge qui leur couvroit la tête avec une grande précaution, & il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait & une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussi-tôt la tête ; & dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coulant sur les genoux, & en lui prenant la main qu'il baisa : Bon pere, lui dit-il, que Dieu vous conserve ; souhaitez-vous quelque chose ? Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous ? d'où êtes-vous ? Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin, & nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. Vous seriez mal ici, repliqua Scheich Ibrahim, venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément, & la vue du jardin qui est très-beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin est-il à vous, lui demanda Noureddin ? Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant ; c'est un héritage que j'ai eu de mon pere ; entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir.

Noureddin se leva en témoignant à

Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de son honnêteté, & entra dans le jardin avec la belle Persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte ; & en marchant devant eux, il les mena en un endroit d'où ils virent à-peu-près la disposition, la grandeur & la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardins à Balsora, mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, & qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, & lui demanda comment il s'appelloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appelloit Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux ; Dieu vous y conserve longtemps. Nous ne pouvons assez vous remercier de la grace que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu ; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelqu'endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble.

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim qui aimoit fort ce métal, fourit en sa barbe ; il les prit, & en laissant Noureddin & la belle Persienne pour aller faire la

commiffion, car il étoit feul : Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me ferois fait un grand tort à moi-même fi j'euffe eu l'imprudance de les maltraiter & de les chaffer. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, & le refte me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi fouper autant pour lui que pour fes hôtes, Noureddin & la belle Perfienne fe promenerent dans le jardin, & arriverent au pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêterent d'abord à contempler fa ftructure admirable, fa grandeur & fa hauteur ; & après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils monterent à la porte du fallon par un grand escalier de marbre blanc ; mais ils la trouverent fermée.

Noureddin & la belle Perfienne ne faifoient que de descendre de l'escalier lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore : pourquoi me faites-vous cette demande ? Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, eft à vousauffi ? Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, & il en parut

un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui même, ils me demanderont aussi-tôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, & que je ne le sois point du pavillon? Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin; l'un & l'autre m'appartiennent. Puisque cela est, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans; à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit de coutume, & ainsi qu'il ne viendrait pas ce soir-là, & qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes, & manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés sur le premier degré de l'escalier, & alla chercher la clef dans le logement où il demeuroit. il revint avec de la lumière, & il ouvrit la porte.

Noureddin & la belle Persienne entrèrent dans le salon, & ils le trouverent si

surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté & la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques; & avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie; & Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avoit vécu, & sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa : & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persienne & lui s'affirent & mangerent ensemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre & appella la belle Persienne. Approchez, lui dit-il, & admirez avec moi la belle vue & la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait; rien n'est plus charmant. Elle s'approcha, & ils jouirent ensemble de ce spectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, & qu'il fut venu rejoindre ses hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boisson dont il voulût bien les régaler. Quelle boisson voudriez vous, reprit Scheich Ibrahim? est-ce du sorbet? j'en ai du plus exquis; mais vous savez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le sorbet après le souper.

Je le fais bien repartit Noureddin , ce n'est pas du sorbet que nous vous demandons ; c'est une autre boisson : je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. C'est donc du vin dont vous voulez parler , repliqua Scheich Ibrahim ? Vous l'avez deviné , lui dit Noureddin ; si vous en avez , obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après soupé pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi , s'écria Scheich Ibrahim , & même d'approcher d'un lieu où y en auroit ! Un homme comme moi , qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois , à renoncé au vin pour toute sa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver , reprit Noureddin , & si cela ne vous fait pas de peine , je vais vous enseigner un moyen , sans que vous entriez au cabaret , & sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cette condition , repartit Scheich Ibrahim : dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse.

Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin , dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment , & vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez , voilà encore deux pièces d'or ; prenez l'âne avec ses paniers , & allez au premier cabaret ,

sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant , & priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne , d'y prendre deux cruches de vin , que l'on mettra , l'une dans un panier , & l'autre dans l'autre , & de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici , & nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière , vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance-

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir , firent un puissant effet sur son esprit. Ah , mon fils , s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé , que vous l'entendez bien ! sans vous , je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. Il les quitta pour aller faire la commission , & il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour , Noureddin descendit , tira les cruches des paniers , & les porta au fallon.

Scheich Ibrahim remena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris ; & lorsqu'il fut revenu : Scheich Ibrahim , lui dit Noureddin , nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais il nous manque encore quelque chose. Et quoi , reprit Scheich Ibrahim , que puis-je

faire encore pour votre service ? Nous n'avons pas de tasses, répartit Noureddin, & quelques fruits nous raccommoderoient bien, si vous en aviez. Vous n'avez qu'à parler, repliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter.

Scheich Ibrahim descendit, & en peu de temps, il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de plusieurs sortes de fruits, avec des tasses d'or & d'argent à choisir ; & quand il leur eut demandé s'ils avoient besoin de quelqu'autre chose, il se retira sans vouloir rester, quoiqu'ils l'en priaient avec beaucoup d'instances.

Noureddin & la belle Persienne se remirent à table, & ils commencèrent par boire chacun un coup ; ils trouverent le vin excellent. Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle Persienne, ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable & si charmant ? Réjouissons-nous & remettons-nous de la mauvaise chere de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand, que de vous avoir d'un côté & la tasse de l'autre ? Ils burent plusieurs autres fois, en s'entretenant agréablement, & en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre, particulièrement la

belle Persienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-temps de dessus le perron avec un grand plaisir sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte : Courage, Seigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyoit déjà ivre, je suis ravi de vous voir dans cette joie.

Ah, Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en se tournant de son côté, que vous êtes un brave homme, & que nous vous sommes obligés ! Nous n'oserions vous prier de boire un coup ; mais ne laissez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, & faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons ; & en disant ces paroles, il disparut.

La belle Persienne s'aperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté sur le perron, & elle en avertit Noureddin. Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une aversion pour le vin ; je ne désespérerois pas de lui en faire boire si vous vouliez faire ce que je vous dirois. Et quoi, demanda Noureddin ? Vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. Engagez-le seulement à entrer & à demeurer avec nous, dit-elle ; quelque temps après, versez à boire & présentez-lui la tasse ; s'il vous refuse, buvez,

& ensuite faites semblant de dormir , je ferai le reste.

Noureddin comprit l'intention de la belle Persienne ; il appella Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim , lui dit-il , nous sommes vos hôtes ; & vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde ; voudriez-vous nous refuser la priere que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie ? Nous ne vous demandons pas que vous buviez , mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir.

Scheich Ibrahim se laissa persuader ; il entra , & s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là , & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir , dit alors Noureddin ; approchez-vous , je vous en supplie , & asseyez-vous auprès de madame , elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plaît , dit Scheich Ibrahim ; il s'approcha , & en souriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne , il s'assit à quelque distance de la belle Persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit , & elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persienne eut achevé de chanter , Noureddin versa du vin dans une tasse , & présenta la tasse à Scheich Ibrahim.

Scheich Ibrahim , lui dit-il , buvez un coup à notre santé , je vous en prie. Seigneur , reprit-il en se retirant en arriere , comme s'il eut eu horreur de voir seulement du vin , je vous supplie de m'excuser ; je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long - temps. Puisqu'absolument vous ne voulez pas boire à notre santé , dit Noureddin , vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit , la belle Persienne coupa la moitié d'une pomme , & en la présentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire , lui dit-elle , mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête , & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus , & Noureddin cependant se renversa sur le sofa & fit semblant de dormir. Aussi-tôt la belle Persienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; & en lui parlant fort bas : Le voyez-vous , dit-elle , il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plutôt bu deux coups , qu'il s'endort & me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle Persienne prit une tasse , elle

la remplit de vin ; & en la présentant à Scheich Ibrahim : Prenez, lui dit-elle, & buvez à ma santé ; je vais vous faire raison. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle le pressa si vivement, que vaincu par ses charmes & par ses instances, il prit la tasse & but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon chez un cabaretier où il étoit très-connu : la nuit lui avoit servi de manteau, & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme après qu'il eut bu, la belle Persienne lui emplit une autre tasse, qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troisième. Il buvoit enfin la quatrième lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir ; il se leva sur son séant, & en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha, ha, Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends ; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au

vin , & vous ne laissez pas d'en boire.

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette surprise , & la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; & quand il eut fait : Seigneur , dit-il en riant , s'il y a péché dans ce que j'ai fait , il ne doit pas tomber sur moi , c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de graces !

La belle Persienne qui s'entendoit avec Noureddin , prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim , lui dit-elle , laissez-le dire , & ne vous contraignez pas : continuez d'en boire & réjouissez-vous. Quelques moments après , Noureddin se versa à boire & en versa ensuite à la belle Persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas , il prit une tasse & la lui présenta ; & moi dit-il prétendez-vous que je ne boive pas aussi bien que vous.

A ces paroles de Scheich Ibrahim , Noureddin & la belle Persienne firent un grand éclat de rire ; Noureddin lui versa à boire , & ils continuerent de se réjouir , de rire & de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce temps-là , la belle Persienne s'avisa que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim , dit-elle au bon vieillard de concierge , vous ne nous avez apporté qu'une chandelle , & voilà tant de belles

bougies ; faites-nous , je vous prie , le plaisir de les allumer , que nous y voyons clair.

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin , lorsqu'on en a la tête échauffée ; & afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : Allumez-les vous même , dit-il à cette belle personne ; cela convient mieux à une jeunesse comme vous ; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six , & pour cause , cela suffira. La belle Persienne se leva , alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table , & elle alluma les quatre-vingt bougies , sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque temps après , pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Persienne sur un autre sujet , Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toute les bougies étoient allumées , il faut , reprit Scheich Ibrahim , que vous soyez bien paresseux , ou que vous ayez moins de vigueur que moi , si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez , allumez-les , mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre , il les alluma tous , & ouvrit les quatre-vingt fenêtres , à quoi Scheich Ibrahim , attaché à s'entretenir avec la belle Persienne , ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun Alraschid n'étoit pas

encore retiré alors ; il étoit dans un salon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre , & qui avoit vue du côté du jardin & du pavillon des peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté là , & il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé , & d'autant plus qu'à la grande clarté , il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand-visir Giafar étoit encore avec lui , & il n'attendoit que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appella dans une grande colère : Visir négligent , s'écria-t-il , viens-ça , approche toi , regarde le pavillon des peintures , & dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est , que je n'y suis pas.

Le grand-visir trembla de frayeur à cette nouvelle , de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha , & il trembla-davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit , étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'appaiser. Commandeur des croyants , lui dit-il , je ne puis dire autre chose là-dessus à votre majesté , sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi ; il me témoigna qu'il avoit dessein de faire une assemblée des ministres de sa mosquée , pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien aise de faire sous l'heureux regne de votre majesté. Je lui demandai ce qu'il souhaitoit que

je fisse pour son service en cette rencontre , sur quoi il me supplia d'obtenir de votre majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée & la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvoit faire , & que je ne manquerois pas d'en parler à votre majesté : je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment , poursuivit-il , a choisi ce jour pour la cérémonie , & en régaland les ministres de sa mosquée , il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination.

Giafar , reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaisé , selon ce que tu viens de me dire , tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables. La première , d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans mon pavillon ; un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur : la seconde , de ne m'en avoir point parlé : & la troisième , de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon-homme. En effet , je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendrait pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé , & je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue , par la dépense plus grande de cette illumination.

Le grand visir Giafar, joyeux de ce que le calife prenoit la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, & il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. Puisque cela est ainsi, ajouta le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes; mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je suis bien aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, vas te déguiser de même avec Mesrour, & venez tous deux avec moi. Le visir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard, & que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût arrivé; mais il repartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le visir lui avoit dit, le visir fut au désespoir de cette résolution : mais il falloit obéir, & ne pas repliquer.

Le calife sortit donc de son palais déguisé en bourgeois, avec le grand-visir Giafar & Mesrour, chef des eunuques, & marcha par les rues de Bagdad, jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé : Giafar, dit-il au grand-visir, que veut dire que la

porte est ouverte à l'heure qu'il est ? seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? j'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute.

Le calife entra dans le jardin : & quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au fallon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand-visir s'il ne devoit pas monter sur des arbres qui en étoient plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du fallon, le grand-visir s'apperçut qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée ainsi, lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer & de tenir compagnie à Noureddin & à la belle Persienne.

Le calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du fallon sans faire de bruit ; & la porte étoit entr'ouverte, de maniere qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes, quand il eut apperçu une dame d'une beauté sans égale, & un jeune homme des mieux fait, avec Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main : Ma belle dame, disoit-il à la belle Persienne, un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant, Faites-moi l'hon-

neur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta, & le calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, & qu'il l'avoit cru un homme sage & posé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, & vint au grand-visir Giafar qui étoit sur l'escalier, quelques degrés au-dessous du perron : Monte, lui dit-il, & vois si ceux qui sont là-dedans, sont des ministres de mosquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand-visir connut fort bien que la chose alloit mal pour lui. Il monta, & en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne, quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation & dans l'état où ils étoient. Il revint au calife tout confus, & il ne sut que lui dire. Quel désordre, lui dit le calife, que des gens ayent la hardiësse de venir se divertir dans mon jardin & dans mon pavillon ; que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les souffre, & se divertisse avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme & une jeune dame mieux faits & mieux assortis. Avant de faire éclater ma colere, je veux m'éclaircir

claircir davantage , & savoir qui ils peuvent être , & à quelle occasion ils sont ici. Il retourna à la porte pour les observer encore , & le visir , qui le suivit , demeura derrière lui pendant qu'il avoit les yeux sur eux. Ils entendirent l'un & l'autre que Scheich Ibrahim disoit à la belle Persienne : Mon aimable dame , y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre joie de cette soirée plus accomplie ? Il me semble , reprit la belle Persienne , que tout iroit bien , si vous aviez un instrument dont je puisse jouer , & que vous voulussiez me l'apporter. Madame , reprit Scheich Ibrahim , savez-vous jouer du luth. Apportez , lui dit la belle Persienne , je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de sa place , Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire , & le présenta à la belle Persienne , qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand-visir Giafar : Giafar , lui dit-il , la jeune dame va jouer du luth ; si elle joue bien , je lui pardonnerai , de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle : pour toi , je ne laisserai pas de te faire pendre. Commandeur des croyans , reprit le grand-visir , si cela est ainsi , je prie donc Dieu qu'elle joue mal. Pourquoi cela , repartit le calife ? Plus nous serons de monde , repli-

qua le grand-visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le calife, qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette repartie ; & en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persienne.

La belle Persienne préludoit déjà d'une maniere qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, & elle accompagna sa voix qu'elle avoit admirable, avec le luth, & elle le fit avec tant d'art & de perfection, que le calife en fut charmé.

Dès que la belle Persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, & le visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au visir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth : Isaac (1), que je croyois le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de savoir de quelle maniere je le ferai.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir, si vous y entrez & que Scheich

(1) C'étoit un excellent jouer de luth qui vivoit à Bagdad sous le regne de ce calife.

Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife, & je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mesrour, & attendez dans la premiere allée que je revienne.

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par-dessus une grande voûte bien terrassée, pour former une belle piece d'eau, ou ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien, & ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher ; mais le calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin depuis que le calife y étoit entré, & qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occasion, & s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la piece d'eau.

Ce pêcheur avoit jetté ses filets, & il étoit près de les tirer au moment que le calife, qui, après la négligence de Scheich Ibrahim, s'étoit douté de ce qui étoit arrivé, & vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Nonobstant son déguisement, le pê-

cheur le reconnut, & se jetta aussi-tôt à ses pieds en lui demandant pardon, & en s'excusant sur sa pauvreté. Releve-toi, & ne crains rien, reprit le calife, tire seulement tes filets, que je voye le poisson qu'il y aura.

Le pêcheur rassuré exécuta promptement ce que le calife souhaitoit, & il amena cinq ou six beaux poissons; dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : Donne-moi ton habit, & prends le mien. L'échange se fit en peu de moments; & dès que le calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure & le turban : Prends tes filets, dit-il au pêcheur, & va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le calife prit les deux poissons à la main, & alla retrouver le grand-visir Giafar & Mesrour. Il s'arrêta devant le grand visir, & le grand-visir ne le reconnut pas. Que demandes-tu, lui dit-il ? va, passe ton chemin. Le calife se mit aussi-tôt à rire, & le grand-visir le reconnut. Commandeur des croyans, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous ? je ne vous reconnoissois pas, & je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon, sans craindre que Scheich Ibrahim vous recon-

noisse. Restez donc encore ici, lui dit-il & à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage.

Le calife monta au fallon, & frappa à la porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte; & en avançant seulement un pas dans le fallon pour se faire voir: Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim: comme je me suis appercu que vous régalez de vos amis, & que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin & la belle Persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim, dit aussi-tôt la belle Persienne, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire à la belle Persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bû, & dit en bégayant au calife, qu'il prenoit pour un pêcheur: Approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voye.

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manieres d'un pê-

cheur; & présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson, dit la belle Persienne; j'en mangerois volontiers, s'il étoit cuit & bien accommodé. Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim, que veux-tu que nous fassions de ton poisson, s'il n'est accommodé? Va, accommode-le toi-même, & apporte-le-nous; tu trouveras de tout dans ma cuisine.

Le calife revint trouver le grand-visir Giafar. Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. Je vais l'accommoder, reprit le grand-visir; cela sera fait dans un moment. J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier: je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, & je ne m'en suis pas mal acquitté. En disant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, & le grand-visir & Mesrour le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois; & quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta; & en le servant, il mit aussi un citron devant cha-

gun, afin qu'ils s'en servissent, s'ils le souhaitoient. Ils mangerent d'un grand appétit, Noureddin & la belle Persienne particulièrement; & le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife : Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poisson, & tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. Il mit la main dans son sein en même temps, & il en tira sa bourse où il y avoit trente pieces d'or; le reste des quarante que Sangiar, huissier du roi de Balsora, lui avoit données avant son départ. Prends, lui dit-il; je t'en donnerois davantage si j'en avois; je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté, si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine : ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent étoit beaucoup plus considérable.

Le calife prit la bourse, & en remerciant Noureddin, comme il sentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : Seigneur, lui dit-il, je ne puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous : mais avant de me retirer, j'ai une prière à vous faire, que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en fait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grace

d'en jouer une seule piece, je m'en retournerois le plus content du monde ; c'est un instrument que j'aime passionnément.

Belle Persienne, dit aussi-tôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grace, j'espere que vous ne me la refuserez pas. Elle prit le luth ; & après l'avoir accordé en peu de moments, elle joua & chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter ; & elle le fit avec tant de force & d'agrément, qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persienne eut cessé de jouer : Ah, s'écria le calife, quelle voix ! quelle main ! & quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth ? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à tous ceux qui en faisoient les louanges : Pêcheur, reprit il, je vois bien que tu t'y connois ; puisqu'elle te plaît si fort, c'est à toi, & je t'en fais présent. En même-temps il se leva, prit sa robe qu'il avoit quittée, & il voulut partir & laisser le calife, qu'il ne connoissoit que pour un pêcheur, en possession de la belle Persienne.

La belle Persienne extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller ?

remettez-vous à votre place , je vous en supplie , & écoutez ce que je vais jouer & chanter. Il fit ce qu'elle souhaitoit ; & alors en touchant le luth , & en le regardant les larmes aux yeux , elle chanta des vers qu'elle fit sur le champ , & elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle , puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim , & avec tant de dureté ; elle vouloit dire , sans s'expliquer davantage , à un pêcheur tel que Kerim , qu'elle ne connoissoit pas pour le calife non plus que lui. En achevant , elle posa le luth près d'elle , & porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches , & il marqua par son silence qu'il ne se repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife surpris de ce qu'il venoit d'entendre , lui dit : Seigneur , à ce que je vois , cette dame si belle , si rare , si admirable , dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité , est votre esclave , & vous êtes son maître. Cela est vrai , Kerim , reprit Noureddin , & tu serois beaucoup plus étonné que tu le parois , si je te racontois toutes les disgraces qui me sont arrivées à son occasion. Eh , de grace , seigneur , repartit le calife , en s'acquittant toujours fort bien

82 *Les mille & une Nuits*,
du personnage du pêcheur, obligez-moi
de me faire part de votre histoire.

Noureddin qui venoit de faire pour lui
d'autres choses de plus grande conséquen-
ce, quoiqu'il ne le regardât que comme pê-
cheur, voulut bien avoir encore cette com-
plaisance. Il lui raconta toute son histoire,
à commencer par l'achat que le visir son
pere avoit fait de la belle Persienne pour le
roi de Balsora, & n'omit rien de ce qu'il
avoit fait, & de tout ce qui lui étoit arri-
vé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle,
& jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : Et pré-
sentement où allez-vous, demanda le cali-
fe ? Où je vais, répondit-il, où Dieu me
conduira. Si vous me croyez, reprit le ca-
life, vous n'irez pas plus loin : il faut au
contraire que vous retourniez à Balsora.
Je vais vous donner un mot de lettre que
vous donnerez au roi, de ma part ; vous
verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il
l'aura lue, & que personne ne vous dira
mot.

Kerim, repartit Noureddin, ce que tu
me dis est bien singulier : jamais on n'a dit
qu'un pêcheur comme toi ait eu corres-
pondance avec un roi. Cela ne doit pas
vous étonner, repliqua le calife, nous
avons fait nos études ensemble sous les
mêmes maîtres, & nous avons toujours

été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable ; elle l'a fait roi, & moi pêcheur ; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressements imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire , & vous en verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que le calife voulut ; & comme il y avoit dans le fallon de tout ce qu'il falloit pour écrire , le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora , au haut de laquelle , presque sur l'extrémité du papier , il ajouta cette formule en très-petits caractères : *Au nom de Dieu très-miséricordieux* , pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

L E T T R E

Du calife Haroun Alraschid , au roi de Balsora.

» Haroun Alraschid , fils de Mahdi , en-
 » voie cette lettre au Mohammed Zinebi ,
 » son cousin. Dès que Noureddin , fils du
 » visir Khacan , porteur de cette lettre ,
 » te l'aura rendue , & que tu l'auras lue ,

» à l'instant dépouille - toi du manteau
» royal, mets-le-lui sur les épaules, & le
» fais asseoir à ta place, & n'y manque
» pas. Adieu. »

Le calife plia & cacheta la lettre, & sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : Tenez, lui dit-il, & allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure ; vous dormirez quand vous ferez embarqué. Noureddin prit la lettre, & partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui quand l'huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse, & la belle Persienne, inconsolable de son départ, se tira à part sur le sofa, & fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit sorti du fallon, que Scheich Ibrahim qui avoit gardé le silence pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : Ecoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pieces de monnoie de cuivre au plus ; & pour cela on t'a donné une bourse & une esclave ; penfes-tu que tout cela sera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans ; si c'est de l'argent, tu en prendras une piece pour toi ;

& si c'est de l'or, je te prendrai tout, & je te donnerai quelques piéces de cuivre qui me restent dans ma bourse.

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au falon le plat de poisson accommodé, le calife avoit chargé le grand-visir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais, pour lui amener quatre valets-de-chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du pavillon, jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtrés. Le grand visir s'étoit acquitté de cet ordre; & lui & Mesrour, avec les quatre valets-de-chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnoit le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la sultane. Le calife, toujours sous le personnage du pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne fais pas ce qu'il y a dans la bourse : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très bon cœur; pour ce qui est de l'esclave, je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim emporté de colere à cette insolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à son égard, prit une des porcelaines qui étoient sur la table, & la jetta

à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jettée par un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'au paravant, après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui étoit sur la table, se leve en chancelant, & descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, & frappa des mains à une des fenêtres. Le grand-visir, Mesrour, & les quatre valets de chambre furent à lui en un moment, & les valets de chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupés autour du calife qui étoit assis sur le trône qu'il avoit dans le fallon, que Scheich Ibrahim animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il apperçut son habit au milieu du fallon, & il vit le calife assis sur son trône, avec le grand-visir & Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, & douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife se mit à rire de son étonnement : Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus

douter que ce ne fût le calife, se jetta aussitôt à ses pieds, la face & sa longue barbe contre terre. Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence, & vous en demande mille pardons. Comme les valets-de-chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône: Leve-toi, je te pardonne.

Le calife s'adressa ensuite à la belle Persienne, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fut apperçue que le jardin & le pavillon appartenoient à ce prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé, & que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. Belle Persienne, lui dit-il, levez-vous & suivez-moi. Vous devez connoître ce que je suis, après ce que vous venez de voir, & que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, & je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite.

Ce discours rassura & consola la belle Persienne par un endroit bien sensible, &

elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobeïde sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi, & le roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée ; on lui fit place, & il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, & changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois ; & il alloit exécuter l'ordre du calife, lorsqu'il s'avisait de la montrer au visir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin, & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu, ne fut pas moins surpris que le roi, de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; & pour la lire une seconde fois, il se tourna un

peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en aperçût & sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquoit que le calife vouloit être obéi absolument, la porta à la bouche & l'avalala.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre; & en parlant bas: Hé bien, sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de votre majesté? De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. Gardez-vous-en bien, sire, reprit le méchant visir; c'est bien-là l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. Le roi l'avoit fort bien remarquée; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le visir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre majesté & contre moi, pour se débarrasser de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépose pas un roi comme votre majesté, sans cette formalité: un autre que Noureddin pourroit

venir de même avec une fausse lettre ; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, votre majesté peut s'en reposer sur ma parole , & je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le roi Zinebi se laissa persuader , & abandonna Noureddin à la discrétion du visir Saouy , qui l'emmena chez lui avec mainforte. Dès qu'il fut arrivé , il lui fit donner la bastonnade , jusqu'à ce qu'il demeurât comme mort ; & dans cet état il le fit porter en prison , où il demanda qu'on le mit dans le cachot le plus obscur & le plus profond , avec ordre au géolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin , meurtri de coups , fut revenu à lui , & qu'il se vit dans ce cachot , il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux , sort : Ah , s'écria-t-il , que tu m'as trompé , & que j'ai été facile à te croire ! Pouvois-je m'attendre à une destinée si cruelle , après le bien que je t'ai fait ! Dieu te bénisse néanmoins ; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise , & j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état , & le visir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Résolu de lui faire perdre la vie honteusement , il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour

réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présents, & alla se présenter au roi à leur tête: Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre majesté de vouloir bien agréer à son avènement à la couronne.

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. Quoi ! reprit-il, ce malheureux vit-il encore ? je croyois que tu l'eusses fait mourir. Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à personne ; c'est à votre majesté. Va, repliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permission. Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à votre majesté de la justice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grace de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais, & que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite, aura été pleinement réparée. Le roi lui accorda ce qu'il demandoit ; & les crieurs en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du pere, fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement, à la sol-

92 *Les mille & une Nuits,*
licitation & par la méchanceté du visir
Saouy.

Saouy alla en prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, & il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : Tu triomphes, lui dit-il, & tu abuses de ta puissance; mais j'ai confiance sur la vérité de ces paroles d'un de nos livres : *Vous jugez injustement, & dans peu vous serez jugé vous-même.* Le visir Saouy qui triomphoit véritablement en lui-même : Quoi, insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ? Va, je te le pardonne; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aye vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi ?*

Ce ministre implacable dans sa haine & dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, & prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, & il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains

du bourreau , & il alla se rendre près du roi qui étoit déjà dans son cabinet , prêt à repâître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparoit.

La garde du roi & les esclaves du visir Saouy qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin , eurent beaucoup de peine à contenir la populace , qui faisoit tous les efforts possibles , mais inutilement , pour les forcer , les rompre & l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui : Seigneur , lui dit-il , je vous supplie de me pardonner votre mort ; je ne suis qu'un esclave , & je ne puis me dispenser de faire mon devoir ; à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose , mettez-vous , s'il vous plaît , en état ; le roi va me commander de frapper.

Dans ce moment si cruel , quelque personne charitable , dit le désolé Noureddin , en tournant la tête à droite & à gauche , ne voudroit-elle pas me faire la grace de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ? On en apporta un vase à l'instant , que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le visir Saouy qui s'apperçut de ce retardement , cria au bourreau de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : Qu'attends-tu , frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité , toute la place retentit de vives imprécations contre lui ; & le roi , jaloux de

son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison; c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, & qui aboutissoit à la place, & qu'il apperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. Visir, dit-il aussi-tôt à Saouy, qu'est-ce que cela ? regarde. Saouy qui se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le roi de donner le signal au bourreau. Non, reprit le roi, je veux savoir auparavant qui sont ces cavaliers. C'étoit le grand-visir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Nouredin avec la lettre du calife, le calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle Persienne. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes; & en passant devant un appartement, il entendit une très-belle voix : il s'arrêta; & il n'eut pas plutôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demouroit dans

l'appartement, & l'officier répondit que c'étoit l'esclave du jeune seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria aussi-tôt le calife, je t'ai bien oublié ! Vite, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. Ce ministre arriva. Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier ; prends du monde & des chevaux de poste, & rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le visir Saouy ; s'il n'est pas mort, amene-le-moi avec le roi & ce visir.

Le grand-visir Giafar ne se donna que le temps qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit aussi-tôt avec un bon nombre d'Officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la maniere & dans le temps que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grace pour Noureddin ; & il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora qui avoit reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui & le reçut à l'entrée de son apparte-

ment. Le grand-visir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore , & s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivoit , & donna ordre qu'on l'amenât : comme il parut bientôt , mais lié & garrotté , il le fit délier & mettre en liberté, & commanda qu'ons'assurât du visir Saouy, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand-visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora ; il repartit le lendemain ; & selon l'ordre qu'il avoit , il emmena avec lui Saouy , le roi de Balsora , & Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad , il les présenta au calife ; & après qu'il lui eut rendu compte de son voyage , & particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin , & du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil & l'animosité de Saouy , le calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au visir Saouy. Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme , & qu'il ait tâché de faire à feu mon pere , je m'estimerois le plus infâme de tous les hommes , si j'avois trempé mes mains dans son sang. Le calife lui fut bon gré de sa générosité , & il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut envoyer Noureddin à Balsora pour y régner ; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. Com-
mandeur

mandeur des croyans , reprit-il , la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande après ce qui m'y est arrivé , que j'ose supplier votre majesté d'avoir pour agréable que je tiennne le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne , si elle avoit la bonté de m'en accorder la grace. Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes , lui rendit la belle Persienne , & lui fit de si grands biens , qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort , avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora , le calife se contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des visirs , & le renvoya dans son royaume.

HISTOIRE

*De Beder , Prince de Perse , & de Giauhare ;
Princesse du royaume de Samandal.*

LA Perse est une partie de la terre de si grande étendue , que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a

de provinces , sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis , autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs , ils leur étoient même aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois qui avoit commencé son regne par d'heureuses & de grandes conquêtes , régnoit il y avoit de longues années , avec un bonheur & une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux , c'est qu'il étoit fort âgé , & que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent , toutes logées magnifiquement & séparément , avec des femmes esclaves pour les servir , & des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes & à prévenir leurs désirs , aucune ne remplissoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés ; & il ne se contentoit pas de les payer sans faire de prix dès qu'elles lui agréoient , il combloit encore les marchands d'honneurs , de bienfaits & de bénédictions pour en attirer d'autres , dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes

œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largeffes aux plus dévots de sa religion, & de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prieres ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour que selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur capitale, il tenoit l'assemblée de ses courtisans, où se trouvoient tous les ambassadeurs & tous les étrangers de distinction qui étoient à sa cour, où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'état, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poésie, & de toute autre chose capable de récréer l'esprit agréablement; ce jour là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venoit d'un pays très-éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. Qu'on le fasse entrer & qu'on le place, dit le roi, je lui parlerai après l'assemblée. On introduisit le marchand, & on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à son aise, & l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler, & il le fai-

soit exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, & qu'en le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambassadeurs; d'abord il mangeoit avec eux, & pendant le repas, il s'informoit de leur santé, de leur voyage, & des particularités de leur pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa personne, & ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, & qu'il ne resta plus que le marchand; le marchand se prosterna devant le trône du roi, la face contre terre, & lui souhaita l'accomplissement de tous ses desirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave, comme on le lui avoit dit, & si elle étoit belle.

Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre majesté n'en ait de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puisse entrer en con-

currence avec elle , si l'on considère sa beauté , sa belle taille , ses agréments , & toutes les perfections dont elle est partagée. Où est elle , reprit le roi ? amène-la-moi. Sire , repartit le marchand , je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques ; votre majesté peut commander qu'on la fasse venir.

On amena l'esclave ; & dès que le roi la vit , il en fut charmé à la considérer seulement par sa taille belle & dégagée. Il entra aussi-tôt dans un cabinet où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or , qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta , & le roi de Perse vit une dame qui surpassoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors & qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment , & il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

Sire , répondit le marchand , j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue , & je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre majesté de la recevoir en présent , si elle lui agréé. Je te suis obligé , reprit le roi , ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec les marchands

qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir : je vais te faire compter dix mille piéces d'or , seras-tu content ?

Sire , repartit le marchand , je me fusse estimé très-heureux si votre majesté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'ose refuser une si grande libéralité ; je ne manquerai pas de la publier dans mon pays & dans tous les lieux par où je passerai. La somme lui fut comptée ; & avant qu'il se retirât , le roi le fit revêtir en sa présence d'une robe de brocard d'or.

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien , & lui assigna plusieurs matrônes & autres femmes esclaves pour la servir , avec ordre de lui faire prendre le bain , de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver , & de se faire apporter les plus beaux colliers de perles & les diamants les plus fins , & autres pierreries les plus riches , afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendroit le mieux.

Les matrônes officieuses , qui n'avoient autre attention que de plaire au roi , furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connoissoient parfaitement bien : Sire , lui dirent-elles , si votre majesté a la patience de nous donner seulement trois jours , nous nous engageons de la lui faire voir alors

si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement , qu'elle ne la reconnoitra plus. Le roi eut bien de la peine à se priver si longtemps du plaisir de la posséder entièrement. Je le veux bien , reprit-il , mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse.

La capitale du roi de Perse étoit située dans une isle , & son palais qui étoit très-superbe , étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vue sur cet élément , celui de la belle esclave , qui n'étoit pas éloigné du sien , avoit aussi la même vue ; & elle étoit d'autant plus agréable , que la mer battoit presque au pied des murailles.

Au bout des trois jours , la belle esclave parée & ornée magnifiquement , étoit seule dans sa chambre assise sur un sofa , & appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer , lorsque le roi , averti qu'il pouvoit la voir , y entra. L'esclave qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors , tourna aussi-tôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi ; mais sans en témoigner la moindre surprise , sans même se lever pour lui faire civilité & pour le recevoir , comme s'il eut été la personne du monde la plus indifférente , elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle & si bien faite, fût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée, & au peu de soin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où nonobstant la manière & la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, & même caresser & embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses & ces embrassements, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante, s'écria-t-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où sont & qui sont l'heureux père & l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes ? Que je vous aime & que je vous aimerai ! Jamais je n'ai senti pour femme ce que je sens pour vous ; j'en ai cependant bien vues, & j'en vois encore un grand nombre tous les jours ; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien ; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous soyez

sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême, vous ne détournez pas même vos yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer & de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace ? d'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige ? Regrettez-vous votre pays, vos parents, vos amis ? Hé quoi ! un roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler & de vous tenir lieu de toute chose au monde ?

Quelques protestations d'amour que le roi de Perse fît à l'esclave, & quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, & sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse ravi d'avoir fait une acquisition dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit, la feroit changer. Il frappa des mains, & aussi-tôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eut servi : Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez-vous & venez souper avec moi. Elle se leva de la place où elle étoit ; &

quand elle fut assise vis-à-vis du roi, le roi la servit avant qu'il commençât de manger, & la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés, sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le roi lui demanda comment elle s'appelloit, si elle étoit contente de son habillement, des pierrieres dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement & de l'ameublement, & si la vue de la mer la divertissoit; mais sur toutes ces demandes, elle garda le même silence, dont il ne savoit plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. Mais, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite & si accomplie, & qu'elle eût un si grand défaut? Ce seroit un grand dommage: avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentèrent le bassin & la serviette, si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole, lui répondit: Sire, nous ne l'avons ni vu

ni entendu parler plus que votre majesté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain ; nous l'avons peignée , coëffée , habillée dans sa chambre , & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire , cela est bien , je suis contente. Nous lui demandions , madame , n'avez-vous besoin de rien ? souhaitez-vous quelque chose ? Demandez , commandez-nous. Nous ne savons si c'est mépris , affliction , bêtise , ou qu'elle soit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole ; c'est tout ce que nous pouvons dire à votre majesté.

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction , il voulut essayer de la réjouir ; pour cela , il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent , & celles qui savoient jouer des instruments , en jouèrent , & les autres chanterent ou danserent , ou firent l'un & l'autre tout-à-la-fois : elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissements ; elle demeura dans sa place toujours les yeux baissés , & avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement ,

& le roi qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain, le roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eut jamais vues, sans en excepter aucune; & plus passionné pour la belle esclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître; en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, & il exécuta sa résolution. Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries & les bijoux qu'elles avoient à leur usage, & chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur sembleroit, & il ne retint que les matrones & autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entière: il ne laissa pas cependant d'être très assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, & de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très violente.

L'année étoit écoulée, & le roi assis un jour près de sa belle, lui protestoit que son amour au-lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma reine, lui disoit-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez; rien n'est plus vrai cependant, & je vous jure que je ne sou-

haïte plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atôme, lorsque je vous vois, & que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir; il y a un an passé que je les renvoyai toutes, & je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je cessai de les voir, & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma satisfaction, à mon contentement & à ma joie, si vous me disiez seulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez vous me le dire, si vous êtes muette? Hélas! je ne crains que trop que cela ne soit. Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, & que vous gardez un silence si affligeant pour moi? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort. Je me sens vieillir tous les jours, & dès-à-présent j'aurois besoin d'en avoir

un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand desir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé de grace, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination, dites-moi un mot seulement, après quoi je ne me soucie plus de mourir.

A ce discours, la belle esclave qui, selon sa coutume, avoit écouté le roi, toujours les yeux baissés, & qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en apperçut avec une surprise qui lui fit faire une exclamation de joie, & comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à votre majesté, en rompant mon silence, que je ne fais pas où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les graces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, & ne per-

mette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler , mais lui donne une longue vie. Après cela , fire , je ne puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse : je souhaite avec vous que ce soit un fils. Ce qu'il y a , fire , ajouta-t-elle , c'est que sans ma grossesse (je supplie votre majesté de prendre ma sincérité en bonne part) j'étois résolue de ne jamais vous aimer , aussi-bien que de garder un silence perpétuel , & que présentement je vous aime autant que je le dois.

Le roi de Perse ravi d'avoir entendu parler la belle esclave , & lui annoncer une nouvelle qui l'intéressoit si fort , l'embrassa tendrement. Lumière éclatante de mes yeux , lui dit-il , je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé , & vous m'avez annoncé votre grossesse ; je ne me sens pas moi-même après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendois pas.

Dans le transport de joie où étoit le roi de Perse , il n'en dit pas davantage à la belle esclave ; il la quitta , mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fût rendu public , il l'annonça à ses officiers , & fit appeller son grand-vifir. Dès qu'il fut arrivé , il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion ,

qui faisoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux & aux pauvres, en action de grâces à Dieu, & sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le roi de Perse vint retrouver la belle esclave. Madame, lui dit-il, excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement; vous m'en avez donné l'occasion vous-même; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois; je desirerois de savoir de vous des choses d'une conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chère ame, qu'elle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disois. Cela me passe, & je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire.

Pour satisfaire la curiosité du roi de Perse: Sire, reprit cette belle personne, être esclave, être éloignée de son pays avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mere,

mon frere, nos parents, mes connoissances, ne sont-ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que votre majesté trouve si étrange ? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel, & la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bons sens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être assujéti à l'autorité d'un maître qui a la force & la puissance en main ; mais la volonté ne peut pas être maîtrisée, elle est toujours à elle-même ; votre majesté en a vu un exemple en ma personne. C'est beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux & de malheureuses que l'amour de la liberté réduit à la triste résolution de se procurer la mort en mille manieres, par une liberté qui ne peut lui être ôtée.

Madame, reprit le roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit semblé jusqu'à présent qu'une personne belle, bien faite, de bon sens, & de bon esprit comme vous, madame, esclave par sa mauvaise destinée, devoit s'estimer heureuse de trouver un roi pour maître.

Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à votre majesté, un roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un

monarque & de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant ? Elle ne laissera pas de se regarder comme une esclave arrachée d'entre les bras de son pere & de sa mere, & peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cede en rien au roi qui l'a acquise, que votre majesté elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misere, de son affliction, de sa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le roi de Perse étonné de ce discours : Quoi, madame, repliqua-t-il, seroit-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal ? Eclaircissez-moi de grace là-dessus, & n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux pere & l'heureuse mere d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos freres, vos soeurs, vos parents, & sur-tout comment vous vous appelez.

Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est (1) Gulnare de la mer ; mon pere qui est mort, étoit un des plus puissants rois de la

(1) Gulnare signifie en persien, rose, ou fleur de grenadier.

mer , & en mourant , il laissa son royaume à un frere que j'ai nommé (1) Saleh , & à la reine ma mere. Ma mere est aussi princesse , fille d'un autre roi de la mer , très-puissant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume , & dans une paix profonde , lorsqu'un ennemi envieux de notre bonheur , entra dans nos états avec une puissante armée , pénétra jusqu'à notre capitale , s'en empara , & ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable & inaccessible , avec quelques officiers fideles qui ne nous abandonnerent pas.

Dans cette retraite , mon frere ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos états ; & dans cet intervalle , il me prit un jour en particulier : Ma sœur , me dit-il , les événements des moindres entreprises sont toujours très-incertains ; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états ; & je serois moins fâché de ma disgrâce que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir & vous en préserver , je voudrois bien vous voir mariée auparavant ; mais dans le mauvais état où sont nos affaires , je ne vois pas que vous puissiez vous donner à

(1) Saleh , ce mot signifie bon , en arabe. *

aucun de nos princes de la mer. Je fouhaiterois que vous puissiez vous résoudre d'entrer dans mon sentiment , qui est que vous épousiez un prince de la terre ; je suis prêt d'y employer tous mes soins : de la beauté dont vous êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un , si puissant qu'il soit , qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne.

Ce discours de mon frere me mit dans une grande colere contre lui. Mon frere, lui dis-je, du côté de mon pere & de ma mere, je descends comme vous de rois & de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois de la terre ; je ne prétends pas me mésallier non plus qu'eux , & j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'appercevoir de la noblesse & de l'ancienneté de notre maison : l'état où nous sommes réduits, ne m'obligera pas de changer de résolution ; & si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein , je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas de votre part.

Mon frere entêté de ce mariage , qui ne me convenoit pas , à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer ; cela me mit dans une colere & dans un emportement contre lui qui m'attirerent des duretés de sa part , dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'é-

tois mal fastifait de lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai au fond de la mer, & j'allai aborder à l'isle de la lune.

Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette isle, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, & je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêcherent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gaignoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force; mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, & il me vendit au marchand qui m'a amenée & vendue à votre majesté. C'étoit un homme sage, doux & humain, & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des sujets de me louer de lui.

Pour ce qui est de votre majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter; que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes les femmes, je ne feins pas de le dire, que je ne serois pas de-

meurée avec elle. Je me ferois jettée dans la mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, & je ferois allée retrouver mon frère, ma mère & mes parents. J'eusse même persévéré dans ce dessein, & je l'eusse exécuté, si après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je suis. En effet, quoi que je puisse dire à ma mère & à mon frère, jamais ils ne voudroient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme votre majesté, & jamais aussi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commise contre mon honneur de mon consentement. Avec cela, sire, soit un prince, ou une princesse que je mette au monde, ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec votre majesté: j'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave, mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance.

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de se faire connoître & de raconter son histoire au roi de Perse. Ma charmante, mon adorable princesse, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre! quelle ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouïes! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, & de votre pa-

tience à éprouver la sincérité & la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je fais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je, princesse ! madame, vous ne l'êtes plus : vous êtes ma reine & reine de Perse, comme j'en suis le roi, & ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, & ma femme légitime. Cela seroit fait il y a long-temps, si vous m'eussiez tiré plutôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toujours, & de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, & que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états & de ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins ; mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites ; & j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes,

& qui avez bien voulu être ma femme, & cela par un avantage, dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir; c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer sous l'eau; ils y périroient néanmoins s'il ne s'en retiroient au bout d'un certain temps, chacun selon leur adresse & leurs forces.

Sire, répondit la reine Gulnare, je satisferai votre majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche sur la terre, & nous respirons dans l'eau, comme on respire dans l'air. Ainsi au lieu de nous suffoquer, comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, & que quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer: nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir
aucuné

aucune incommodité. Comme nous les avons excellents, nous ne laissons pas notwithstanding la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit ; la lune nous éclaire, & les planetes & les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Il sont divisés en provinces, & dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs & de coutumes différentes, comme sur la terre.

Les palais des rois & des prince sont superbes & magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cristal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail & d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent, & toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres bourgeois qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuse & incroyable parmi nous de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni

de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins, qui n'ait ses écuries & ses haras de chevaux marins : mais ils ne s'en fervent ordinairement que dans les divertissements, dans les fêtes, & dans les réjouissances publiques. Les uns après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter, & faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toutes sortes de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très curieuses, touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feroient un très-grand plaisir à votre majesté, mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre ; & j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir je trouve à propos, pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mere avec des

cousines que j'ai & en même-temps le roi mon frere, avec qui je suis bien-aïse de me reconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, & qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie votre majesté de me le permettre ; ils seront bien-ai-ses aussi de lui rendre leurs respects, & je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir.

Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse ; faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous desirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aïlle moi-même au devant d'eux. Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cérémonies ; ils seront ici dans un moment, & votre majesté verra de quelle maniere ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, & regarder par la jaloufie.

Quand le roi de perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boîte,

Elle le mit dans la caffolette; & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout ce qu'elle faisoit; & elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi, étoit disposé de maniere qu'il s'en apperçut au travers de la jaloufie, en regardant du côté des fenêtrés qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entrouvrit à quelque distance; & aussi-tôt il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille avec la moustache de verd de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derriere lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussi-tôt à une des fenêtrés, & elle reconnut le roi son frere, la reine sa mere & ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher; & quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancerent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtré où la reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mere, & ses parentes l'embrasserent avec beaucoup de tendresse & les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrerent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible , & qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa , la reine sa mere prit la parole : Ma fille , lui dit-elle , j'ai bien de la joie de vous revoir , après une si longue absence , & je suis sûre que votre frere & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement , sans en avoir rien dit à personne , nous a jettés dans une affliction inexprimable , & nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant , que ce que votre frere nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors , lui avoit paru avantageux pour votre établissement , dans l'état où vous étiez aussi-bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort , s'il ne vous plaisoit pas ; & vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons-là ce discours qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur & de plainte , que vous devez oublier avec nous : & faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue , & de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente.

Elle le mit dans la cassolette; & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout ce qu'elle faisoit; & elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi, étoit disposé de maniere qu'il s'en apperçut au travers de la jaloufie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entrouvrit à quelque distance; & aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille avec la moustache de verd de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derriere lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine. Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, & elle reconnut le roi son frere, la reine sa mere & ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher; & quand ils furent tous sur le bord, ils s'élançerent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mere, & ses parentes l'embrasserent avec beaucoup de tendresse & les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible , & qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa , la reine sa mere prit la parole : Ma fille , lui dit-elle , j'ai bien de la joie de vous revoir , après une si longue absence , & je suis sûre que votre frere & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement , sans en avoir rien dit à personne , nous a jettés dans une affliction inexprimable , & nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant , que ce que votre frere nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors , lui avoit paru avantageux pour votre établissement , dans l'état où vous étiez aussi-bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort , s'il ne vous plaisoit pas ; & vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons-là ce discours qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur & de plainte , que vous devez oublier avec nous : & faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue , & de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente.

La reine Gulnare se jeta aussi-tôt aux pieds de la reine sa mere ; & après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant : Madame, reprit-elle , j'ai commis une grande faute , je l'avoue , & je ne suis redevable qu'à votre bonté , du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire , pour vous obéir , vous fera connoître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même que la chose à quoi ma volonté étoit la plus opposée , est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perse , chez qui elle se trouvoit : Ma soeur , lui dit le roi son frere , vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités , & vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer , & je m'étonne de votre patience à demeurer si long-temps dans l'esclavage : levez-vous , & revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé.

Le roi de Perse qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit , en fut dans la dernière alarme. Ah , dit-il en lui-même je

suis perdu & ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, & l'on m'en veut priver ! La reine Gulnare ne le laissa pas long temps dans la crainte où il étoit.

Mon frere, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre, me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi, est sincere. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colere contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant & le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous seroit aisé de lui restituer les dix mille pieces d'or que je lui ai coûtées ; je parle de celui d'une femme avec un mari, & d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus signalée, que de congédier dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme, & il vient de me déclarer reine de

Perse pour participer à ses conseils. Je dis de plus que je suis grosse, & que si j'ai le bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement.

Ainsi, mon frere, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer & de passer ma vie avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espere que ni ma mere, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer & de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, & avoir le bonheur de vous voir après une si longue séparation.

Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous sur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honnore en particulier, & que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je

ne puis en mon particulier , qu'approuver une résolution si raisonnable & si digne de vous , après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux , & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre mere & la mienne , je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venoit d'avancer. Ma fille , reprit-elle , en s'adressant aussi à la reine Gulnare , je suis ravie que vous soyez contente , & je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frere vient de vous témoigner. Je serois la premiere à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion , & qui a fait de si grandes choses pour vous.

Autant que le roi de Perse , qui étoit dans le cabinet , avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare , autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique , il l'en aima mille fois davantage , & il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les endroits qu'il lui seroit possible.

Pendant que le roi de Perse s'entretenoit ainsi avec un plaisir incroyable , la reine

Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à des esclaves qui étoient entrés aussi-tôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mere, le roi son frere & ses parentes de s'approcher & de manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que sans en avoir demandé la permission, ils se trouveroient dans le palais d'un puissant roi, qui ne les avoit jamais vus, & qui ne les connoissoit pas, & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage; & de l'émotion où ils en étoient, ils jetterent des flammes par les narines & par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, & dont il ignoroit la cause. La reine Gulnare qui se douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de ses parents, ne fit que leur marquer, en se levant de sa place, qu'elle alloit revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence. Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre majesté ne soit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs desirs, & de retourner avec eux dans nos états; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la pre-

miere. Ah ! ma reine , s'écria le roi de Perse , ne parlez pas des obligations que vous m'avez , vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes , que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la maniere la plus éclatante. Eh ! sire , reprit la reine Gulnare , pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire ! Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus , après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée , après tant de marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible.

Mais , sire , ajouta la reine Gulnare , laissons-là ce discours pour vous assurer de l'amitié sincere dont la reine ma mere & le roi mon frere vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir , & de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux , en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc votre majesté de vouloir bien entrer & de les honorer de votre présence.

Madame , repartit le roi de Perse , j'aurai un grand plaisir de saluer des personnes qui vous appartiennent de si près : mais ces flammes que j'ai vu sortir de leurs nari-

nes & de leur bouche, me donnent de la frayeur. Sire, repliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas lui faire la moindre peine : elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence, & ne mange avec eux.

Le roi de Perse rassuré par ces paroles, se leva de sa place & entra dans la chambre avec la reine Gulnare ; & la reine Gulnare le présenta à la reine sa mere, au roi son frere & à ses parentes, qui se prosternerent aussi-tôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussi-tôt à eux, les obligea de se relever, & les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le roi Saleh prit la parole : Sire, dit-il au roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre majesté de ce que la reine Gulnare ma sœur dans sa disgrâce, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'affurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié & tant de tendresse pour elle, que nous n'avons pu nous résoudre de l'accorder à aucun des puissants princes de la mer, qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réservait, sire, & nous ne pouvons mieux

le remercier de la faveur qu'il lui a faite , qu'en lui demandant d'accorder à votre majesté la grâce de vivre de longues années avec elle , avec toute sorte de prospérités & de satisfactions.

Il falloit bien , reprit le roi de Perse , que le ciel me l'eût réservée , comme vous le remarquez. En effet , la passion ardente dont je l'aime , me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnaissance à la reine sa mere , ni à vous , prince , ni à toute votre parenté , de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. En achevant ces paroles , il les invita de se mettre à table , & il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée , le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit ; & lorsqu'il fut temps de se retirer , il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles , dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître sa grandeur & sa magnificence , & insensiblement il les engagea de demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches , il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes

les choses dont elle pouvoit avoir besoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, & elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mere qui l'accoucha, & qui alla le présenter au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes qui étoient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils étoit plein & éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de (1) Beder. En action de grâces au ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit sortir les prisonniers hors des prisons, il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un & de l'autre sexe, il fit distribuer de grosses sommes aux ministres & aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour & au peuple, & l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mere, le roi Saleh son frere, & les princesses leurs parentes, s'entretenoient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra

(1) Pleine lune en arabe,

avec le petit prince Beder qu'elle portoit entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussi-tôt de sa place, courut au petit prince, & après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser & à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre les mains, & tout d'un coup dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & se plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perse qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince son cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de son affliction, de sa douleur, & de ses pleurs. Sire, lui dit la reine Gulnare d'un visage & d'un ton assuré à le rassurer lui-même, que votre majesté ne craigne rien. Le petit prince est mon fils, comme il est le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alarmée ; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, & vous verrez bientôt reparoître le roi son oncle, qui le rapportera sain & sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir

le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer & sur la terre. La reine sa mere & les princesses ses parentes lui confirmerent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, & l'on revit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, & qui, en se soutenant en l'air, rentra par la même fenêtre qu'il étoit sorti. Le roi de Perse fut ravi, & dans une grande admiration de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : Sire, votre majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? Ah, prince, reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer ! je l'ai cru perdu dès ce moment, & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire, repartit le roi Saleh, je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étoient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfants qui nous naissent dans les régions du fond de la mer ; & en

vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. De ce que votre majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance, du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, & toutes les fois qu'il le voudra; il lui sera libre de se plonger dans la mer, & de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein.

Après ces paroles, le roi Saleh qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son palais dans le peu de temps qu'il avoit disparu, & qu'il avoit apportée remplie de trois cents diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied; & de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse, lorsque nous avons été appelés par la reine ma sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, & qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnaissance à votre ma-

jesté, nous la supplions d'en agréer cette foible marque en considération des faveurs singulieres qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer qu'elle fut la surprise du roi de Perse, quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. Hé quoi, prince, s'écria-t-il, appelez vous une foible marque de votre reconnoissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mere, ni vous : je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en se tournant de son côté, le roi votre frere me met dans une confusion dont je ne puis revenir ; & je le supplerois de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter.

Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas surpris que votre majesté trouve le présent extraordinaire : je fais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité, & en si grand nombre tout-à-la-fois. Mais si elle savoit que je fais où sont les minieres d'où on les tire, & qu'il est en

ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayons pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, & de nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manières si honnêtes obligent le roi de Perse de l'accepter, & il lui en fit de grands remerciements, de même qu'à la reine sa mere.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse, que la reine sa mere, les princesses ses parentes, & lui, n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie à sa cour; mais comme il y avoit long-temps qu'ils étoient absents de leur royaume, & que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui & de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs états. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier ; mais la reine sa mere & les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque maniere des embrassements de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre de les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare : Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en souviendrai toute ma vie, & je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince.

Le petit prince Beder fut nourri & élevé dans le palais, sous les yeux du roi & de la reine de Perse, qui le virent croître & augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à mesure qu'il avança en âge, par son enjouement continuel, par ses manieres agréables en tout ce qu'il faisoit, & par les marques de la justesse & de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit, & cette satisfaction leur étoit d'autant plus sensi-

ble , que le roi Saleh son oncle , la reine sa grand'mere , & les princesses ses cousines , venoient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire , & on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenoient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans , il s'acquittoit déjà de tous ses exercices , infiniment avec plus d'adresse & de bonne grace que ses maîtres. Avec cela il étoit d'une sagesse & d'une prudence admirable. Le roi de Perse qui avoit reconnu en lui , presque dès sa naissance , ces vertus si nécessaires à un monarque , qui l'avoit vu s'y fortifier jusqu'alors , & qui d'ailleurs s'appercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse , ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus ; & les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie , que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet , comme il y avoit long-temps qu'il paroissoit en public , ils avoient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux , fier & rebutant , si familier à la plupart des autres princes , qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux , avec une

hauteur & un mépris insupportable. Ils fa-voient au contraire , qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui ; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler , qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particuliere , & qu'il ne refusoit rien à personne , pour peu que ce qu'on lui demandoit , fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté ; & ce jour-là au milieu de son conseil , qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire , le roi de Perse , qui d'abord s'étoit assis sur son trône , en descendit , ôta sa couronne de dessus sa tête , la mit sur celle du prince Beder ; & après l'avoir aidé à monter à sa place , il lui baisa la main pour marque qu'il lui remettoit toute son autorité & tout son pouvoir , après quoi il se mit au-dessous de lui , au rang des visirs & des émirs.

Aussi-tôt les visirs , les émirs , & tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi , & lui prêterent le serment de fidélité chacun dans son rang. Le grand-visir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes , sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversation , & en mit d'autres à leur place , avec un discernement si juste & si équita-

ble, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit ensuite du conseil; & accompagné du roi son pere, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plutôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui & l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui souhaitant un regne de longue durée.

La premiere année de son regne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toutes choses il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires, & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eut laissé l'administration des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien roi son pere, il sortit de la capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre & la discipline par-tout, & ôter au princes ses voisins mal intentionnés l'envie de rien entreprendre contre la sûreté & la tranquillité de ses états, en se faisant voir sur les frontieres.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entiere à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit de retour, que le

roi son pere tomba malade si dangereusement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en releveroit pas. Il attendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité; & l'unique soin qu'il eut, fut de recommander aux ministres & aux seigneurs de la cour du roi son fils, de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le ferment avec autant de bonne volonté que la premiere fois. Il mourut enfin avec un regret très-sensible du roi Beder & de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionné à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume en Perse de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son pere toute sa vie, s'il eut écouté l'excès de son affliction, & s'il eut été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine, mere de la reine Gulnare, & le roi Saleh avec les princesses leurs parentes, arriverent, & prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand-visir & à tous les seigneurs de sa cour,

cour , qui le supplierent de quitter l'habit de deuil , de se faire voir à ses sujets , & de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une si grande répugnance à les écouter , que le grand-vifir fut obligé de prendre la parole , & de lui dire : Sire , il n'est pas besoin de représenter à votre majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très-persuadée , & que ce n'est pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre pere , quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes , qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort , puisque nous le revoions en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à votre majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé.

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment ; & après qu'il eut repris l'habillement & les ornements royaux , il commença de pourvoir aux besoins de son royaume & de ses sujets , avec la même attention qu'avant la mort du roi son pere.

Il s'en acquitta avec une approbation universelle ; & comme il étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs , les peuples ne s'apperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le roi Saleh qui étoit retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mere & les princesses , dès qu'il eut vu que le roi Beder avoit repris le gouvernement , revint seul au bout d'un an , & le roi Beder & la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir au sortir de table , après qu'on eut deffervi & qu'on les eut laissés seuls , ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu , & témoigna à la reine sa sœur combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit , qui lui avoit acquis une si grande réputation , non-seulement auprès des rois ses voisins , mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement , & ne vouloit pas aussi par bienséance imposer silence au roi son oncle , se tourna de l'autre côté & fit semblant de dormir , en appuyant sa tête sur un coussin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse & l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder , le roi Saleh

passa à celles du corps ; & il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de semblable sur la terre , ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer dont il eut connoissance. Ma sœur , s'écria-t-il tout d'un coup , tel qu'il est fait , & tel que vous le voyez vous-même , je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe , cependant il est dans sa vingtième année ; & à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même , puisque vous n'y pensez pas , & lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui.

Mon frere , reprit la reine Gulnare , vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage , je n'y avois pas fait attention moi-même , & je suis bien aise que vous vous foyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses , je vous prie de m'en donner quelqu'une , mais si belle & si accomplie , que le roi mon fils soit forcé de l'aimer.

J'en fais une , repartit le roi Saleh , en parlant bas ; mais avant de vous dire qui elle est , je vous prie de voir si le roi mon neveu dort , je vous dirai pourquoi il est

bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare se retourna; & comme elle vit Beder dans la situation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi son frere, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu.

Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait si-tôt connoissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille, & il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette maniere celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la princesse, comme je l'espere, mais du côté du roi son pere. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse (1) Giauhare & le roi de Samandal.

Que dites-vous, mon frere; repartit la reine Gulnare, la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je

(1) Giauhare, en arabe, signifie pierre précieuse.

me séparasse d'avec vous, elle avoit environ dix-huit mois, & dès-lors elle étoit d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde, si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils, ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, & de les surmonter.

Ma sœur, repliqua le roi Saleh, c'est que le roi de Samandal est d'une vanité si insupportable, qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois, & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille; & s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein, que nous ne soyons certains du consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, & que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretenrent encore quelque temps sur le même sujet; & avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit in-

cessamment dans son royaume, & feroit la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perse.

La reine Gulnare & le roi Saleh qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer; & le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, & que le portrait qu'ils avoient fait de la princesse Giauhare, avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté, si avantageuse, que le desir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare & du roi son neveu. Le jeune roi de Perse qui savoit bien que le roi son oncle ne vouloit partir si-tôt que pour aller travailler à son bonheur, sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la causoit, aussi long-temps qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui; mais

comme il ne vouloit pas que la reine sa mere en sût rien , afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier , il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit , & le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec son oncle ; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chasse, que le roi Saleh s'étoit séparé d'avec lui , & qu'aucun de ses officiers ni de ses gens n'étoit resté près de lui , il mit pied à terre près d'un ruisseau ; & après qu'il eut attaché son cheval à un arbre , qui faisoit un très-bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient , il se coucha à demi sur le gazon & donna un libre cours à ses larmes , qui coulerent en abondance , accompagnées de soupirs & de sanglots. Il demeura long-temps dans cet état , abymé dans ses pensées , sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant qui ne vit plus le roi son neveu , fut dans une grande peine de savoir où il étoit , & il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs ; & en le cherchant , il l'aperçut de loin. Il avoit

remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, & qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare, & qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, & s'en approcha sans faire de bruit, si près qu'il lui entendit prononcer ces paroles :

Aimable princesse du royaume de Samandal, s'écrioit-il, on ne m'a fait sans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les princesses du monde, que le soleil n'est beau préférablement à la lune, & a tous les astres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, si je savois où vous trouver: il vous appartient, & jamais princesse ne le possédera que vous.

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage; il s'avança, & en se faisant

voir au roi Beder: A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant hier de la princesse Giauhare, la reine votre mere & moi. Ce n'étoit pas notre intention, & nous avons cru que vous dormiez. Mon cher oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, & j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu & que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ, mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, & de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayiez obtenu le consentement du roi son pere, pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du roi de Perse embarrassâ fort le roi Saleh: le roi Saleh lui représenta combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui; & comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume, que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit, il le conjura de modé-

rér sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, & qu'il viendrait lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, & que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie.

Je suis prêt de faire voir à votre majesté, repliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger ; mais je ne puis vous emmener avec moi, que vous n'en ayiez parlé à la reine votre mère : que diroit-elle de vous & de moi ? je le veux bien si elle y consent, & je joindrai mes prières aux vôtres. Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, & cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croye, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment, & que vous m'emmeniez avec vous.

Le roi Saleh forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de Dieu, que sur le sceau de

Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, & ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. Le roi de Perse prit la bague; & quand il l'eut mise au doigt : Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh; & en même-temps ils s'éleverent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baïsa la main de la reine sa grand'mere, & la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre fanté, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare votre mere & ma fille. Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle, il l'affura au contraire qu'il l'avoit laissée en parfaite fanté, & qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ses compliments. La reine lui présenta ensuite les princesses; & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le

roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté, & contre son intention; qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, & qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui fut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princesse Giauhare devant lui avec si peu de précaution. Votre imprudence n'est point pardonna-ble, lui dit-elle; espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant? Voulez-vous qu'il vous renvoye avec la même confusion?

Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare, à la princesse ma sœur. La faute est faite, & nous devons songer qu'il l'aime très-passionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque maniere que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, & j'employerai tout ce qui est en

mon pouvoir pour y apporter le remede. J'espere, madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec un riche présent de pierreries, & lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissants monarques de la terre.

Il eût été à souhaiter, reprit la reine, que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande, dont il n'est pas sûr que nous ayions un succès aussi heureux que nous le souhaiterions; mais comme il s'agit du repos & de la satisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement: sur toutes choses, puisque vous connoissez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dûs, & d'une maniere si obligeante, qu'il ne s'en offense pas.

La reine prépara le présent elle-même, & le composa de diamants, de rubis, d'émeraudes, & de files de perles, & les mit dans une cassette fort riche & fort propre. Le lendemain le roi Saleh prit congé d'elle & du roi de Perse, & partit avec une troupe choisie & peu nombreuse de ses officiers & de ses gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale, & au palais du

roi de Samandal; & le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paroître; & le roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques moments, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit désirer. Le roi de Samandal se baissa aussi-tôt pour le faire relever, & après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissants qu'il y ait au monde, & si distingué par sa sagesse & par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre majesté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, & le desir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit; & en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne faites pas un présent de cette considération, que vous n'ayiez une demande pro-

portionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, & dites moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il est vrai, sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grace à demander à votre majesté, & je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, & je la supplie de ne me la pas refuser. Si cela est ainsi, repliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, & vous verrez de quelle maniere je fais obliger quand je le puis.

Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la princesse Giauhare son honorable fille, & de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-temps.

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le couffin où il avoit le dos appuyé, & d'une maniere injurieuse au roi

Saleh : Roi Saleh , lui dit-il d'un air de mépris , je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens , sage & avisé ; & votre discours au contraire me fait connoître combien je me suis trompé. Dites-moi , je vous prie , où étoit votre esprit quand vous vous êtes formé une chimere aussi grande que celle dont vous venez de me parler ? Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse fille d'un roi aussi grand & aussi puissant que je le suis ? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi , & ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisois de votre personne.

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante , & il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment. Que Dieu , sire , reprit il avec toute la modération possible , récompense votre majesté comme elle le mérite ; elle voudra bien que j'aye l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit , bien loin que votre majesté dût s'en offenser , ou la princesse elle-même , je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre. Votre majesté fait bien que je suis un des rois de la mer , comme elle ; que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien

par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, & que le royaume que je tiens d'eux, n'est pas moins florissant ni moins puissant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bientôt compris que la grace que je lui demande, ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance & la grandeur, non plus que les qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait & le plus accompli qu'il y ait sur la terre & dans tous les royaumes de la mer, & les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grace que je demande, ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle & pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée, ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse, & le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer.

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au roi Saleh de lui parler si longtemps, si l'emportement où il le mit, lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du

temps sans prendre la parole, après qu'il eut cessé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces & indignes d'un grand roi. Chien, s'écria-t-il, tu oses me tenir ce discours, & proférer seulement le nom de ma fille devant moi ? Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille ? Qui es-tu, toi ? qui étoit ton pere ? qui est ta sœur, & qui est ton neveu ? Son pere n'étoit-il pas un chien, & fils de chien comme toi ? Qu'on arrête l'insolent, & qu'on lui coupe le cou.

Les officiers en petit nombre qui étoient autour du roi de Samandal, se mirent aussitôt en devoir d'obéir ; mais comme le roi Saleh étoit dans la force de son âge, léger & dispos, il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, & il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ses parents & de sa maison, bien armés & bien équipés, qui ne faisoient que d'arriver. La reine sa mere avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui, & comme elle avoit pressenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, & priés de faire grande diligence. Ceux de ses parents qui se trouverent à la tête, se furent bon gré d'être arrivés si à propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient

dans un grand désordre , & qu'on le poursuivoit. Sire , s'écrierent-ils au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts de vous venger , vous n'avez qu'à commander.

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots , se mit à la tête d'une grosse troupe , pendant que les autres restèrent à la porte dont ils se saisirent , & retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers & de gardes qui l'avoient poursuivi , s'étoient dissipés , il rentra dans l'appartement du roi de Samandal , qui fut d'abord abandonné des autres , & arrêté en même-temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'affurer de sa personne , & il alla d'appartement en appartement , en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais au premier bruit , cette princesse s'étoit élancée à la surface de la mer , avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle , & s'étoit sauvée dans une isle déserte.

Comme ces choses se passoient au palais du roi de Samandal , des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi , mirent la reine sa mere dans une grande allarme en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune roi Beder qui étoit présent à leur arrivée , en fut d'autant plus allarmé , qu'il se regarda

comme la première cause de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand'mère, après le danger où étoit le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança au fond de la mer; & comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva dans la même île où la princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit, il prêta aussi-tôt l'oreille; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit, il se leva, & en s'avançant, sans faire de bruit, du côté d'où venoit le son des paroles, il apperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant, & en la considérant avec admiration, que c'est la princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père: si ce n'est pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon ame. Il ne s'arrêta pas davantage, il se fit voir; & en s'approchant de

la princesse avec une profonde révérence : Madame , lui dit-il , je ne puis assez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau : il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie , madame , de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

Il est vrai , seigneur , reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste , qu'il est très-extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse , fille du roi de Samandal , & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son palais dans mon appartement , lorsque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh , je ne sais pour quel sujet , avoit forcé le palais , & s'étoit saisi du roi mon pere , après avoir fait main basse sur tous ceux de sa garde qui lui avoient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver & de chercher ici un asyle contre sa violence.

Au discours de la princesse , le roi Beder eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand'mere si brusquement , sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle

qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal ; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. Adorable princesse, reprit-il, votre douleur est très-juste, mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre pere. Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder, que je suis roi de Perse, & que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des états du roi votre pere. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aye l'honneur & le bonheur d'être son gendre, en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir, & d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, & que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnoissance. Souffrez donc, belle princesse, que j'aye l'honneur d'aller vous présenter à mon oncle. Le roi votre pere n'aura pas si-tôt donné son consentement à notre mariage, qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant.

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princesse ne l'avoit pas plutôt apperçu, qu'à sa bonne mine, à son air, & à la bonne grace avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cause du mauvais traitement qu'on venoit de faire au roi son pere, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à sa propre personne, & de la nécessité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il désiroit, comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son pere pouvoit avoir de rejeter cette alliance, c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre, elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du roi Beder; & en faisant semblant de le voir avec plaisir: Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, si célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie, & je

fuis ravié de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plutôt vu , qu'il n'hésitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En disant ces paroles , elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur ; il avança la main , & prenant celle de la princesse , il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps. *Téméraire* , lui dit-elle en le repoussant & en lui crachant au visage faute d'eau , *quitte cette forme d'homme , & prends celle d'un oiseau blanc , avec le bec & les pieds rouges*. Dès qu'elle eut prononcé ces paroles , le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme , avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le , dit-elle aussi-tôt à une de ses femmes , & portez le dans l'isle sèche. Cette isle n'étoit qu'un rocher affreux où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau , & en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare , elle eut compassion de la destinée du roi Beder. Ce seroit dommage , dit-elle en elle-même , qu'un prince si digne de vivre , mourût de faim & de soif. La princesse si bonne & si douce , se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel , quand elle sera reve-
nue

nue de sa grande colere ; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. Elle le porta dans une isle bien peuplée , & elle le laissa dans une campagne très-agréable , plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers , & arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare , & qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver , il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais sous bonne garde , & quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume à son absence , il vint rendre compte à la reine sa mere de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi son neveu en arrivant , & il apprit avec une grande surprise & beaucoup de chagrin qu'il avoit disparu. On est venu nous apprendre , lui dit la reine , le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal ; & pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger , il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger & qu'il n'ait pas cru qu'il fut en sûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh , qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condes-

prendre au desir du roi Beder sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelques diligences qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle, & au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine sa mere, & alla gouverner celui du roi Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dû à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mere du roi Beder, arriva chez la reine sa mere. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers

qui l'avoient accompagné , & qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-temps , lui & le roi Saleh son oncle sans les avoir trouvés , qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux , ou qu'ils fussent ensemble en quelque endroit qu'ils ne pouvoient deviner ; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux , mais que pour leurs personnes ils n'en avoient eu aucune nouvelle , quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport elle avoit pris le parti de dissimuler & de cacher son affliction , & elle les avoit chargés de retourner sur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là elle avoit pris son parti ; & sans rien dire à personne , & après avoir dit à ses femmes qu'elle vouloit être seule , elle s'étoit plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eut été reçue par la reine sa mere avec un grand plaisir , si dès qu'elle l'eut apperçue , elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. Ma fille , lui dit-elle , ce n'est pas pour me voir que vous venez ici , je m'en apperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils , & celles que j'ai à vous en donner , ne sont capables que d'augmenter votre affliction , aussi-bien que la mienne.

J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle ; mais je n'eus pas plutôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé , que je pris part à la peine que vous en souffririez. Elle lui fit ensuite le récit du zele avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare , & de ce qui en étoit arrivé , jusqu'à ce que le roi Beder avoit disparu. J'ai envoyé du monde après lui , ajouta-t-elle , & le roi mon fils , qui ne fait que de partir pour aller gouverner le royaume de Samandal , a fait aussi ses diligences de son côté , ça été sans succès jusqu'à-présent , mais il faut espérer que nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas.

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance ; elle regarda le roi son cher fils comme perdu , & elle pleura amèrement , en mettant toute la faute sur le roi son frere. La reine sa mere lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. Il est vrai , lui dit-elle , que le roi votre frere ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution , ni consentir jamais à amener le roi mon petit-fils , sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse soit péri absolument , vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume :

me. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale, votre présence y est nécessaire; & il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le roi de Perse a été bien aise de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là, pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre: elle prit congé de la reine sa mere, & elle fut de retour au palais de la capitale de Perse avant qu'on se fût apperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussi-tôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit renvoyés à la quête du roi son fils, & leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, & qu'on le reverroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, & elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre & le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eut été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avoit porté & laissé dans l'isle, comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul & sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse étoit situé. Quand il l'eût su, & qu'il eût assez connu la force de ses aîles pour ha-

sarder à traverser tant de mers, & à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose, que de se trouver dans la même peine & dans la même difficulté où il étoit, d'être connu non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme ? il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espece, & de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un payfan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eut apperçu un si bel oiseau, d'une espece qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, & il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau : ravi d'une si bonne capture, qui, selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cause de la rareté, il le mit dans une cage & le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le payfan demanda au bourgeois à son tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. Bon-homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais

rôtir pour le manger ? Sur ce pied-là , reparti le payfan , vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre piece d'argent. Je l'estime bien davantage ; & ce ne feroit pas pour vous ; quand vous m'en donneriez une piece d'or. Je suis bien vieux , mais depuis que je me connois , je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi , il en connoitra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché , le payfan alla au palais où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eut apperçu le bel oiseau , il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au payfan , & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'est pour sa majesté , reprit le payfan , je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent , & je vous prie de le lui porter. L'officier porta l'oiseau au roi , & le roi le trouva si particulier , qu'il chargea l'officier de porter dix pieces d'or au payfan , qui se retira très-content ; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique , & lui donna du grain & de l'eau dans des vases précieux.

Le roi qui étoit prêt de monter à cheval pour aller à la chasse , & qui n'avoit pas eu le temps de bien voir l'oiseau , se le fit ap-

porter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage; & afin de le mieux considérer, le roi l'ouvrit lui-même, & prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avoit vu manger. Sire, reprit l'officier, votre majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendrait.

Comme on avoit déjà mis la table, on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre; dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des aîles s'échappa de la main du roi, vola sur la table, où il se mit à béqueter sur le pain & sur les viandes, tantôt dans un plat & tantôt dans un autre. Le roi en fut si surpris, qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots, & la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, & voulut se retirer. Le roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, & des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

Sire, répondit la reine, votre majesté n'en fera pas étonnée, quand elle aura ap-

pris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, & que c'est un homme. Madame reprit le roi plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi sans doute? vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. Sire, Dieu me garde de me railler de votre majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, & je l'assure que c'est le roi de Perse qui se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, & petit-fils de la reine Farasche, mere de Gulnare & de Saleh; & c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment & pourquoi la princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal son pere.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire, qu'il savoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde; & que comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, & les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse, & il pria la reine avec inf-

tance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir : Sire , dit-elle au roi , que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau , je lui ferai voir en peu de moments un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. L'oiseau qui avoit cessé de manger , pour être attentif à l'entretien du roi & de la reine , ne donna pas au roi la peine de le prendre ; il passa le premier dans le cabinet , & la reine y rentra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi , jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner ; elle en prit aussi-tôt dans la main , & en la jetant sur l'oiseau : » Par la vertu des paroles » saintes & mystérieuses que je viens de » prononcer , dit-elle , & au nom du créateur du ciel & de la terre , qui ressuscite » les morts , & maintient l'univers dans son » état , quitte cette forme d'oiseau , & reprends celle que tu as reçue de ton créateur ».

La reine avoit à peine achevé ces paroles , qu'au lieu de l'oiseau , le roi vit paroître un jeune prince de belle taille , dont le bel air & la bonne mine le charmerent. Le roi Beder se prosterna d'abord , & rendit graces à Dieu de celle qu'il venoit de lui

faire. Il prit la main du roi en se relevant , & la baïsa , pour lui marquer sa parfaite reconnoissance ; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie , & lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine ; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui , & après le repas , il le pria de lui raconter comment la princesse Giuhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit , & le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé , le roi , indigné du procédé de la princesse , ne put s'empêcher de la blâmer. Il étoit louable à la princesse de Samandal , reprit-il , de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son pere ; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé , c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours , & dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire , repartit le roi Beder , l'obligation que j'ai à votre majesté , & si grande , que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance , mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité , je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour

me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, & même que la reine ma mere à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grace du monde ; & sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort & le meilleur voilier qu'il eût dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrêts, de matelots, de soldats, de provisions & de munitions nécessaires ; & dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua après avoir pris congé du roi, & l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer ; l'onzieme jour, il devint un peu contraire ; il augmenta, & enfin il fut si violent, qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité, que tout ses mâts se rompirent, & que porté au gré du vent, il donna sur une seche, & s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut

submergée d'abord ; les uns se fierent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage , & les autres se prirent à quelque piece de bois , ou à une planche. Beder fut des derniers ; & emporté tantôt par les courants , & tantôt par les vagues , dans une grande incertitude de sa destinée , il s'apperçut enfin qu'il étoit près de terre , & peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder , & il arriva enfin si près du rivage , où la mer étoit tranquille , qu'il toucha le fond. Il abandonna aussi-tôt la piece de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la greve , il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des cheveaux , des chameaux , des mulets , des ânes , des bœufs , des vaches , des taureaux , & d'autres animaux qui borderent le rivage , & se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination & à se faire passage. Quand il en fut venu à bout , il se mit à l'abri de quelques rochers , jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine , & qu'il eût séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville , il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux , comme s'ils eussent voulu le détourner de son des-

sein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville, & il vit plusieurs rues belles & spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en vente d'une manière fort propre, & salua un vieillard qui y étoit assis.

Le vieillard qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête; & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, & qu'elle occasion l'avoit amené. Le roi Beder le satisfit en peu de mots, & le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aye vu, repartit le roi, & je ne puis comprendre qu'une ville si belle & de tant d'apparence, soit déserte comme elle l'est. Entrez, ne demeurez pas

davantage à la porte , repliqua le vieillard , peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je fatisferai votre curiosité à loisir , & je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution.

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il entra & s'assit près du vieillard; mais comme le vieillard avoit compris par le récit de sa disgrâce, que le prince avoit besoin de nourriture , il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces , & quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger; c'est qu'il craignoit que les choses fâcheuses qu'il avoit à lui dire, ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus : Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusque chez moi sans aucun accident. Eh, pour quel sujet, reprit le roi Beder effrayé & alarmé ?

Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle *la ville des enchantements*, & qu'elle est gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine; & cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne & la plus dangereuse que l'on puisse

connoître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces mulets, & ces autres animaux que vous avez vus, sont autant d'hommes comme vous & comme moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent, & qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeant, elle les caresse, elle les régale, elle les loge magnifiquement, & elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir; mais elle ne les laisse pas jouir long temps de leur bonheur prétendu; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre & d'entrer dans la ville; c'est qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposez, & qu'ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune roi de Perse. Hélas, s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée! Je suis à peine délivré d'un

enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelqu'autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venoit de la voir, & de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit rompu cet enchantement, & par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le rassurer : Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne & de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, & je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer si vous l'agréez ainsi : pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous

plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, & de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique; & il n'y parut pas plutôt, que sa jeunesse & sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passants. Plusieurs s'arrêtèrent même, & firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni de condition, pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frere que j'avois, qui est mort; & comme je n'ai pas d'enfants, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée; mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils, & vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les

exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous favons !

Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, & de la part que vous prenez à mes intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai bien de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, & qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu.

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse; il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, & il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui; lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour le roi de Beder étant assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appelloit la reine magicienne, vint passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plutôt apperçu la tête des

gardes qui marchaient devant elle, qu'il se leva, rentra dans la boutique, & demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit. C'est la reine qui va passer, reprit-il, mais demeurez & ne craignez rien.

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur de pourpre, montés & équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille; & il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocard & mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées & ornées de pierreries, venoient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main; & la reine Labe paroissoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamants, avec une selle d'or & une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient; & la reine frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appelloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait & si charmant? y a-t-il long-temps que vous avez fait cette acquisition?

Avant de répondre à la reine , Abdallah se prosterna contre terre , & en se relevant : Madame , lui dit-il , c'est mon neveu , fils d'un frere que j'avois , qui est mort il n'y a pas long-temps. Comme je n'ai pas d'enfants , je le regarde comme mon fils , & je l'ai fait venir pour ma consolation ; & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La reine Labe , qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder , & qui venoit de concevoir une forte passion pour lui , songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon pere , reprit-elle , ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent ? Ne me refusez pas ; je vous en prie : je jure par le feu & par la lumiere , que je le ferai si grand & si puissant , que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire mal à tout le genre humain , il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande , plus sur l'amitié que je fais que vous avez pour moi , que sur l'estime que je fais & que j'ai toujours faite de votre personne.

Madame , reprit le bon Abdallah , je suis infiniment obligé à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi , & de l'hon-

neur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande reine : je supplie votre majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

Abdallah, repliqua la reine, je m'étois flattée que vous m'aimiez davantage ; & je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu & par la lumière, & même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion, que je ne passerai pas outre, que je n'aye vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement.

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui & par rapport au roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la reine : Madame, reprit-il, je ne veux pas que votre majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière sur sa parole, & je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand bonheur à mon neveu, jusqu'au premier jour qu'elle repassera. Ce sera donc

demain , repartit la reine ; & en disant ces paroles , elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit , & reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pòmpe qui l'accompagnoit : Mon fils , dit le bon AbJallah au roi Beder , qu'il s'étoit accoutumé d'appeller ainsi , afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public , je n'ai pu , comme vous l'avez vu vous-même , refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin , afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrete , en employant son art magique , & de vous faire autant par dépit contre vous que contre moi un traitement plus cruel & plus signalé , qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent , comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien , comme elle me l'a promis , par la considération toute particuliere qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute sa cour , & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du ciel , si elle me trompoit ; mais elle ne me tromperoit pas impunément , & je saurois bien m'en venger.

Ces assurances , qui paroissoient fort incertaines , ne firent pas un grand effet sur

l'esprit du roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, reprit il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, & je me laisserois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne savois déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare, & dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêcherent d'en dire davantage, & firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses & même sur les serments d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas ; & c'est pour cela, préférablement à toute autre chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi ; & pour-

vu que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi.

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah, avec la même pompe que le jour d'auparavant, & le vieillard l'attendoit avec un grand respect. Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, & je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment.

Abdallah qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vu que la reine s'approchoit, se releva quand elle eut cessé de parler; & comme il ne vouloit pas que personne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, & en lui parlant bas: Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que votre majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier: elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui, mais je la supplie d'avoir pour

agréable de mettre en oubli tous les secrets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, & votre majesté me mettroit au désespoir, si elle en usoit avec lui d'une autre maniere qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

Je vous le promets encore, repartit la reine, & je vous répète par le même serment qu'hier que vous & lui aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert ; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable ; mais le roi Beder en fut peu touché. En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie.

Dans le temps que le roi Beder faisoit ces réflexions les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté ; & en le prenant par la main, il le lui présenta : Le voilà, madame, lui dit-il ; je supplie votre majesté encore une fois de se souvenir qu'il est mon neveu, & de per-

mettre qu'il vienne me voir quelquefois. La reine le lui promit ; & pour lui marquer sa reconnoissance , elle lui fit donner un sac de mille pieces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir ; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât , & il ne put s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien , pour le roi de Perse. On le lui présenta ; & pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier : J'oubliois , dit la reine à Abdallah , de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il se nommoit Beder (*Pleine Lune*) : On s'est mépris , reprit-elle , on devoit plutôt le nommer Schems (*Soleil*).

Dès que le roi Beder fut monté à cheval , il voulut prendre son rang derriere la reine ; mais elle le fit avancer à sa gauche , & voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah , & après avoir fait une inclination , elle reprit sa marche.

Au-lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine , le roi Beder s'apperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris , & même que plusieurs faisoient mille imprécations contre elle. La magicienne , disoient quelques-uns , a trouvé un nouveau sujet d'exercer

sa méchanceté : le ciel ne délivrera t-il jamais le monde de sa tyrannie ? Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera long-temps : c'est pour rendre ta chute plus affommante qu'on t'élève si haut ! Ces discours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet ; mais comme il ne dépendoit plus de lui de se retirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la providence, & à ce qu'il plairoit au ciel de décider de son sort.

La reine magicienne-arriva à son palais ; & quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, & entra avec lui, accompagnée de ses femmes & des officiers de ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartements, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, & que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine & le roi Beder se leverent , & allerent se mettre à table. La table étoit d'or massif , & les plats de la même matiere. Ils mangerent , & ils ne burent presque pas jusqu'au dessert ; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin ; & après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder , elle la fit remplir sans la quitter , & la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect ; & par une inclination de tête fort bas , il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même-temps dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instruments , dont elles firent un agréable concert avec leurs voix , pendant qu'ils continuerent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire , enfin ils s'échaufferent si fort l'un & l'autre , qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit magicienne , & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut apperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit , elle fit signe aux eunuques & à ses femmes de se retirer. Ils obéirent , & le roi Beder & elle coucherent ensemble.

Le lendemain la reine & le roi Beder allerent au bain dès qu'ils furent levés ; & au sortir du bain , les femmes qui y avoient servi le roi , lui présenterent du linge blanc

& un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, & ils allerent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas, après quoi ils passerent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, & à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita & régala le roi Beder de cette maniere pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantieme qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit : mais le roi Beder qui étoit éveillé, & qui s'apperçut qu'elle avoit quelque dessein, fit semblant de dormir, & fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, & en fit une traînée au travers de la chambre. Aussi-tôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur ; & il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau

dans un vase, & en versa dans un bassin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-temps: elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes, & elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtiere couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtiere dessus, & pendant que le gâteau cuisoit, elle remit les vases & les boîtes dont elle s'étoit servie, en leur lieu; & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre, disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise & le porta dans un cabinet, après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui fut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs & les divertissements avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, & crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le desir qu'il avoit de l'aller voir, & la supplia de vouloir bien le lui permettre. Hé quoi, mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je

ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, & qui vous en donne tant de marques ?

Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois je m'ennuyer de tant de graces & de tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler ? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, & qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y corresponds pas, en demeurant plus long-temps sans le voir. Allez, repartit la reine, je le veux bien ; mais vous ne serez pas long-temps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, & il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi Beder ; sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, & le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : Hé bien, demanda Ab-

dallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidelle, cette magicienne ?

Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, & qu'elle a eu toute la considération & tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle en a fait, n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'apperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, & qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me redormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours. En continuant son discours, il lui raconta comment & avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau; & en achevant: Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presque oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussi-tôt, & je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de

vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah avec un souris qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement; rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je fais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire, retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amants plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs & la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop longtemps que la terre porte ce monstre, il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder, & lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit; c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas; mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera,

Et au-lieu d'en mettre à la bouche , faites en sorte de manger à la place , d'un des deux que je viens de vous donner , sans qu'elle s'en apperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien , elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas , & elle tournera la chose en plaisanterie , comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire & vous faire un peu de peur , pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'ame , & qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau , vous lui en ferez présent , & vous la presserez d'en manger. Elle en mangera , quand ce ne seroit que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous , après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé , prenez un peu d'eau dans le creux de la main , & en la lui jettant au visage , dites-lui : *Quitte cette forme , & prends celle d'un tel ou tel animal qu'il vous plaira ; & venez avec l'animal , je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez.*

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah en des termes les plus expressifs , combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa

méchanceté contre lui ; & après qu'il se fût encore entretenu quelque temps avec lui , il le quitta & retourna au palais. En arrivant , il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher , & la reine Labe ne l'eut pas plutôt apperçu , qu'elle vint à lui avec grand empressement. Cher Beder , lui dit-elle , on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue , & il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai pas vu ; pour peu que vous eussiez différé , je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame , reprit le roi Beder , je puis assurer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pu refuser quelques moments d'entretien à un oncle qui m'aime , & qui ne m'avoit pas vu depuis si longtemps. Il vouloit me retenir ; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appelloit ; & de la collation qu'il m'avoit préparée , je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre , le développa , & en le lui présentant : Le voit

là, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, & j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous & de votre oncle mon bon ami; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, & elle me fait une faveur, dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnaissance.

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine, l'autre que le vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah, reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis! Comme ils étoient près d'un jet-d'eau, la magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, & en la lui jettant au visage : *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prends celle d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état, &

donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage; & comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup: Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable & la plus exécrationnable de toutes les femmes, si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les serments que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puissante reine, repartit le roi Beder, quelque persuadé que je sois que votre majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise: quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange? Mais, madame, laissons là ce discours, & puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grace de goûter du mien.

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau du gâteau & le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée & elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps, il prit de l'eau du même bassin, & en la lui jettant au vi-

sage : Abominable magicienne, s'écria-t-il, sors de cette figure, & change-toi en cavale.

Au même moment, la reine Labe fut changée en une très-belle cavale; & sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palefrenier pour la faire seller & brider; mais de toutes les brides que le palefrenier présenta à la cavale, pas une ne se trouva propre. Il fit seller & brider deux chevaux, un pour lui & l'autre pour le palefrenier, & il se fit suivre par le palefrenier jusque chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah qui apperçut de loin le roi Beder & la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritoit. Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, & entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit passé, & lui marqua

qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même ; & dès que le roi Beder eut renvoyé le palefrenier avec les deux chevaux : Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale & retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander, c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait ; & après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne se sentit pas de la joie d'être délivré d'un si grand danger, & d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avoit eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le fauxbourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui alloit à pied à une maison de plaisance qu'il y avoit. Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oserois-je vous demander de quel côté vous venez ? Il s'arrêta aussi-tôt pour le satisfaire ; & comme le vieillard lui faisoit plusieurs questions, une vieille survint qui s'arrêta parcillement, & se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder & le vieillard interrompirent leur entretien, pour regarder la vieille, & le roi Beder lui demanda quel sujet elle avoit de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avoit, & que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'est la même si elle n'étoit morte. Vendez-la-moi, je vous en supplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut; & avec cela, je vous en aurai une très grande obligation.

Bonne mere, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez; ma cavale n'est pas à vendre. Ah, seigneur, insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de Dieu! nous mourrions de déplaisir mon fils & moi, si vous ne nous accordiez pas cette grace. Bonne mere, repliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très-volontiers, si je m'étois déterminé à me défaire d'une si bonne cavale; mais quand cela seroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pieces d'or; car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. Pourquoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille? Vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter.

Le roi Beder qui voyoit que la vieille

étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché : Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. Aussi-tôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture, & en la lui présentant : Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est ; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin.

L'étonnement du roi Beder fut extrême, quand il vit la bourse : Bonne mere, reprit-il, ne voyez vous pas que ce que je vous en ai dit, n'est que pour rire, je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre.

Le vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose, que je vois bien que vous ignorez, c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune maniere, sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme, & de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit, que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le roi Beder bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride & à débrider la cavale, & encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, & de la jeter sur la cavale, avec ces paroles : *Ma fille, quittez cette forme étrangère, & reprenez la vôtre.* Le changement se fit en un moment ; & le roi Beder qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mere de la reine Labe, & qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plutôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, d'une figure & d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussi-tôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille & la reine magicienne de l'autre, & les transporta en peu de moments au palais de la reine Labe, dans la ville des enchantements.

La reine magicienne en furie fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais : Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle & toi, vous m'avez donné des marques de

reconnoissance , après tout ce que j'ai fait pour vous : je vous ferai sentir à l'un & à l'autre ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau , & en la lui jettant au visage : *Sors de cette figure* , dit elle & *prends celle de vilain hibou*. Ces paroles furent suivies de l'effet ; & aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage , & de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; & sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe , elle y mit de la mangeaille & de l'eau ; & cependant comme elle étoit amie du vieillard Abdallah , elle envoya l'avertir secrettement de quelle maniere la reine venoit de traiter son neveu , & de son dessein de les faire périr l'un & l'autre , afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher , & qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine maniere , & aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui , & lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé. L'Eclair , lui dit-il (c'est ainsi que s'appelloit ce génie) , il s'agit de conserver la vie du roi Beder , fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne , & transporte incessamment à la capitale de Perse la femme pleine de com-

passion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils, & du besoin qu'il a de son secours; prends garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, & dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Eclair disparut, & passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air, & la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit, & elle trouva la reine Gulnare & la reine Farache sa mere, qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence, & par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le besoin que le roi Beder avoit d'être secouru promptement.

A cette nouvelle, la reine Gulnare fut dans un transport de joie, qu'elle marqua en se levant de sa place & en embrassant l'obligeante femme pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt, & commanda qu'on fît jouer les trompettes, tymbales & les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriveroit bientôt. Elle re-

vint , & elle trouva le roi Saleh son frere ; que la reine Farache avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frere , lui dit-elle , le roi votre neveu , mon cher fils , est dans la ville des enchantements , sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous , c'est à moi , d'aller le délivrer ; il n'y a pas de temps à perdre.

Le roi Saleh assembla une puissante armée des troupes de ses états marins , qui s'éleva bientôt de la mer. Il appella même à son secours les génies ses alliés , qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes , il se mit à la tête avec la reine Farache , la reine Gulnare & les princesses , qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'éleverent dans l'air , & ils fondirent bientôt sur le palais & sur la ville des enchantements , où la reine magicienne , sa mere , & tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin-d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait suivre par la femme de la reine Labe , qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'emprisonnement du roi son fils ; & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre soin dans la mêlée , que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit souhaité. Elle ouvrit la cage elle-même , elle

tira le hibou dehors ; & en jettant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter ; *Mon cher fils*, dit-elle , *quittez cette figure étrangere , & prenez celle d'homme qui est la vôtre.*

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou ; elle vit le roi Beder son fils, elle l'embrassa aussi-tôt avec un excès de joie : ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléerent d'une maniere qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter , & il fallut que la reine Farache le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle, & par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit-elle , est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoissance ; faites connoître vous-même en quoi je le puis, vous serez satisfait. Grande reine , reprit-il, si la dame que je vous ai envoyée , veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, & que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. La reine Gulnare

se tourna aussi tôt du côté de la dame, qui étoit présente, & comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, & le roi de Perse & elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse, de prendre la parole en l'adressant à la reine sa mere: Madame, dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire, il en reste un auquel vous devriez bien songer. La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler; elle y pensa un moment; & dès qu'elle l'eut compris: C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y consens très-volontiers. Elle regarda aussi tôt les sujets marins du roi son frere, & les génies qui étoient présents: Partez, dit-elle, & parcourez tous les palais de la mer & de la terre, & venez nous donner avis de la princesse la plus belle & la plus digne du roi mon fils, que vous aurez remarquée.

Madame, repartit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté: je l'ai vue, & je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet il ne peut pas y avoir ni sur
la

la terre, ni sous les ondes, une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eût pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour; mais elle est excusable, & elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement, après l'emprisonnement du roi son pere, dont je ne laissois pas d'être la cause, quoiqu'innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment, & qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer & à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti.

Mon fils, repliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal, & nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été.

Quelqu'étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, & il s'étoit apprivoisé avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaut avec du feu, & il y jeta une certaine composition en pronon-

çant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, & l'on vit bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoit. Le roi de Perse se jetta aussi-tôt à ses pieds, & en demeurant le genou en terre : Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse ; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grace. Je ne puis me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare.

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus long-temps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, & en l'obligeant de se relever : Sire, repartit-il, je serois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, sire, elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté, je ne crois pas qu'elle s'y oppose. En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, & de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours

restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, & on le vit bientôt de retour avec elle & avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse: Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux; c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers: la préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige vous & moi de lui en marquer notre reconnoissance.

Sire, reprit la princesse Giauhare, votre majesté fait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête d'obéir; & j'espère que le roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait: je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir.

Les noces furent célébrées dans le palais de la ville des enchantements, avec une solennité d'autant plus grande, que tous les amants de la reine magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre, & qui en étoient venus faire leurs remerciements au roi de Perse, à la reine Gulnare & au roi Saleh, y assisterent. Ils étoient tous fils de rois, ou princes, ou d'une qualité très-distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume, & le remit en possession de ses états. Le roi de Perse au comble de ses desirs, partit & retourna à la capitale de Perse avec la reine Gulnare, la reine Farache & les princesses; & la reine Farache & les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre & les ramena en son royaume sous les flots de la mer.

HISTOIRE

De Ganem, fils d'Abou Aibou, l'Esclave d'Amour.

SIRE, dit Scheherazade au sultan des Indes, il y avoit autrefois à Damas un marchand, qui par son industrie & par son travail avoit amassé de grands biens dont il vivoit fort honorablement. Abou Aibou, c'étoit son nom, avoit un fils & une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem, & depuis surnommé l'Esclave d'Amour. Il étoit très-bien fait; & son esprit qui étoit naturellement excellent, avoit été cultivé par de bons maîtres que son pere avoit pris soin de lui donner. Et la fille fut nommée (1)

(1) En arabe, Alcolomb.

Force de cœurs, parce qu'elle étoit pourvue d'une beauté si parfaite, que tous ceux qui la voyoient, ne pouvoient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aïbou mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocards & d'autres étoffes de soie qui se trouverent dans son magasin, n'en faisoient que la moindre partie. Les charges étoient toutes faites, & sur chaque balle, on lisoit en gros caractères: *Pour Bagdad.*

En ce temps-là Mohammed, fils de Soliman, surnommé Zinebi, regnoit dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun Alraschid qui faisoit sa résidence à Bagdad, lui avoit donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de temps après la mort d'Abou Aïbou, Ganem s'entretenoit avec sa mere des affaires de leur maison; & à propos des charges de marchandises qui étoient dans le magasin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on lisoit sur chaque balle. Mon fils, lui répondit sa mere, votre pere voyageoit tantôt dans une province & tantôt dans une autre; & il avoit coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville où il se proposoit d'aller. Il avoit mis toutes choses en état pour faire le voyage de Bagdad, & il étoit prêt à partir quand la mort... Elle n'eut pas la force

d'achever , un souvenir trop vif de la perte de son mari ne lui permit pas d'en dire davantage , & lui fit verser un torrent de larmes.

Ganem ne put voir sa mere attendrie , sans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quelques moments sans parler : mais il se remit enfin ; & lorsqu'il vit sa mere en état de l'écouter , il prit la parole : Puisque mon pere , dit il , a destiné ces marchandises pour Bagdad , & qu'il n'est plus en état d'exécuter son dessein , je vais donc me disposer à faire ce voyage. Je crois même qu'il est à propos que je presse mon départ , de peur que ces marchandises ne dépérissent , ou que nous ne perdions l'occasion de les vendre avantageusement.

La veuve d'Abou Aibou qui aimoit tendrement son fils , fut fort allarmée de cette résolution. Mon fils , lui répondit-elle , je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre pere ; mais songez que vous êtes trop jeune , sans expérience & nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner & ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas , & nous contenter d'un profit raisonnable , que de vous exposer à périr ?

Elle avoit beau combattre le dessein de

Ganem par de bonnes raisons, il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager & de perfectionner son esprit par une entière connoissance des choses du monde, le sollicitoit à partir, & l'emporta sur les remontrances, les prieres & sur les pleurs mêmes de sa mere. Il alla au marché des esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux; & s'étant enfin pouvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces marchands suivis de tous leurs esclaves, & accompagnés de plusieurs autres voyageurs, composoient une caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des bedoins, c'est-à-dire des arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer & piller les caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repouffer leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route; ce qu'ils oublièrent facilement à la vue de la ville de Bagdad, où ils arriverent heureusement.

Ils allerent mettre pied à terre dans le khan le plus magnifique & le plus fréquenté de la ville; mais Ganem qui vouloit être logé commodément & en particulier, n'y prit pas d'appartement, il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin,

afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison, richement meublée, où il y avoit un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau & de bosquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison, & qu'il se fut entièrement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, & se rendit au lieu public où s'assembloient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il étoit suivi d'un esclave qui portoit un paquet de plusieurs pieces d'étoffes & de toiles fines.

Les marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté; & leur chef ou syndic à qui d'abord il s'adressa, prit & acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette, qui étoit attachée à chaque piece d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les marchandises qu'il faisoit porter chaque jour.

Il ne lui restoit plus qu'une balle, qu'il avoit fait tirer du magasin & apporter chez lui, lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire; il en demanda la cause, & on lui dit qu'un des premiers marchands qui ne lui étoit pas inconnu, étoit mort, & que tous ses confre-

res , suivant la coutume , étoient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la mosquée où se devoit faire la priere , ou d'où le corps devoit être porté au lieu de sa sépulture ; & quand on le lui eut enseigné il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises , & prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la priere n'étoit pas encore achevée , & on la faisoit dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps , que la parenté , accompagnée des marchands & de Ganem , suivit jusqu'au lieu de sa sépulture , qui étoit hors de la ville & fort éloigné : c'étoit un édifice de pierre en forme de dôme , destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt ; & comme il étoit fort petit , on avoit dressé des tentes à l'entour , afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie : On ouvrit le tombeau , & l'on posa le corps , puis on le referma. Ensuite l'Iman & les autres ministres de la mosquée s'affirent en rond sur des tapis sous la principale tente , & réciterent le reste des prieres. Ils firent aussi la lecture des chapitres de l'alcoran prescrit pour l'enterrement des morts. Les parents & les marchands , à l'exemple de ces ministres , s'affirent en rond derrière eux.

Il étoit presque nuit , lorsque tout fut achevé. Ganem qui ne s'étoit pas attendu à

une si longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter; & son inquiétude augmenta, quand il vit qu'on servoit un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues seulement contre les ardeurs du soleil, mais aussi contre le ferein, parce que l'on ne s'en retourneroit à la ville que le lendemain. Ce discours alarma Ganem. Je suis étranger, dit-il en lui-même, & je passe pour un riche marchand; des voleurs peuvent profiter de mon absence & aller piller ma maison. Mes esclaves mêmes peuvent être tentés d'une si belle occasion; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes marchandises, où les irai-je chercher? Vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte, & se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence; mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé, moins on avance, il prit un chemin pour un autre & s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il étoit près de minuit, quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée: ce contre-temps lui causa une peine nouvelle, & il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit, & attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un ci-

metiere si vaste , qu'il s'étendoit depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venoit ; il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes , qui entouroient un petit champ qui faisoit le cimetièrè particulier d'une famille & où étoit un palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres cimetièrès particuliers, dont on n'étoit pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem trouvant ouvert celui où il y avoit un palmier , y entra & ferma la porte après lui : il se coucha sur l'herbe , & fit tout ce qu'il put pour s'endormir ; mais l'inquiétude où il étoit de se voir hors de chez lui , l'en empêcha. Il se leva ; & après avoir en se promenant passé & repassé plusieurs fois devant la porte , il l'ouvrit sans savoir pourquoi ; aussi-tôt il apperçut de loin une lumiere qui sembloit venir à lui. A cette vue , la frayeur le saisit , il poussa la porte qui ne se fermoit qu'avec un loquet , & monta promptement au haut du palmier , qui dans la crainte dont il étoit agité , lui parut le plus sûr asyle qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plutôt , qu'à la faveur de la lumiere qui l'avoit effrayé , il distingua & vit entrer dans le cimetièrè où il étoit , trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne , & les deux autres le suivoient chargés d'un coffre long de cinq à

fix pieds qu'ils portoient sur leurs épaules ; ils le mirent à terre , & alors un des trois esclaves dit à ses camarades : Freres , si vous m'en croyez , nous laisserons là ce coffre , & nous reprendrons le chemin de la ville. Non , non , répondit un autre , ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre , puisqu'on nous l'a commandé. Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment : ils commencerent à remuer la terre avec des instruments qu'ils avoient apportés pour cela ; & quand ils eurent fait une profonde fosse , ils mirent le coffre dedans , & le couvrirent de la terre qu'ils avoient ôtée. Ils sortirent du cimetiere après cela , & s'en retournerent chez eux.

Ganem qui du haut du palmier avoit entendu les paroles que les esclaves avoient prononcées , ne savoit que penser de cette aventure : il jugea qu'il falloit que ce coffre renfermât quelque chose de précieux , & que la personne à qui il appartenoit , avoit ses raisons pour le faire cacher dans ce cimetiere. Il résolut de s'en éclaircir sur le champ. Il descendit du palmier. Le départ des esclaves lui avoit ôté sa frayeur. Il se mit à travailler à la fosse , & il y employa si bien les pieds & les mains , qu'en peu de

temps il vit le coffre à découvert ; mais il le trouva fermé d'un gros cademat. Il fut très-mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchoit de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage ; & le jour venant à paroître sur ces entrefaites , lui fit découvrir dans le cimetièrè plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cademat. Alors plein d'impatience il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent , comme il se l'étoit imaginé , Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais & vermeil , & plus encore à une respiration douce & réglée , il reconnut qu'elle étoit pleine de vie ; mais il ne pouvoit comprendre pourquoi , si elle n'étoit qu'endormie , elle ne s'étoit pas réveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cademat. Elle avoit un habillement si magnifique , des bracelets & des pendants d'oreille de diamants , avec un collier de perles fines si grosses , qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. A la vue d'un si bel objet , non-seulement la pitié & l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger , mais même quelque chose de plus fort que Ganem alors ne pouvoit pas bien démêler , le porterent à don-

ner à cette jeune beauté tout le secours qui dépendoit de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du cimetière que les esclaves avoient laissée ouverte; il revint ensuite prendre la dame entre ses bras. Il la tira hors du coffre & la coucha sur la terre qu'il avoit ôtée. La dame fut à peine dans cette situation & exposée au grand air, qu'elle éternua, & qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avoit l'estomac chargé, puis entr'ouvrant & se frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem qu'elle ne voyoit pas, fut enchanté: (1) Fleur de jardin, (2) Branche de corail, (3) Canne de sucre, (4) Lumière du jour, (5) Etoile du matin, (6) Délices du temps, parlez donc, où êtes-vous? C'étoient autant de noms de femmes esclaves qui avoient coutume de la servir. Elle les appelloit, & elle étoit fort étonnée de ce que personne ne répondoit. Elle ouvrit enfin les yeux; & se voyant dans un cimetière, elle fut saisie de crainte. Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils? sommes-nous au

(1) Zohorob Bostan.

(4) Nouronihar.

(2) Schagrom Marglan.

(5) Nagmatos Sohi.

(3) Cassabos Souccar.

(6) Nouzhetos Zaman.

jour du jugement ? quel étrange changement du soir au matin !

Ganem ne voulut pas laisser la dame plus long-temps dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussi-tôt avec tout le respect possible, & de la maniere la plus honnête du monde. Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que foiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, & de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes.

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premierement qui il étoit, & par quel hasard il se trouvoit dans ce cimetiere. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves, & de quelle maniere ils avoient enterré le coffre. La dame qui s'étoit couvert le visage de son voile dès que Ganem s'étoit présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit. Je rends graces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez de grace dans la ville chercher un muletier, qui vienne avec un mulet me prendre & me transporter chez vous dans ce même coffre ; car si j'allois avec vous à

piéd, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville, quelqu'un y pourroit faire attention & me suivre, ce qu'il m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire; & cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la fosse; il la combla de terre, remit la dame dans le coffre & l'y renferma de telle sorte, qu'il ne paroïssoit pas que le cademat eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, & y laissa entrer l'air. En sortant du cimetiére, il tira la porte après lui; & comme celle de la ville étoit ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au cimetiére, où il aida le muletier à charger le coffre en travers sur le mulet, & pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre muletier, qui, pressé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans le cimetiére.

Ganem, qui depuis son arrivée à Bagdad, ne s'étoit occupé que de son négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avoit pu voir la jeune dame sans

en être ébloui ; & l'inquiétude dont il se sentit agité en suivant de loin le muletier , & la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fît perdre sa conquête , lui apprirent à démêler ses sentiments. Sa joie fut extrême , lorsqu'étant arrivé heureusement chez lui , il vit décharger le coffre. Il renvoya le muletier ; & ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison , il ouvrit le coffre , aida la dame à en sortir , lui présenta la main , & la conduisit à son appartement en la plaignant de ce qu'elle devoit avoir souffert dans une si étroite prison. Si j'ai souffert , lui dit-elle , j'en suis bien dédommée par ce que vous avez fait pour moi , & par le plaisir que je sens à me voir en sûreté.

L'appartement de Ganem , tout richement meublé qu'il étoit , attira moins les regards de la dame , que la taille & la bonne mine de son libérateur , dont la politesse & les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnoissance. Elle s'assit sur un sofa , & pour commencer à faire connoître au marchand combien elle étoit sensible au service qu'elle en avoit reçu , elle ôta son voile. Ganem , de son côté , sentit toute la grace qu'une dame si aimable lui faisoit de se montrer à lui le visage découvert , ou plutôt il sentit qu'il avoit déjà pour elle une passion violente. Quelqu'obli-

gation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentiments de Ganem, & n'en fut pas alarmée, parce qu'il paroissoit fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avoit besoin de manger, & ne voulant pas charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi d'un esclave, & alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux & les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, & du même pain qu'on mangeoit au palais du calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avoit achetés; & les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très-fine : Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide & plus digne de vous, choisissez de grace, prenez quelques-uns de ces fruits. Il vouloit demeurer debout; mais elle lui dit qu'elle ne toucheroit à rien qu'il ne fût assis, & qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; & après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem remarquant que le voile de la dame qu'elle avoit mis auprès d'elle sur le sofa, avoit le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La dame mit

aussi-tôt la main sur le voile & le lui présenta, en lui demandant s'il savoit lire. Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand feroit mal ses affaires, s'il ne savoit au moins lire & écrire. Hé bien reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile; aussi-bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire.

Ganem prit le voile & lut ces mots: *Je suis à vous & vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du prophète!* Ce descendant de l'oncle du prophète étoit le calife Haroun Al-raschid, qui regnoit alors, & qui descendoit d'Abbas, oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles: Ah, madame, s'écria-t-il tristement, je viens de vous donner la vie, & voilà une écriture qui me donne la mort! je n'en comprends pas tout le mystère; mais elle ne me fait que trop connoître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur; vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuser; & c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposois de toucher le vôtre par mes respects, mes soins, mes complaisances, mes assiduités, mes soumissions, par ma constance; & à peine j'ai conçu ce dessein flat-

teur, que me voilà déchu de toutes mes espérances. Je ne réponds pas de soutenir long-temps un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez, madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclaircissement de ma triste destinée.

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée : bien loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venoit d'entendre, elle en sentit une joie secrète ; car son cœur commençoit à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois ; & comme si elle n'eût pas fait d'attention au discours de Ganem : Jè me serois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile, si j'eusse cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir ; & je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire, doivent rendre votre sort aussi déplorable que vous vous l'imaginez.

Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme (1) Tourmente ; nom qui me fut donné au moment de ma naissance, à cause que l'on jugea que ma vue causeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être in-

(1) En arabe, Fernab.

connu , puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le calife Haroun Alraschid , mon souverain maître & le vôtre , a une favorite qui s'appelle ainsi.

On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années , & j'ai été élevée avec tout le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner ; & cela joint à quelques traits de beauté , m'attira l'amitié du calife , qui me donna un appartement particulier auprès du sien. Ce prince n'en demeura pas à cette distinction , il nomma vingt femmes pour me servir , avec autant d'eunuques ; & depuis ce temps-là il m'a fait des présents si considérables , que je me suis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par-là que Zobéïde , femme & parente du calife , n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toutes les considérations imaginables , elle a cherché toutes les occasions possibles de me perdre.

Jusqu'à présent je m'étois assez bien garantie de ses pièges , mais enfin j'ai succombé au dernier effort de la jalousie , & sans vous je serois à l'heure qu'il est dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes es-

claves qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand, qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre; & cet assoupissement est tel, que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement, que j'ai le sommeil naturellement très-léger, & que je m'éveille au moindre bruit.

Zobéïde, pour exécuter son mauvais dessein, a pris le temps de l'absence du calife, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses troupes, pour punir l'audace de quelques rois ses voisins, qui se sont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'auroit osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne fais ce qu'elle fera pour dérober au calife la connoissance de cette action; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie, je ne serois pas en sûreté chez vous, tant que le calife sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète; car si Zobéïde apprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conservée.

Au retour du calife, j'aurai moins de mesures à garder. Je trouverai moyen de l'ins-

truire de tout ce qui s'est passé , & je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnoître un service qui me rend à son amour.

Aussi-tôt que la belle favorite d'Haroun Alraschid eut cessé de parler , Ganem prit la parole : Madame , lui dit-il , je vous rends mille graces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander , & je vous supplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentiments que vous m'avez inspirés , vous répondent de ma discrétion. Pour celle de mes esclaves , j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent , s'ils savoient par quel hasard & dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserai même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves , qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici , dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une , & que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vu : ayez donc l'esprit en repos là-dessus , & soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un monarque aussi grand que le nôtre.

Mais quelle que soit la grandeur qui l'environne, permettez moi de vous déclarer, madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je fais bien que je n'oublierai jamais, *que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave* ; mais je vous aimois avant que vous m'eussiez appris que votre foi étoit engagée au calife ; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion, qui, quoiqu'encore naissante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite correspondance. Je souhaite que votre auguste & trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéide, en vous rappelant auprès de lui. Et quand vous vous verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem, qui n'est pas moins votre conquête que le calife. Tout puissant qu'il est, ce prince, si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime, & je ne cesserai point de brûler pour vous en quelque lieu du monde que j'aie expirer après vous avoir perdue.

Tourmente s'aperçut que Ganem étoit pénétré de la plus vive douleur ; elle en fut attendrie ; mais voyant l'embarras où elle alloit se jeter en continuant la conversation sur cette matière, qui pouvoit insensiblement

insensiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle se sentoit pour lui : Je vois bien , lui dit-elle , que ce discours vous fait trop de peine , laissons-le , & parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie , quand je songe que sans votre secours je serois privée de la lumière du jour.

Heureusement pour l'un & pour l'autre , on frappa à la porte en ce moment : Ganem se leva pour aller voir ce que ce pouvoit être , & il se trouva que c'étoit un des esclaves pour lui annoncer l'arrivée du traître. Ganem , qui , pour plus grande précaution , ne vouloit pas que les esclaves entraissent dans la chambre où étoit Tourmente , alla prendre ce que le traître avoit apprêté , & le servit lui-même à sa belle hôtesse qui , dans le fond de son ame étoit ravie des soins qu'il avoit pour elle.

Après le repas , Ganem desservit comme il avoit servi ; & quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre entre les mains de ses esclaves : Madame , dit-il à Tourmente , vous serez peut-être bien aise de reposer présentement. Je vous laisse , & quand vous aurez pris quelque repos , vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. En achevant ces paroles il sortit & alla acheter deux femmes esclaves ; il acheta aussi deux paquets , l'un de linge fin , & l'autre de tout

ce qui peut composer une toilette digne de la favorite du calife. Il mena chez lui les deux esclaves, & les présentant à Tourmente : Madame, lui dit-il, une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir; trouvez bon que je vous donne celles ci.

Tourmente admira l'attention de Ganim : Seigneur, dit elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai, mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate, & que le ciel me mettra bientôt en état de reconnoître toutes vos actions généreuses.

Quand les femmes esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya, il s'assit sur le sofa où étoit Tourmente, mais à certaine distance d'elle pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, & dit des choses très-touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtoient toute espérance. Je n'ose même espérer, disoit-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre, destiné au plus puissant prince du monde. Hélas, dans mon malheur ce seroit une consolation pour moi, si je pouvois me flatter que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon

amour ! Seigneur, lui répondit Tourmente... Ah, madame, interrompit Ganem à ce mot de seigneur, c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de seigneur ! la présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensois ; au nom de Dieu, madame, ne me donnez point ce titre d'honneur, il ne me convient pas. Traitez-moi de grace comme votre esclave. Je le suis, & je ne cesserai de l'être.

Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serois une ingrate, si je disois ou si je faisois quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvements de ma reconnoissance, & n'exigez pas pour prix de vos bienfaits que j'en use malhonnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, & je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence.

Ganem fut enchanté de cette déclaration : il en pleura de joie, & ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire

que si elle savoit bien ce qu'elle devoit au calife, il n'ignoroit pas de son côté que *ce qui appartient au maître, est défendu à l'esclave.*

Comme il s'apperçut que la nuit approchoit, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même, & de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de Bagdad, où après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits & à boire du vin, en s'entretenant agréablement jusqu'à l'heure de se retirer.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des compliments sur les fruits qu'ils se présentoient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire; & ils n'eurent pas plutôt bu deux ou trois coups, qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il composoit sur le champ & qui exprimoient la force de sa passion; & Tourmente animée par son exemple, composoit & chantoit aussi des chansons qui avoient du rapport à son aventure, & dans lesquelles il y avoit toujours quelque chose que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devoit au calife y fut exactement gardée: la collation dura fort long-temps. La nuit étoit déjà

fort avancée , qu'ils ne songeoient point encore à se séparer. Ganem toutefois se retira dans un autre appartement , & laissa Tourmente dans celui où elle étoit , où les femmes esclaves qu'il avoit achetées , entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette maniere pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortoit que pour des affaires de la dernière importance , encore prenoit-il le temps que sa dame reposoit ; car il ne pouvoit se résoudre à perdre un seul des moments qu'il lui étoit permis de passer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de sa chere Tourmente , qui , de son côté , entraînée par son penchant , lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui , qu'il en avoit pour elle. Cependant quelque'épris qu'ils fussent l'un de l'autre , la considération du calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeoit d'eux. Ce qui rendoit leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente , arrachée , pour ainsi dire , des mains de la mort , passoit si agréablement le temps chez Ganem , Zobéïde n'étoit pas sans embarras au palais d'Haroun Alraschid.

Les trois esclaves , ministres de sa vengeance , n'eurent pas plutôt enlevé le coffre , sans savoir ce qu'il y avoit dedans , ni même sans avoir la moindre curiosité de l'ap-

prendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil; elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. Mon époux, disoit-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles? Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagèmes; mais elle n'en étoit pas contente: elle y trouvoit toujours des difficultés, & elle ne savoit à quoi se déterminer. Elle avoit auprès d'elle une vieille dame qui l'avoit élevée dès sa plus tendre enfance; elle la fit venir dès la pointe du jour, & après lui avoir fait confidence de son secret: Ma bonne mere, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils; si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, & de me donner un moyen de contenter le calife.

Ma chere maîtresse, répondit la vieille dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le commandeur des

croyans , & je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une piece de bois en forme de cadavre : nous l'envelopperons de vieux linges , & après l'avoir enfermée dans une biere , nous la ferons enterrer dans quelqu'endroit du palais ; ensuite sans perdre de temps , vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture , & dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir , & accompagner de grands chandeliers & de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose , poursuivit la vieille dame , qu'il est bon de ne pas oublier ; il faudra que vous preniez le deuil , & que vous le fassiez prendre à vos femmes , aussi-bien qu'à celles de Tourmente , à vos eunuques , & enfin à tous les officiers du palais. Quand le calife sera de retour , qu'il verra tout son palais en deuil , & vous-même , il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui , en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente , qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée , & qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même , s'il avoit été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême , il ira sans doute répandre des

larmes sur son tombeau. Peut-être aussi ; ajouta la vieille, ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement ? il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du palais par jalousie, & regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper & l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il sera déterrer & ouvrir la bière, & il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort, sitôt qu'il verra la figure d'un mort enteveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, il vous en témoignera de la reconnaissance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville, qui ne saura pas l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui présenta hier la limonade, d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit, & afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis, & que vous avez déjà donné ordre à Mesrour de la faire ensevelir & enterrer.

D'abord que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéïde tira un riche diamant de sa cassette, & le lui mettant au doigt & l'embrassant : Ah, ma bonne mere, lui dit-elle toute transportée de joie, que je vous ai d'obligation ! je ne me serois jamais avi-

sée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir, & je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la piece de bois, & je vais donner ordre au reste.

La piece de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéïde pouvoit souhaiter, & portée ensuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'enfvelit comme un mort & la mit dans une biere; puis Mesrour, qui fut trompé lui-même, fit enlever la biere & le fantôme de Tourmente, que l'on enterra avec les cérémonies accoutumé dans l'endroit que Zobéïde avoit marqué, & aux pleurs que versoit les femmes de la favorite, dont celle qui avoit présenté la limonade, encourageoit les autres par ses cris & ses lamentations.

Dès le même jour, Zobéïde fit venir l'architecte du palais & des autres maisons du calife; & sur les ordres qu'elle lui donna, le mausolée fut achevé en très-peu de temps. Des princesses aussi puissantes que l'étoit l'épouse d'un prince qui commandoit du levant au couchant, sont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut aussi bientôt pris le deuil avec toute sa cour, ce qui fut cause que la nouvelle de la mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre ; car, comme je l'ai déjà dit, il ne sortoit presque point. Il l'apprit pourtant un jour. Madame, dit-il à la belle favorite du calife, on vous croit morte dans Bagdad, & je ne doute pas que Zobéïde elle-même n'en soit bien persuadée. Je bénis le ciel d'être la cause & l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que, profitant de ce faux bruit, vous voulussiez lier votre sort au mien, & venir avec moi loin d'ici regner sur mon cœur ! Mais où m'emporte un transport trop doux ? Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre, & que le seul Haroun Alraschid est digne de vous. Quand même vous seriez capable de me le sacrifier ; quand vous voudriez me suivre, devrois-je y consentir ? Non, je dois me souvenir sans cesse que *ce qui appartient au maître, est défendu à l'esclave.*

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvements qu'il faisoit paroître, gaignoit sur elle de n'y pas répondre. Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéïde de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime ; mais laissons-la faire, je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de douleur. Le calife reviendra, & nous trouverons moyen de l'in-

former secrètement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis : je vous en ai déjà dit les conséquences,

Au bout de trois mois, le calife revint à Bagdad glorieux & vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente & de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers, il entre dans son palais. Il est étonné de voir les officiers qu'il y avoit laissés, tous habillés de noir. Il en frémit sans savoir pourquoi ; & son émotion redoubla, lorsqu'en arrivant à l'appartement de Zobéïde, il apperçut cette princesse qui venoit au-devant de lui en deuil, aussi-bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. Commandeur des croyants, répondit Zobéïde, je l'ai pris pour Tourmente votre esclave, qui est morte si promptement, qu'il n'a pas été possible d'apporter aucun remède à son mal. Elle voulut poursuivre ; mais le calife ne lui en donna pas le temps. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri ; ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, son visir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa foiblesse ; & d'une voix qui marquoit son extrême douleur, il demanda où sa chère

Tourmente avoit été enterrée. Seigneur ; lui dit Zobéïde , j'ai pris soin moi-même de ses funérailles , & n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire si vous le souhaitez.

Le calife ne voulut pas que Zobéïde prît cette peine , & se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il étoit , c'est-à-dire , en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir , les cierges allumés tout autour , & la magnificence du mausolée , il s'étonna que Zobéïde eût fait les obsèques de sa rivale avec tant de pompe ; & comme il étoit naturellement soupçonneux , il se défia de la générosité de sa femme , & pensa que sa maîtresse pouvoit n'être pas morte ; que Zobéïde , profitant de sa longue absence , l'avoit peut-être chassée du palais , avec ordre à ceux qu'elle avoit chargés de sa conduite , de la mener si loin , que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon ; car il ne croyoit pas Zobéïde assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité , ce prince commanda qu'on ôtât la représentation , & fit ouvrir la fosse & la biere en sa présence : mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppoit la piece de bois , il n'osa

passer outre. Ce religieux calife craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte ; & cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour & sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la bière, remplir la fosse, & remettre la représentation en l'état où elle étoit auparavant.

Le calife se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de la religion, ceux du palais, & les lecteurs de l'alcoran ; & tandis que l'on étoit occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvroit le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avoit appelés furent arrivés, il se mit à la tête de la représentation, & eux se rangerent à l'entour & réciterent de longues prières, après quoi les lecteurs de l'alcoran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin & l'après-dînée, & toujours en présence du calife, du grand-visir Giafar, & des principaux officiers de la cour, qui tous étoient en deuil, aussi-bien que le calife, qui durant tout ce temps-là ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire du Tourmente, & ne voulut entendre parler d'aucunes affaires.

Le dernier jour du mois, les prières & la lecture de l'alcoran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant; & enfin lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun Alraschid fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement, & s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une assise au chevet, & l'autre aux pieds de son lit, s'occupoient durant son sommeil à des ouvrages de broderie, & demeuroient dans un grand silence.

Celle qui étoit au chevet & qui s'appelloit (1) Aube du jour, voyant le calife endormi, dit tout bas à l'autre dame (2) Etoile du matin, car elle se nommoit ainsi, il y a bien des nouvelles. Le commandeur des croyants, notre cher seigneur & maître, sentira une grande joie à son réveil, lorsqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'est pas morte; elle est en parfaite santé. O ciel! s'écria d'abord Etoile du matin, toute transportée de joie, seroit il bien possible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore au monde? Etoile du matin prononça ces paroles avec tant de vivacité & d'un ton si haut, que le calife s'éveilla. Il de-

(1) *Nouronihar.*

(2) *Nagmatoffobi.*

manda pourquoi on avoit interrompu son sommeil. Ah ! seigneur, reprit Etoile du matin, pardonnez-moi cette indiscretion : je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai senti un transport que je n'ai pu retenir. Hé ! qu'est-elle donc devenue, dit le calife, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte ? Commandeur des croyants, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce soir d'un homme inconnu, un billet sans signature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure, & m'ordonne de vous en instruire. J'attendois pour m'acquitter de ma commission, que vous eussiez pris quelques moments de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue & Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le calife, vous avez mal à propos différé de me le remettre.

Aube du jour lui présenta aussi-tôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience ; Tourmente y faisoit un détail de tout ce qui s'étoit passé ; mais elle s'étendoit un peu trop sur les soins que Ganem avoit d'elle. Le calife naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobeïde, ne fut sensible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avoit faite. Hé quoi, dit-il, après avoir lu le billet,

il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune marchand dont elle a l'effronterie de me vanter l'attention pour elle ! Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad , & elle s'avise aujourd'hui de me donner de ses nouvelles ! l'ingrate ! pendant que je consume les jours à la pleurer , elle les passe à me trahir. Allons , vengeons-nous d'une infidelle & du jeune audacieux qui m'outrage. En achevant ces mots, ce prince se leva & entra dans une grande salle où il avoit coutume de se faire voir, & de donner audience aux seigneurs de sa cour. La premiere porte en fut ouverte, & aussi-tôt les courtisans qui attendoient ce moment, entrèrent. Le grand-visir Giafar parut, & se prosterna devant le trône où le calife s'étoit assis. Ensuite il se releva & se tint debout devant son maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il vouloit être obéi promptement ; Giafar, ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prends avec toi quatre cents hommes de ma garde, & t'informe premierement où demeure un marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Aibou. Quand tu le sauras, rends-toi à sa maison, & fais-la raser jusqu'aux fondements ; mais saisis-toi auparavant de la personne de Ganem, & me l'amene ici avec Tourmente mon esclave, qui demeure

chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier, & faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect.

Le grand-visir, après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au calife, en se mettant la main sur la tête, pour marquer qu'il vouloit la perdre plutôt que de ne lui pas obéir, & puis il sortit. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer demander au syndic des marchands d'étoffes étrangères & de toiles fines, des nouvelles de Ganem, avec ordre sur-tout de s'informer de la rue & de la maison où il demuroit. L'officier qu'il chargea de cet ordre, lui rapporta bientôt qu'il y avoit quelques mois qu'il ne paroissoit presque plus, & que l'on ignoroit ce qui pouvoit le retenir chez lui, s'il y étoit. Le même officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demuroit Ganem, & jusqu'au nom de la veuve qui lui avoit loué sa maison.

Sur ces avis auxquels on pouvoit se fier, ce ministre, sans perdre de temps, se mit en marche avec les soldats que le calife lui avoit ordonné de prendre; il alla chez le juge de police dont il se fit accompagner; & suivi d'un grand nombre de maçons & de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit isolée,

il disposa les soldats à l'entour, pour empêcher que le jeune marchand ne lui échappât.

Tourmente & Ganem achevoient alors de dîner. La dame étoit assise près d'une fenêtre qui donnoit sur la rue. Elle entend du bruit, elle regarde par la jaloufie; & voyant le grand-visir qui s'approchoit avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en vouloit pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avoit été reçu; mais elle ne s'étoit pas attendue à une pareille réponse, & elle avoit espéré que le calife prendroit la chose d'une autre manière. Elle ne savoit pas depuis quel temps ce prince étoit de retour; & quoiqu'elle lui connût du penchant à la jaloufie, elle ne craignoit rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand-visir & des soldats la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne doutoit point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem qu'elle chérissoit moins par reconnoissance que par inclination, elle prévoyoit que son rival irrité voudroit le voir, & pourroit le condamner sur sa jeunesse & sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se retourna vers le jeune marchand: Ah, Ganem, lui dit-elle, nous sommes perdus! c'est vous & moi que l'on cherche. Il regarda aussi-

tôt par la jalousie , & fut faisi de frayeur , lorsqu'il apperçut les gardes du calife , le fabre nud , & le grand-visir avec le juge de police à leur tête. A cette vue , il demeura immobile , & n'eut pas la force de prononcer une seule parole. Ganem , reprit la favorite , il n'y a point de temps à perdre. Si vous m'aimez , prenez vite l'habit d'un de vos esclaves , & frottez-vous le visage & les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques-uns de ces plats sur votre tête ; on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur , & on vous laissera passer. Si l'on vous demande où est le maître de la maison , répondez sans hésiter qu'il est au logis. Ah , madame , dit à son tour Ganem , moins effrayé pour lui que pour Tourmente , vous ne songez qu'à moi ! hélas ! qu'allez-vous devenir ? Ne vous en mettez pas en peine , reprit-elle ; c'est à moi d'y songer : à l'égard de ce que vous laissez dans cette maison , j'en aurai soin , & j'espère qu'un jour tout vous sera fidèlement rendu quand la colere du calife sera passée ; mais évitez sa violence. Les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvements , sont toujours funestes. L'affliction du jeune marchand étoit telle qu'il ne savoit à quoi se déterminer ; & il se seroit sans doute laissé surprendre par les soldats du calife , si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser.

Il se rendit à ses instances ; il prit un habit d'esclave , se barbouilla de suie ; & il étoit temps , car on frappa à la porte ; & tout ce qu'ils purent faire , ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étoient tous deux si pénétrés de douleur , qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur sa tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur , & on ne l'arrêta point. Au contraire , le grand-visir qui le rencontra le premier , se rangea pour le laisser passer , étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit. Ceux qui étoient derrière le grand-visir , lui firent place de même , & favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence , & se sauva.

Pendant qu'il se déroboit aux poursuites du grand-visir Giafar , ce ministre entra dans la chambre où étoit Tourmente assise sur un sofa , où il y avoit une assez grande quantité de coffres remplis de hardes de Ganem , & de l'argent qu'il avoit fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand-visir , elle se prosterna la face contre terre ; & demeurant en cet état comme disposée à recevoir la mort : Seigneur , dit-elle je suis prête à subir l'arrêt que le commandeur des croyants a prononcé contre moi ; vous

n'avez qu'à me l'annoncer. Madame, lui répondit Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fût relevée, à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane ! je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous supplier de vouloir bien venir au palais avec moi, & de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maison. Seigneur, reprit la favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas où les affaires l'ont appelé ; & jusqu'à son retour, il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais, & de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable.

Vous serez obéie, madame, repliqua Giafar ; & aussi-tôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres & de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du juge de police ; il le chargea du soin de faire raser la maison, & d'y faire auparavant chercher par-tout Ganim qu'il soupçonnoit d'être caché, quoi que lui eût dit Toumente. Ensuite il sortit,

& emmena avec lui cette jeune dame, suivie des deux femmes esclaves, qui la servoient. A l'égard des esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Il se mêlèrent parmi la foule, & on ne fait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison, que les maçons & les charpentiers commencèrent à la raser; & ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en resta aucune vestige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ganem quelque perquisition qu'il en eût fait, en fit donner avis au grand-visir avant que ce ministre arrivât au palais. Hé bien, lui dit Haroun Alraschid en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres? Oui, seigneur, répondit Giafar, la maison où demuroit Ganem, est rasée de fond en comble, & je vous amène Tourmente votre favorite; elle est à la porte de votre cabinet: je vais la faire entrer, si vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, quoiqu'on l'ait cherché par-tout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois.

Jamais emportement n'égala celui que le calife fit paroître, lorsqu'il apprit que Ganem lui étoit échappé. Pour sa favorite, prévenu qu'elle lui avoit manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir, ni lui parler.

Mefrour, dit-il au chef des eunuques qui étoit présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente, & va l'enfermer dans la tour obscure. Cette tour étoit dans l'enceinte du palais, & servoit ordinairement de prison aux favorites qui donnoient quelque sujet de plainte au calife..

Mefrour accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violents qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit compté que le calife ne refuseroit pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, & suivre Mefrour qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le calife irrité renvoya son grand-visir; & n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit, au roi de Syrie son cousin & son tributaire qui demeuroit à Damas.

L E T T R E

Du Calife Haroun Alraschid, à Mohammed Zinebi, Roi de Syrie.

» Mon cousin, cette lettre est pour vous
» apprendre qu'un marchand de Damas,
» nommé Ganem, fils d'Abou Aibou, a
» séduit la plus aimable de mes esclaves,

» nommée Tourmente, & qu'il a pris la
 » fuite. Mon intention est qu'après ma let-
 » tre reçue, vous fassiez chercher & saisir
 » Ganem. Dès qu'il sera en votre puis-
 » sance, vous le ferez charger de chaînes;
 » & pendant trois jours consécutifs, vous
 » lui ferez donner cinquante coups de nerf
 » de bœuf. Qu'il soit conduit ensuite par
 » tous les quartiers de la ville, avec un
 » crieur qui crie devant lui : *Voilà le plus*
 » *léger des châtimens que le commandeur des*
 » *croyans fait souffrir à celui qui offense son*
 » *seigneur, & séduit une de ses esclaves.* Après
 » cela, vous me l'enverrez sous bonne
 » garde. Ce n'est pas tout, je veux que
 » vous mettiez la maison au pillage; &
 » quand vous l'aurez fait raser, ordonnez
 » que l'on en transporte les matériaux hors
 » de la ville au milieu de la campagne.
 » Outre cela, s'il a pere, mere, sœurs,
 » femmes, filles & autres parents, faites-
 » les dépouiller; & quand ils seront nuds,
 » donnez-les en spectacle trois jours de
 » suite à toute la ville, avec défense, sous
 » peine de la vie, de leur donner retraite.
 » J'espere que vous n'apporterez aucun
 » retardement à l'exécution de ce que je
 » vous recommande. »

HAROUN ALRASCHID.

Le calife, après avoir écrit cette lettre,
 en

en chargea un courier , lui ordonnant de faire diligence , & de porter avec lui des pigeons , afin d'être plus promptement informé de ce qu'auroit fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier , qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte , ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a lâchés , sur-tout lorsqu'ils y ont des petits. On leur attache sous l'aile un billet roulé , & par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir.

Le courier du calife marcha jour & nuit pour s'accommoder à l'impatience de son maître ; & en arrivant à Damas , il alla droit au palais du roi Zinebi , qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du calife. Le courier l'ayant présentée , Mohammed la prit ; & reconnoissant l'écriture , il se leva par respect , baïsa la lettre & la mit sur sa tête , pour marquer qu'il étoit prêt d'exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit ; & si-tôt qu'il l'eut lue , il descendit de son trône , & monta sans délai à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avertir le juge de police , qui le vint trouver , & suivi de tous les soldats de sa garde , il se rendit à la maison de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand étoit

parti de Damas, sa mere n'en avoit reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avoit entrepris le voyage de Bagdad, étoient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avoient laissé son fils en parfaite santé; mais comme il ne revenoit point, & qu'il négligeoit de donner lui-même des nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mere qu'il étoit mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vu mourir, & qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mere ne montra tant de douleur; & loin de chercher à se consoler, elle prenoit plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentoit son fils, & qu'elle couvrit elle-même de drap noir. Elle passoit presque les jours & les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là; & la belle Force des cœurs, sa fille, lui tenoit compagnie, & mêloit ses pleurs avec les siens.

Il y avoit déjà du temps qu'elles s'occupoient ainsi à s'affliger, & que le voisinage qui entendoit leurs cris & leur lamentations, plaignoit des parents si tendres, lorsque le roi Mohammed Zinebi vint frapper à la porte, & une esclave du logis lui ayant

ouvert, il entra brusquement en demandant où étoit Ganem, fils d'Abou Aïbou.

Quoique l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi, elle jugea néanmoins à sa suite, qu'il devoit être un des principaux officiers de Damas. Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez, est mort. Ma maîtresse sa mere, est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure effectivement sa perte. Le roi, sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mere & la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentoit Ganem, & leurs vilages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles apperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mere qui reconnut le roi de Damas, se leva & courut se prosterner à ses pieds. Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchois votre fils Ganem, est-il ici? Ah! sire, s'écria-t-elle, il y a long-temps qu'il n'est plus. Plût à Dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, & que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau! Ah! mon fils, mon cher fils!... Elle voulut continuer; mais elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un prince d'un naturel fort doux & très-compatissant aux peines des malheureux. Si Ganem est seul coupable, disoit-il en lui-même, pourquoi punir la mere & la sœur qui sont innocentes? Ah! cruel Haroun Alraschid, à quelle mortification me réduis-tu, en me faisant ministre de ta vengeance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé!

Les gardes que le roi avoit chargés de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très persuadé: les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter. Il étoit au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du calife; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisir, il n'osoit se résoudre à tromper le ressentiment du calife. Ma bonne dame, dit-il à la mere de Ganem, sortez de ce tombeau, vous & votre fille, vous n'y feriez pas en sûreté. Elles sortirent, & en même temps pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus qui étoit fort ample, & les couvrit toutes deux, en leur commandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité, & avec des cris dont la mere & la sœur de Ganem furent d'autant

plus épouvantées , qu'elles en ignoroient la cause. On emporta les plus précieux meubles , des coffres pleins de richesses , des tapis de Perse & des Indes , des couffins garnis d'étoffes d'or & d'argent , des porcelaines ; enfin on enleva tout , on ne laissa dans la maison que les murs ; & ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames , de voir piller tous leurs biens , sans savoir pourquoi on les traitoit si cruellement.

Mohammed , après le pillage de la maison , donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau ; & pendant qu'on y travailloit , il emmena dans son palais Force des cœurs & sa mere. Ce fut-là qu'il redoubla leur affliction , en leur déclarant les volontés du calife. Il veut , leur dit-il , que je vous fasse dépouiller , & que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel & plein d'ignominie. Le roi prononça ces paroles d'un air qui faisoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur & de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvements de sa pitié , il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraschid , en faisant faire pour la mere de Ganem & pour Force des

cœurs de grosses chemises sans manches d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain, ces deux victimes de la colere du calife furent dépouillées de leurs habits, & revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coëffures, de sorte que leurs cheveux épars flottoient sur leurs épaules. Force des cœurs les avoit du plus beau blond du monde, & ils tomboient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police, suivi de ses gens, les accompagnoit, & on les promena par toute la ville. Elles étoient précédées d'un crieur, qui de temps en temps disoit à haute voix : *Tel est le châ-timent de ceux qui se sont attiré l'indignation du commandeur des croyans.*

Pendant qu'elles marchaient ainsi dans les rues de Damas, les bras & les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement, & tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvroient le visage, tout le peuple fondeoit en larmes.

Les dames sur-tout les regardant comme innocentes au travers des jalousies, & touchées principalement de la jeunesse & de la beauté de Force des cœurs, faisoient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtrés. Les enfants mêmes effrayés par ces cris & par le spectacle qui les causoit, méloient leurs

pleurs à cette désolation générale, & y ajoutoient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auroient été dans la ville de Damas, & qu'ils y auroient tout mis à feu & à sang, on n'y auroit pas vu regner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On remena la mère & la fille au palais du roi Mohammed. Comme elles n'étoient point accoutumées à marcher les pieds nus, elles se trouverent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurèrent longtemps évanouies. La reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le calife avoit faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler avec toute sorte de rafraîchissements, & du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouverent encore évanouies, & presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportoient. Cependant à force de soins, on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Gannem les remercia d'abord de leur honnêteté. Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très sensibles à vos peines, & la reine de Syrie, notre maîtresse nous a fait plaisir quand elle nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend

beaucoup de part à vos malheurs, aussi bien que le roi son époux. La mere de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille graces pour elle & Force des cœurs ; & s'adressant ensuite à celle qui lui avoit parlé : Madame , lui dit-elle , le roi ne m'a point dit pourquoi le commadeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrages ; apprenez-nous , de grace , quels crimes nous avons commis. Ma bonne dame , répondit la femme de la reine , l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem ; il n'est pas mort ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente , la plus chérie des favorites du calife , & comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colere de ce prince , le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du calife ; mais tout le monde le craint , & vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevénir à ses ordres de peur de lui déplaire. Ainsi , tout ce que nous pouvons faire , c'est de vous plaindre & de vous exhorter à prendre patience.

Je connois mon fils , reprit la mere de Ganem , je l'ai élevé avec grand soin , & dans le respect dû au commandeur des croyans. Il n'a pas commis le crime dont on l'accuse , & je répons de son innocence. Je cesse donc de murmurer & de me plain-

dre, puisque c'est pour lui que je souffre, & qu'il n'est pas mort. Ah! Ganem, ajouta-t-elle, emportée par un mouvement mêlé de tendresse & de joie, mon cher fils Ganem, est-il possible que tu vives encore. Je ne regrette plus mes biens, & à quelque excès que puissent aller les ordres du calife, je lui en pardonne toute la rigueur, pourvu que le ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige, ses maux seuls font toute ma peine: je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple.

A ces paroles, Force des cœurs qui avoit paru insensible jusque-là, se tourna vers sa mere, & lui jettant ses bras au cou: Oui, ma chere mere, lui dit-elle, je suivrai toujours votre exemple, à quelque extrêmité que puisse vous porter votre amour pour mon frere.

La mere & la fille confondant ainsi leurs soupirs & leurs larmes, demeurèrent assez long temps dans un embrassement si touchant. Cependant les femmes de la reine que ce spectacle attendrissoit fort, n'oublièrent rien pour engager la mere de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire, & Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du calife portoit que les parents de Ganem paroïtroient trois jours de suite aux yeux du peuple dans l'état

qu'on a dit, Force des cœurs & sa mere servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois, depuis le matin jusqu'au soir; mais ce jour-là & le jour suivant, les choses ne se passerent pas de la même maniere; les rues qui avoient été d'abord pleines de monde devinrent désertes. Tous les marchands indignés du traitement que l'on faisoit à la veuve & à la fille d'Abou Aibou, fermerent leurs boutiques, & demeurerent enfermés chez eux. Les dames, au lieu de regarder par leurs jalousies, se retirerent dans le derriere de leurs maisons. Il ne se trouva pas une ame dans les places publiques par où l'on fit passer ces deux infortunées : il sembloit que tous les habitants de Damas eussent abandonné leur ville.

Le quatrieme jour, le roi Mohammed Zinebi qui vouloit exécuter fidèlement les ordres du calife quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville publier une défense rigoureuse à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie, & d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après sa mort, de donner retraite à la mere & à la soeur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une seule goutte d'eau; en un mot, de leur prêter la moindre assis-

tance , & d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avoit ordonné , ce prince commanda qu'on mît la mere & la fille hors du palais , & qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plutôt paroître , que tout le monde s'éloigna d'elles , tant la défense qui venoit d'être publiée , avoit fait d'impression sur les esprits. Elles s'apperçurent bien qu'on les fuyoit ; mais comme elles en ignoroient la cause , elles en furent très surprises ; & leur étonnement augmenta encore , lorsqu'en entrant dans une rue où parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques-uns de leurs amis , elles les virent disparoître avec autant de précipitation que les autres. Quoi donc , dit alors la mere de Ganem , sommes nous pestiférées ? le traitement injuste & barbare qu'on nous fait , doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens ? Allons , ma fille , poursuivit-elle , sortons au plutôt de Damas ; ne demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes.

En parlant ainsi , ces deux misérables dames gagnèrent une des extrémités de la ville , & se retirèrent dans une mafure pour y passer la nuit. Là quelques musulmans poussés par un esprit de charité , & de com-

passion , les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions , mais ils n'osèrent s'arrêter pour les consoler , de peur d'être découverts , & punis comme désobéissants aux ordres du calife.

Cependant le roi Zinebi avoit lâché le pigeon pour informer Haroun Alraschid de son exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit passé , & le conjuroit de lui faire savoir ce qu'il vouloit ordonner de la mere & de la sœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du calife , qui lui écrivit qu'il les bannissoit pour jamais de Damas. Aussi-tôt le roi de Syrie envoya des gens dans la mesure , avec ordre de prendre la mere & la fille , & de les conduire à trois journées de Damas , & de les laisser-là , en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquitterent de leur commission ; mais moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraschid , ils donnerent par pitié à Force des cœurs & à sa mere quelques menues monnoies pour se procurer de quoi vivre , & à chacune un sac qu'ils leur passerent au cou , pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable , elles arriverent au premier village. Les paysan-

nes s'assemblerent autour d'elles, & comme au travers de leur déguisement on ne laissoit pas de remarquer que c'étoient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainsi sous un habillement qui paroissoit n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisoit, elles se mirent à pleurer ; ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes & à leur inspirer de la compassion. La mere de Ganem leur conta ce qu'elle & sa fille avoient souffert. Les bonnes vilageoises en furent attendries, & tâcherent de les consoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres, qu'elles leur donnerent, avec des fouliers, & de quoi se couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces paysannes charitables, Force des cœurs & sa mere s'avancerent du côté d'Alep à petites journées. Elles étoient accoutumé de se retirer autour des mosquées, ou dans les mosquées même, où elles passoient la nuit sur de la natte, lorsque le pavé en étoit couvert, autrement elles couchoient sur le pavé même, ou bien elles alloient loger dans les lieux publics desti-

nés à servir de retraite aux voyageurs. À l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas ; elles rencontroient souvent de ces lieux où l'on fait des distributions de pain, de riz cuit, & d'autres mets, à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin elles arriverent à Alep ; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter, & continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve, & entrèrent dans la Mésopotamie, qu'elles traversèrent jusqu'à Mousoul. De-là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs desirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dussent pas se flatter qu'il fût dans une ville où le calife faisoit sa demeure ; mais elles l'espéroient, parce qu'elles le souhaitoient ; leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentoit au lieu de diminuer. Leurs discours rouloient ordinairement sur lui : elles en demandoient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laissons-là Force des cœurs & sa mere, pour revenir à Tourmente.

Elle étoit toujours enfermée très-étroitement dans la tour obscure, depuis le jour qui avoit été si funeste à Ganem & à elle. Cependant quelque désagréable que lui fût la prison, elle en étoit beaucoup moins af-

fligée que du malheur de Ganem , dont le sort incertain lui cauſoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit preſque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le calife ſe promenoit ſeul dans l'enceinte de ſon palais , ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent , car c'étoit le prince du monde le plus curieux ; & quelquefois dans ſes promenades nocturnes il apprenoit des choſes qui ſe paſſoient dans le palais , & qui ſans cela ne ſeroient jamais venues à ſa connoiſſance. Une nuit donc , en ſe promenant il paſſa près de la tour obſcure , & comme il crut entendre parler , il s'arrêta ; il s'approcha de la porte pour mieux écouter , & il ouït diſtinctement ces paroles , que Tourmente , toujours en proie au ſouvenir de Ganem , prononça d'une voix aſſez haute : O Ganem , trop infortuné Ganem ! où es-tu préſentement ? dans quel lieu ton deſtin déplorable t'a-t-il conduit ? Hélas , c'eſt moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laifſois-tu périr miſérablement , au lieu de me prêter un ſecours généreux ? quel triſte fruit as-tu recueilli de tes ſoins & de tes reſpects ? Le commandeur des croyants qui devoit te récompenſer , te perſécute , pour prix de m'avoir toujours regardée comme une perſonne réſervée à ſon lit ; tu perds tous tes biens , & te vois obligé de chercher ton ſalut dans la fuite. Ah , calife ,

barbare calife ! que direz-vous pour votre défense , lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du juge souverain , & que les anges rendront témoignage de la vérité en votre présence ? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui , & sous qui tremble presque toute la terre , n'empêchera pas que vous ne soyez condamné & puni de votre injuste violence. Toumente cessa de parler à ces mots , car ses soupirs & ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que si ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai , sa favorite étoit innocente , & qu'il avoit donné des ordres contre Ganem & sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquoit , paroïssoit intéressée , il retourna aussi-tôt à son appartement , & dès qu'il y fut arrivé , il chargea Mefrour d'aller à la tour obscure , & de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre , & encore plus à l'air du calife , que ce prince vouloit pardonner à sa favorite , & la rappeler auprès de lui ; il en fut ravi , car il aimoit Tourmente , & avoit pris beaucoup de part à sa disgrâce. Il vole sur le champ à la tour : Madame , dit-il à la fa-

vorite d'un ton qui marquoit sa joie, prenez la peine de me suivre, j'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse ; le commandeur des croyants veut vous entretenir, & j'en conçois un heureux présage.

Tourmente suivit Mesrour, qui la mena & l'introduisit dans le cabinet du calife. D'abord elle se prosterna devant ce prince, & elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. Tourmente, lui dit le calife, sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence & d'injustice : qui est donc celui, qui malgré les égards & la considération qu'il a eus pour moi, se trouve dans une situation misérable ? Parle, tu fais combien je suis bon naturellement, & que j'aime à rendre justice.

La favorite comprit par ce discours que le calife l'avoit entendu parler ; & profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem : Commandeur des croyants, répondit-elle, s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre majesté, je vous supplie très-humblement de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence & la misère, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Aïbou, marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie, & qui m'a donné un asyle en sa maison. Je vous avouerai que dès

qu'il me vit, peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi & l'espérance de m'engager à souffrir ses soins : j'en jugeai ainsi à l'empressement qu'il fit paroître à me régaler & à me rendre tous les services dont j'avois besoin dans l'état où je me trouvois. Mais si-tot qu'il apprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : Ah, madame, me dit-il, *ce qui appartient au maître, est défendu à l'esclave.* Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez, commandeur des croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, & vous en répondrez devant le tribunal de Dieu.

Le calife ne fut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce discours. Mais, reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem? Oui, repartit-elle, vous le pouvez ; je ne voudrois pas, pour toute chose au monde vous déguiser la vérité : & pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être, mais j'en demande pardon par avance à votre majesté. Parle, ma fille, dit alors Haroun Alraschid, je te pardonne tout, pourvu que tu ne me caches rien. Hé bien, repliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ga-

nem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui; je passai même plus avant, vous connoissez la tyrannie de l'amour. Je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens; il s'en apperçut, mais loin de chercher à profiter de ma foiblesse, & malgré tout le feu dont il se sentoît brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir; & tout ce que sa passion pouvoit lui arracher, c'étoient ces termes que j'ai déjà dits à votre majesté : *Ce qui appartient au maître, est défendu à l'esclave.*

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le calife; mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il lui ordonna de se relever; & la faisant asseoir auprès de lui : Raconte-moi, lui dit-il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse & d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regardoit Zobéide : elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avoit à Ganem, sur la dépense qu'il avoit faite pour elle; & sur-tout elle vanta fort sa discrétion, voulant par-là faire comprendre au calife, qu'elle s'étoit trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéide. Et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand, à laquelle, sans déguisement, elle dit au

calife qu'elle l'avoit forcé pour se dérober à sa colere.

Quand elle eut cessé de parler, ce prince lui dit : Je crois tout ce que vous m'avez raconté ; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? falloit-il attendre un mois entier après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez ? Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ganem sortoit si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre retour. D'ailleurs Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a été long-temps sans trouver le moment favorable de le remettre en main propre.

C'est assez, Tourmente, reprit le calife, je reconnois ma faute, & voudrois la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. A ces mots la favorite se jetta aux pieds du calife ; la face contre terre, & se relevant : Commandeur des croyans, dit-elle après avoir remercié votre majesté pour Ganem, je la supplie très-humblement de faire publier dans vos états, que vous pardonnez au fils d'Abou Aibou, & qu'il n'a qu'à vous venir trouver. Je ferai plus, repartit ce prin-

ce, pour t'avoir conservé la vie, pour reconnoître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, & enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux. Tourmente ne pouvoit trouver d'expressions assez fortes pour remercier le calife de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupoit avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y étoit encore, on n'y avoit nullement touché. Mais ce qui lui fit plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres & les ballots de Ganem, que Mesrour avoit eu soin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun Alraschid donna ordre au grand-visir de faire publier par toutes les villes de ses états, qu'il pardonnoit à Ganem, fils d'Abou Aibou; mais cette publication fut inutile, car il se passa un temps considérable sans qu'on entendit parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avoit pu survivre à la douleur de l'avoir perdue : une affreuse inquiétude s'empara de son esprit; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amants, elle supplia le calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille piéces d'or qu'elle tira de sa cassette, &

sortit un matin du palais montée sur une mule des écuries du calife, très-richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main sur la croupe de la mule.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane, en implorant le secours de leurs prieres pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendoit, leur disoit-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée, & ses mille piéces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, & sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant, elle prit une autre bourse de la même somme, & dans le même équipage elle se rendit à la jouaillerie. Elle s'arrêta devant la porte, & sans mettre pied à terre, elle fit appeller le syndic par un des eunuques noirs. Le syndic qui étoit un homme très-charitable, & qui employoit plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. Je m'adresse à vous, lui dit-elle, en lui mettant sa bourse entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville, la piété. Je vous prie de distribuer ces piéces d'or aux pauvres étrangers que vous

assistez : car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je fais même que vous prévenez leurs besoins, & que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère. Madame, lui répondit le syndic, j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'ordonnez ; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, & prendre la peine de venir jusques chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivoient dans la ville ; elles étoient dans un état pitoyable, & j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étoient des personnes de condition. Au travers des haillons qui les couvroient, malgré l'impression que l'ardeur du soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison, & les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses esclaves, pendant qu'elle-même s'occupoit à leur laver le visage & à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions.

Tourmente, sans savoir pourquoi, se sentit quelque curiosité de les voir. Le syndic se mit en devoir de la mener chez lui; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, & elle s'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre, & suivit l'esclave du syndic qui avoit pris les devants pour aller avertir sa maîtresse qui étoit dans la chambre de Force des cœurs & de sa mere; car c'étoit d'elles dont le syndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du syndic ayant appris par son esclave qu'une dame du palais étoit dans sa maison, voulut sortir de la chambre où elle étoit pour l'aller recevoir; mais Tourmente, qui suivoit de près l'esclave, ne lui en donna pas le temps & entra. La femme du syndic se prosterna devant elle, pour marquer le respect qu'elle avoit pour tout ce qui appartenoit au calife. Tourmente la releva, & lui dit : Ma bonne dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Bagdad hier au soir. Madame, répondit la femme du syndic, elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. Aussi-tôt la favorite s'approcha de celui de la mere, & la considérant avec attention : Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours. Je ne suis pas

pas sans crédit dans cette ville, & je pourrai vous être utile à vous & à votre compagnie. Madame, répondit la mere de Ganem, aux offres obligantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avons pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer si amèrement, que Tourmente & la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du calife, après avoir essuyé les siennes, dit à la mere de Ganem: Apprenez-nous de grace vos malheurs, & nous racontez votre histoire; vous ne sauriez faire ce récit à des gens plus disposés que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. Madame, reprit la triste veuve d'Abou Aibou, une favorite du commandeur des croyants, une dame nommée Tourmente, cause toute notre infortune. A ce discours la favorite se sentit frappée comme d'un coup de foudre; mais dissimulant son trouble & son agitation, elle laissa parler la mere de Ganem, qui poursuivit de cette maniere: Je suis veuve d'Abou Aibou, marchand de Damas: j'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, a été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le calife l'a fait chercher par-tout pour le

faire mourir; & ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller & raser notre maison, & de nous exposer, ma fille & moi, trois jours de suite toutes nues aux yeux du peuple, & puis de nous bannir de Surie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerois si mon fils vivoit encore & que je puisse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur & pour moi de le revoir! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens, & tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas! je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, & qu'il n'est pas plus coupable envers le calife que sa sœur & moi. Non, sans doute, interrompit Tourmente en cet endroit, il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence, puisque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui, par la fatalité des astres, ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'est plus au monde; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déjà justifié Gannem dans l'esprit du calife: ce prince a fait publier par tous ses états qu'il pardonnoit au fils d'Abou Aibou; & ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses enne-

mis. Il attend Ganem pour le récompenser du service qu'il m'a rendu , en unissant nos fortunes ; il me donne à lui pour épouse, Ainsi regardez-moi comme votre fille , & permettez-moi que je vous consacre une éternelle amitié. En disant cela , elle se pencha sur la mere de Ganem , qui ne put répondre à ce discours , tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint long-temps embrassée , & ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser Force des cœurs , qui s'étant levée sur son séant pour la recevoir , lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du calife eut donné à la mere & à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem , elle leur dit : Cessez de vous affliger l'une & l'autre , les richesses que Ganem avoit en cette ville , ne sont pas perdues ; elles sont au palais du calife dans mon appartement. Je fais bien que toutes les richesses du monde ne sauroient vous consoler sans Ganem : c'est le jugement que je fais de sa mere & de sa sœur , si je dois juger d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de le revoir ? Nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui

le dernier jour de vos peines , & le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas , dans le temps que vous y possédiez Ganem.

Tourmente alloit poursuivre, lorsque le syndic des jouailliers arriva : Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant. C'est un jeune homme qu'un chameelier amenoit à l'hôpital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes sur un chameau, parce qu'il n'avoit pas la force de se soutenir. On l'avoit déjà délié, & on étoit prêt à le porter à l'hôpital, lorsque j'ai passé par-là. Je me suis approché du jeune homme, je l'ai considéré avec attention, & il m'a paru que son visage ne m'étoit pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs & des soupirs. J'en ai eu pitié; & connoissant par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital; car je fais trop de quelle maniere on y gouverne les malades, & je connois l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves, qui, dans une chambre particuliere où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge, & le servent comme ils me serviroient moi-même.

Tourmente tressaillit à ce discours du jouaillier, & sentit une émotion dont elle ne pouvoit se rendre raison. Menez-moi, dit-elle au syndic, dans la chambre de ce malade, je souhaite de le voir. Le syndic l'y conduisit, & tandis qu'elle y alloit, la mere de Ganem dit à Force des cœurs : Ah, ma fille, quelque misérable que soit cet étranger malade, votre frere, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux.

La favorite du calife étant dans la chambre où étoit le malade, s'approcha du lit où les esclaves du syndic l'avoient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermés, le visage pâle, défiguré, & tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention, son cœur palpite. Elle croit reconnoître Ganem, mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considère, il lui paroît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? A ces mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le temps de répondre ; mais s'appercevant qu'il y paroissoit insensible : Ah ! Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle.

Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aibou, quelque malade qu'il pût être, entendroit la voix de Tourmente. Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit les paupières, & tourna la tête vers la personne qui lui adressoit la parole; & reconnoissant la favorite du calife : Ah ! madame, est-ce vous ? par quel miracle ? Il ne put achever. Il fut tout-à-coup saisi d'un transport de joie si vif, qu'il s'évanouit. Tourmente & le syndic s'empresse-
rent à le secourir ; mais dès qu'ils remarquerent qu'il commençoit à revenir de son évanouissement, le syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ses esprits, regarda de tout côté ; & ne voyant pas ce qu'il cherchoit : Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue ? vous êtes-vous en effet présentée à mes yeux : ou n'est-ce qu'une illusion ? Non, seigneur, lui dit le syndic, ce n'est point une illusion : c'est moi qui ai fait sortir cette dame, mais vous la reverrez si-tôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement ; & rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me sem-

blé, ce Ganem à qui le commandeur des croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnoit le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La dame qui vient de vous parler, vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé; pour moi je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. En achevant ces mots, il laissa reposer Ganem, & alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diète & par la fatigue.

Pendant ce temps-là, Tourmente étoit dans la chambre de Force des cœurs & de sa mere, où se passa la même scene à-peu-près; car quand la mere de Ganem apprit que cet étranger malade que le syndic venoit de faire apporter chez lui, étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque, par les soins de Tourmente & de la femme du syndic, elle fut revenue de sa foiblesse, elle voulut se lever pour aller voir son fils; mais le syndic qui arriva sur ces entrefaites, l'en empêcha, en lui représentant que Ganem étoit si foible & si exténué, que l'on ne pouvoit sans intéresser sa vie, exciter en lui les mouvements que doit causer la vue inopinée d'une mere & d'une sœur qu'on aime. Le syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la

mere de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir son fils, sans mettre en danger ses jours, elle ne fit plus d'instances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : Bénissons le ciel, dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le calife de toutes ces aventures, & demain matin je reviendrai vous joindre. Après avoir parlé de cette maniere, elle embrassa la mere & la fille, & sortit. Elle arriva au palais; & dès qu'elle y fut, elle fit demander une audience particuliere au calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le cabinet de ce prince; il y étoit seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre, selon la coutume. Il lui dit de se relever; & l'ayant fait asseoir, il lui demanda si elle avoit appris des nouvelles de Ganem. Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait, que je l'ai retrouvé avec sa mere & sa soeur. Le calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pu les rencontrer en si peu de temps. Elle satisfit sa curiosité, & lui dit tant de bien de la mere de Ganem & de Force des cœurs, qu'il eut envie de les voir aussi-bien que le jeune marchand.

Si Haroun Alrâschid étoit violent, & si, dans ses emportemens, il se portoit quel-

quefois à des actions cruelles, en récompense il étoit équitable & le plus généreux prince du monde, dès que sa colère étoit passée & qu'on lui faisoit connoître son injustice. Ainsi ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem & sa famille, & les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches, j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que je t'ai faite : tu épouseras Ganem, & je déclare dès-à présent que tu n'es plus mon esclave ; tu es libre. Va retrouver ce jeune marchand ; & dès que sa santé sera rétablie, tu me l'ameneras avec sa mere & sa sœur.

Le lendemain de grand matin, Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le syndic des jouailliers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem, & d'apprendre à la mere & à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra, fut le syndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien passé la nuit ; que son mal ne provenant que de mélancolie, & la cause en étant ôtée, il seroit bientôt guéri.

Effectivement, le fils d'Abou Aïbou se

trouva beaucoup mieux. Le repos & les bons remèdes qu'il avoit pris, & plus que tout cela, la nouvelle situation de son esprit, avoient produit un si bon effet, que le syndic jugea qu'il pouvoit sans péril voir sa mere, sa sœur & sa maîtresse, pourvu qu'on le préparât à les recevoir; parce qu'il étoit à craindre que ne sachant pas que sa mere & sa sœur fussent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de surprise & de joie. Il fut résolu que Tourmente entreroit d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, & qu'elle feroit signe aux deux autres dames de paroître quand il en seroit temps.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut annoncée par le syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. Ah! madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux? je vous croyois au palais du calife : ce prince vous a sans doute écoutée; vous avez dissipé ses soupçons, & il vous a redonné sa tendresse. Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à

vous pour épouse. Ces dernières paroles causerent à Ganem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre si connu des amants. Mais il le rompit enfin : Ah ! belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez ? croirai-je qu'en effet le calife vous cede au fils d'Abou Aïbou ? Rien n'est plus véritable, répartit la dame : ce prince qui vous faisoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, & qui, dans sa fureur, a fait souffrir mille indignités à votre mere & à votre sœur, souhaite de vous voir présentement, pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui, & il n'est pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille.

Ganem demanda de quelle maniere le calife avoit traité sa mere & sa sœur, ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avoit mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad & dans la maison même où il se trouvoit, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne différa point à la satisfaire. Elle les appella ; elles étoient à la porte où elles n'attendoient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem, & l'embras-

fant tour-à-tour, elles le baïsent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassements ! Ganem en avoit le visage tout couvert, aussi bien que sa mere & sa sœur. Tourmente en versoit abondamment. Le syndic même & sa femme, que ce spectacle attendrissoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni se laisser d'admirer les ressorts secrets de la providence, qui rassembloit chez eux quatre personnes que la fortune avoit si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous effuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avoit souffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente, jusqu'au moment que le syndic l'avoit fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit village, il y étoit tombé malade ; que quelques payfans charitables en avoient eu soin, mais que ne guérissant point, un chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le calife, après l'avoir entendu parler dans la tour, l'avoit fait venir dans son cabinet, & par quels discours elle s'étoit justifiée. Enfin quand ils se furent instruits des choses qui leur étoient arrivées, Tourmente dit : Bénissons le ciel qui nous a tous réunis, & ne son-

geons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Ganem sera rétablie, il faudra qu'il paroisse devant le calife avec sa mere & sa sœur; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre : je vous prie de m'attendre un moment.

En disant ces mots, elle sortit, alla au palais, & revint en peu de temps chez le syndic avec une bourse où il y avoit encore mille pieces d'or. Elle la donna au syndic, en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs & pour sa mere. Le syndic, qui étoit un homme de bon goût, en choisit de fort beaux, & les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouverent prêts au bout de trois jours; & Ganem se sentant assez fort pour sortir, s'y disposa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller saluer le calife, comme il s'y préparoit avec Force des cœurs & sa mere, on vit arriver chez le syndic le grand-visir Giafar.

Ce ministre étoit à cheval avec une grande suite d'officiers. Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du commandeur des croyans, mon maître & le vôtre : l'ordre dont je suis chargé, est bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveler le souvenir. Je dois vous accompagner & vous présenter au calife, qui souhaite de vous voir. Ganem ne ré-

pondit au compliment du grand-visir que par une très-profonde inclination de tête, & monta un cheval des écuries du calife qu'on lui présenta, & qu'il mania avec beaucoup de grace. On fit monter la mere & la fille sur des mules du palais; & tandis que Tourmente, aussi montée sur une mule, les menoit chez le prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ganem par un autre, & l'introduisit dans la salle d'audience. Le calife y étoit assis sur son trône, environné des émirs, des visirs, des chefs des huissiers, & des autres courtisans arabes, persans, égyptiens, africains & suriens, de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand-visir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jettant la face contre terre : & puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers, qui bien que composé sur le champ, ne laissa pas d'attirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le calife le fit approcher, & lui dit : Je suis bien-aïse de te voir, & d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite & tout ce que tu as fait pour elle. Ganem obéit, & parut si sincère, que le calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche, selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donnoit audience. Ensuite il lui dit : Ganem,

je veux que tu demeures dans ma cour. Commandeur des croyans , répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie & son bien. Le calife fut très-fatisfait de la réponse de Ganem, & lui donna une grosse pension. Ensuite ce prince descendit du trône, & se faisant suivre par Ganem & par le grand-visir seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmente n'y fût avec la mere & la fille d'Abou Aïbou, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles se prosternerent devant lui. Il les fit relever ; & il trouva Force des cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse, & par-là je punirai Zobéïde, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mere de Ganem, madame, vous êtes encore jeune, & je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand-visir : je vous donne à Giafar ; & vous, Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un cadî & des témoins, & que les trois contrats soient dressés & signés tout-à-l'heu.

re. Ganem voulut représenter au calife que sa sœur seroit trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites, mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire, qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes les circonstances. Elle fut ensuite déposée dans son trésor, d'où plusieurs copies tirées sur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'histoire de Ganem, fils d'Abou Aibou, le sultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaisir. Sire, dit alors la sultane, puisque cette histoire vous a diverti, je supplie très-humblement votre majesté de vouloir bien entendre celle du prince Zeyn Alasnam, & du roi des génies; vous n'en serez pas moins content. Schahriar y consentit, mais comme le jour commençoit à paroître, on la remit à la nuit suivante. La sultane la commença de cette manière :



HISTOIRE

*Du Prince Zeyn Alasnam, & du Roi
des Génies.*

UN roi de Balsora possédoit de grandes richesses. Il étoit aimé de ses sujets ; mais il n'avoit point d'enfants, & cela l'affligoit beaucoup. Cependant il engagea par des présents considérables tous les saints personnages de ses états à demander au ciel un fils pour lui, & leurs prieres ne furent pas inutiles : la reine devint grosse, & accoucha très-heureusement d'un prince qui fut nommé Zeyn Alasnam, c'est-à-dire, l'ornement des statues.

Le roi fit assembler tous les astrologues de son royaume, & leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivroit longtemps, qu'il seroit courageux, mais qu'il auroit besoin de courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçoient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux : il est bon que les princes éprouvent des disgraces,

l'adversité purifie leur vertu ; ils en savent mieux régner.

Il récompensa les astrologues & les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin il se proposoit d'en faire un prince accompli, quand tout-à coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appella son fils, & lui recommanda entr'autres choses de s'attacher à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre de son peuple ; de ne point prêter l'oreille aux flatteurs, & d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivoit souvent que les rois séduits par de fausses apparences, accabloient de bienfaits les méchants, & opprimoient l'innocence.

Aussi-tôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept jours. Le huitieme, il monta sur le trône, ôta du trésor royal le sceau de son pere pour y mettre le sien, & commença à goûter la douceur de regner. Le plaisir de voir tous ses courtisans fléchir devant lui, & se faire leur unique étude de lui prouver leur obéissance & leur zele, en un mot, le pouvoir souverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ses sujets lui

devoient, sans penser à ce qu'il devoit à ses sujets. Il se mit peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle. Comme il étoit naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ses largesses, & insensiblement ses femmes & ses favoris épuisèrent ses trésors.

La reine sa mere vivoit encore. C'étoit une princesse sage & prudente. Elle avoit essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités & des débauches du roi son fils, en lui représentant que s'il ne changeoit bientôt de conduite, non-seulement il dissiperoit ses richesses, mais qu'il aliéneroit même l'esprit de ses peuples, & causeroit une révolution qui lui coûteroit peut-être la couronne & la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avoit prédit n'arrivât : les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement ; & leurs murmures auroient infailliblement été suivis d'une révolte générale, si la reine n'eût eu l'adresse de la prévenir ; mais cette princesse informée de la mauvaise disposition des choses, en avertit le roi qui se laissa persuader enfin. Il confia le ministère à de sages vieillards qui surent bien retenir ses sujets dans le devoir.

Cependant Zeyn voyant toutes ses richesses consommées, se repentit de n'en avoir pas fait un meilleur usage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, & rien ne pouvoit le consoler. Une nuit il vit en songe un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, & lui dit d'un air riant : » O Zeyn, » sache qu'il n'y a pas de chagrin qui ne » soit suivi de joie ; point de malheur qui » ne traîne à sa suite quelque bonheur. » Si tu veux voir la fin de ton affliction, » leve-toi, pars pour l'Égypte, va-t-en » au Caire, une grande fortune t'y attend ».

Le prince à son réveil fut frappé de ce songe. Il en parla fort sérieusement à la reine sa mere, qui n'en fit que rire. Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Égypte sur la foi de ce beau songe ? Pourquoi non, madame, répondit Zeyn ? pensez-vous que tous les songes soient chimeriques ? Non, non, il y en a de mystérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en serois pas persuadé, je ne pourrois me défendre d'écouter mon songe. Le vieillard qui m'est apparu, avoit quelque chose de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes que la seule vieillesse rend respectables : je ne sais quel air divin étoit répandu dans sa

personne. Il étoit tel enfin qu'on nous représente le grand prophète ; & si vous voulez que je découvre ma pensée , je crois que c'est lui qui , touché de mes peines , veut les soulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inspirée ; je suis plein de ses promesses , & j'ai résolu de suivre sa voix. La reine essaya de l'en détourner , mais elle n'en put venir à bout. Le prince lui laissa la conduite du royaume , sortit une nuit du palais fort secrettement , & prit la route du Caire sans vouloir être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue & de peine , il arriva dans cette fameuse ville qui en a peu de semblables au monde , soit pour la grandeur , soit pour la beauté. Il alla descendre à la porte d'une mosquée , où se sentant accablé de lassitude , il se coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit : » O mon fils , je suis » content de toi , tu as ajouté fois à mes » paroles. Tu es venu ici sans que la longueur & les difficultés des chemins » t'ayent rebuté : mais apprends que je ne » t'ai fait faire un si long voyage que pour » t'éprouver. Je vois que tu as du courage » & de la fermeté. Tu mérites que je te » rende le plus riche & le plus heureux » prince de la terre. Retourne à Balsora ; » tu trouveras dans ton palais des richesses

» immenses. Jamais roi n'en a tant possédées qu'il y en a ».

Le prince ne fut pas satisfait de ce songe. Hélas, dit-il en lui-même après s'être réveillé, quelle étoit mon erreur ! ce vieillard que je croyois notre grand prophète, n'est qu'un pur ouvrage de ma fantaisie agitée. J'en avois l'imagination si remplie, qu'il n'est pas surprenant que j'y aye rêvé une seconde fois. Retournons à Baltora. Que ferois-je ici plus long-temps ? Je suis bien heureux de n'avoir dit à personne qu'à ma mere le motif de mon voyage ; je deviendrois la fable de mes peuples, s'ils le savoient.

Il reprit donc le chemin de son royaume ; & dès qu'il y fut arrivé, la reine lui demanda s'il revenoit content. Il lui conta tout ce qui s'étoit passé, & parut si mortifié d'avoir été trop crédule, que cette princesse, au lieu d'augmenter son ennui par des reproches ou par des railleries, le consola. Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle ; si Dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos ; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez au délices de la danse, des orgues, & du vin couleur de pourpre : fuyez tous ces plaisirs ; ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez vous à rendre vos sujets heureux :

en faisant leur bonheur, vous assurerez le vôtre.

Le prince Zeyn jura qu'il suivroit désormais tous les conseils de sa mere, & ceux des sages visirs dont elle avoit fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais dès la premiere nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisieme fois le vieillard qui lui dit :
» O courageux Zeyn, le temps de ta prof-
» périté est enfin venu. Demain matin,
» d'abord que tu seras levé prends une pio-
» che, & va fouiller dans le cabinet du
» feu roi : tu y découvriras un grand tré-
» sor ».

Le prince ne fut pas plutôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine, & lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venoit de faire. En vérité, mon fils, dit la reine en souriant, voilà un vieillard bien obstiné : il n'est pas content de vous avoir trompé deux fois ; êtes-vous d'humeur à vous y fier encore ? Non, madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit ; mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon pere. Oh je m'en doutois bien, s'écria la reine en éclatant de rire ; allez, mon fils, contentez-vous : ce qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Egypte.

Hé bien , madame , reprit le roi , il faut vous l'avouer , ce troisieme songe m'a rendu ma confiance ; il est lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : il m'a d'abord ordonné d'aller en Egypte , là il m'a dit qu'il ne m'avoit fait faire ce voyage que pour m'éprouver. Retourne à Balsora , m'a-t-il dit ensuite ; c'est là que tu dois trouver des trésors. Cette nuit il m'a marqué précisément l'endroit où ils sont. Ces trois songes , ce me semble , sont suivis ; ils n'ont rien d'équivoque. Pas une circonstance qui embarrasse. Après tout , ils peuvent être chimériques ; mais j'aime mieux faire une recherche vaine , que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué , peut-être , de grandes richesses en faisant mal-à-propos l'esprit-fort.

En achevant ces paroles , il sortit de l'appartement de la reine , se fit donner une pioche , & entra seul dans le cabinet du feu roi. Il se mit à piocher , & il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans appercevoir la moindre apparence de trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer un moment , disant en soi-même : J'ai bien peur que ma mere n'ait eu raison de se moquer de moi. Néanmoins il reprit courage , & continua son travail. Il n'eut pas sujet de s'en repentir ; il découvrit tout-à-coup une pierre blanche qu'il leva , & dessous il trouva

une

une porte sur laquelle étoit caché un cadenas d'acier. Il rompit à coups de pioche, & ouvrit la porte qui couvroit un escalier de marbre blanc. Il alluma aussitôt une bougie, & descendit par cet escalier dans une chambre parquetée de porcelaines de la Chine, & dont les lambris & le plafond étoient de crystal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre strades, sur chacun desquelles il y avoit dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étoient pleines de vin. Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux ; je ne doute pas qu'il ne soit excellent. Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle, & vit avec autant de surprise que de joie qu'elle étoit pleine de pieces d'or. Il visita les quatre autres l'une après l'autre, & les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

Cette princesse fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer, quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avoit vu. O mon fils, s'écria-t-elle, gardez-vous de dissiper follement tous ces biens, comme vous avez déjà fait ceux du trésor royal : que vos ennemis n'ayent pas un si grand sujet de se réjouir. Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai désormais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction.

La reine pria le roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain , que le feu roi son mari avoit fait faire si secretement qu'elle n'en avoit jamais ouï parler. Zeyn la conduisit au cabinet , l'aida à descendre l'escalier de marbre , & la fit entrer dans la chambre où étoient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux , & remarqua dans un coin une petite urne de la même matiere que les autres ; le prince ne l'avoit point encore apperçue. Il la prit , & l'ayant ouverte , il trouva dedans une clef d'or. Mon fils , dit alors la reine , cette clef enferme sans doute quelque nouveau trésor. Cherchons par-tout ; voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée.

Ils examinerent la chambre avec une extrême attention , & trouverent enfin une ferrure au milieu d'un lambris. Ils jugerent que c'étoit celle dont ils avoient la clef. Le roi en fit l'essai sur le champ. Aussi-tôt une porte s'ouvrit , & leur laissa voir un autre chambre au milieu de laquelle étoient neuf pedestaux d'or massif , dont huit soutenoient chacun une statue faite d'un seul diamant ; & ces statues jettoient tant d'éclat , que la chambre en étoit toute éclairée.

O ciel , s'écria Zeyn tout surpris ! où est-ce que mon pere a pu trouver de si belles choses ; Le neuvieme pedestal redoubla

son étonnement; car il y avoit dessus une piece de satin blanc sur laquelle étoient écrits ces mots: » O mon cher fils, ces huit » statues mont coûté beaucoup de peine à » acquérir. Mais quoiqu'elles soient d'une » grande beauté, sache qu'il y en a une » neuvieme au monde qui les surpasse; elle » vaut mieux toute seule que mille comme » celles que tu vois. Si tu souhaites de t'en » rendre possesseur, va dans la ville du » Caire en Egypte. Il y a là un de mes en- » ciens esclaves appelé Mobarec; tu n'au- » ras nulle peine à le découvrir, la pre- » miere personne que tu rencontreras, » t'enseignera sa demeure. Va le trouver; » dis-lui tout ce qui t'est arrivé. Il te con- » noitra pour mon fils, & il te conduira » jusqu'au lieu où est cette merveilleuse » statue que tu acquerras avec le salut ».

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine: Je ne veux point manquer cette neuvieme statue. Il faut que ce soit une piece bien rare, puisque celles-ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution. Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète; Il ne permettra pas que vous périssiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos

vifirs & moi, nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. Le prince fit préparer son équipage ; mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'étoit un des plus riches citoyens de la ville ; qu'il vivoit en grand seigneur, & que sa maison étoit ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un esclave ouvre, & lui dit : Que souhaitez-vous, & qui êtes-vous ? Je suis étranger, répondit le prince. J'ai oui parler de la générosité du seigneur Mobarec, & je viens loger chez lui. L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment, puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte, & dit au prince qu'il étoit le bien-venu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour, & passa dans une salle magnifiquement ornée, où Mobarec qui l'attendoit, le reçut fort civilement, & le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec : Je suis fils du feu roi de Balsora & je m'appelle Zeyn Alasnam. Ce roi,

dit Mobarec , à été autrefois mon maître ; mais seigneur , je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous ? J'ai vingt ans , répondit le prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon pere ? Il y en a près de vingt-deux , dit Mobarec. Mais comment me persuaderez-vous que vous êtes son fils ? Mon pere , repartit Zeyn , avoit sous son cabinet un souterrain , dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. Et quelle autre chose y a-t-il encore , repliqua Mobarec ? Il y a , dit le prince , neuf pedestaux d'or massif , sur huit desquels sont huit statues de diamants , & il y a sur le neuvième une piece de satin blanc sur laquelle mon pere a écrit ce qu'il faut que je fasse pour acquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue , parce qu'il est marqué sur le satin que vous m'y conduirez.

Il n'eut pas achevé ces paroles , que Mobarec se jeta à ses genoux ; & lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises : Je rends graces à Dieu , s'écria-t-il , de vous avoir fait venir ici. Je vous connois pour le fils du roi de Balsora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse , je vous y menerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Caire.

Nous étions à table, lorsqu'on m'est venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, seigneur, de venir vous réjouir avec nous ? Non, répondit Zeyn, je serai ravi d'être de votre festin. Aussi-tôt Mobarec le conduisit sous un dôme où étoit la compagnie. Il le fit mettre à table, & commença de le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disoient tout bas les uns aux autres : Hé qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect ?

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : Grands du Caire, dit-il, ne soyez pas étonnés de m'avoir vu servir de cette sorte ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils du roi de Balsora mon maître. Son pere m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné la liberté. Ainsi je suis encore esclave, & par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince son unique héritier. Zeyn l'interrompit en cet endroit : O Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tout ces seigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, & que je retranche de mes biens votre personne & tout ce que vous possédez : voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. Mobarec à ce discours baïsa la terre, & fit de grands remerciements au prince. Ensuite on apporta le vin :

Ils en burent toute la journée ; & sur le soir les présents furent distribués aux convives qui se retirèrent.

Le lendemain Zeyn dit à Mobarec : J'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs. J'ai dessein d'avoir la neuvieme statue. Il est temps que nous partions pour l'aller conquérir. Seigneur , répondit Mobarec , je suis prêt à céder à votre envie ; mais vous ne savez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. Quelque péril qu'il y ait , repliqua le prince , j'ai résolu de l'entreprendre. J'y périrai , ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi seulement , & que votre fermeté soit égale à la mienne.

Mobarec le voyant déterminé à partir , appella ses domestiques , & leur ordonna d'apprêter les équipages. Ensuite le prince & lui firent l'ablution & la priere de précepte appelée *Farz* , après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquerent sur leur route une infinité de choses rares & merveilleuses. Ils marcherent pendant plusieurs jours , au bout desquels étant arrivés dans un séjour délicieux , ils descendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domestiques qui les suivoient : Demeurez en cet endroit , & gardez soigneusement les équi-

pages jusqu'à notre retour. Puis il dit à Zeyn : Allons , seigneur , avançons-nous seuls ; nous sommes proche du lieu terrible où l'on garde la neuvieme statue : vous allez avoir besoin de votre courage.

Ils arriverent bientôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'assit sur le rivage , en disant au prince : Il faut que nous passions cette mer. Hé comment la pourrions-nous passer , répondit Zeyn ? nous n'avons point de bateau. Vous en verrez paroître un dans le moment , reprit Mobarec : le bateau enchanté du roi des génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Il faut garder un profond silence : ne parlez point au batelier. Quelque singuliere que vous paroisse sa figure , quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer , ne dites rien. Car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot , quand nous serons embarqués , la barque fondra sous les eaux. Je saurai bien me taire , dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire , & je le ferai fort exactement.

En parlant ainsi , il apperçut tout-à-coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avoit un mât d'ambre fin avec une banderolle de satin bleu. Il n'y avoit dedans qu'un batelier dont la tête ressembloit à celle d'un éléphant , & son corps avoit

la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince & de Mobarec, le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre, & les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre côté du lac en un instant. Il les reprit avec sa trompe, les posa sur le rivage, & disparut aussi-tôt avec sa barque.

Nous pouvons présentement parler, dit Mobarec. L'isle où nous sommes, est celle du roi des génies; il n'y en a point de semblable au reste du monde. Regardez de tous côtés, prince, est-il un plus charmant séjour? C'est sans doute une véritable image de ce lieu ravissant que Dieu destine aux fideles observateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs & de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèces inconnues dans les autres pays. Zeyn ne pouvoit se lasser de considérer la beauté des choses qui l'environnoient, & il en remarquoit de nouvelles à mesure qu'il s'avançoit dans l'isle.

Enfin ils arriverent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large fossé, sur les bords duquel, d'espace en espace, étoient plantés des arbres si hauts qu'ils

couvroient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis la porte qui étoit d'or massif, il y avoit un pont fait d'une seule écaille de poisson, quoiqu'il eût pour le moins six toises de long & trois de large. On voyoit à la tête du pont une troupe de génies d'une hauteur démesurée, qui défendoient l'entrée du château avec de grosses massues d'acier de la Chine.

N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces génies nous assommeroient; & si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. En même temps il tira d'une bourse qu'il avoit sous sa robe, quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entourra sa ceinture, & mit une autre sur son dos; il donna les deux autres au prince qui en fit le même usage. Après cela, Mobarec étendit sur la terre deux grandes nappes, au bord desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc & de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces nappes, & Zeyn sur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince : Seigneur, je vais présentement conjurer le roi des génies qui habite le palais qui s'offre à nos yeux : puisse-t-il venir à nous sans colere ! Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans son isle lui déplaît, il paroîtra sous la figure d'un monstre ef-

froyable ; mais s'il approuve votre dessein, il se montrera sous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever & le saluer sans sortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz : Souverain maître des génies, mon pere, qui étoit votre serviteur, a été emporté par l'ange de la mort : puisse votre majesté me protéger comme elle a toujours protégé mon pere. Et si le roi des génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grace vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez : Sire, c'est la neuvieme statue que je vous supplie très-humblement de me donner.

Mobarec, après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Aussi-tôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un grand coup de tonnerre. Toute l'isle se couvrit d'épaisses ténèbres ; il s'éleva un vent furieux ; l'on entendit ensuite un cri épouvantable ; la terre fut ébranlée, & l'on sentit un tremblement pareil à celui qu'Asrafyel doit causer le jour du jugement.

Zeyn sentit quelqu'émotion, & commençoit à tirer de ce bruit un fort mauvais présage, lorsque Mobarec, qui favoit mieux que lui ce qu'il falloit penser, se prit à sourire, & lui dit : Rassurez-vous, mon prince, tout va bien. En effet, dans

le moment le roi des génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissoit pas toutefois d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'apperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avoit dicté. Le roi des génies en sourit, & répondit. O mon fils, j'aimois ton pere, & toutes les fois qu'il me venoit rendre ses respects, je lui faisois présent d'une statue qu'il emportoit. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton pere quelques jours avant sa mort, à écrire ce que tu as lu sur la piece de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection, & de te donner la neuvieme statue qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vu en songe sous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le fouterrein où sont les urnes & les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause. Je fais ce qui t'a fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu desires. Quand je n'aurois pas promis à ton pere de te le donner, je te l'accorderois volontiers, mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un ferment inviolable, que tu reviendras dans cette isle, & que tu m'amèneras une fille qui sera dans sa quinzieme année, qui n'aura jamais connu d'homme,

ni souhaité d'en connoître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite, & que tu sois si bien maître de toi, que tu ne formes même aucun desir de la posséder en la conduisant ici.

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeoit de lui. Mais, seigneur, dit-il ensuite, je suppose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez, comment pourrai-je savoir que je l'aurai trouvée ? J'avoue, répondit le roi des génies en souriant, que tu t'y pourrois tromper à la mine : cette connoissance passe les enfans d'Adam ; aussi n'ai-je pas dessein de m'en rapporter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir qui sera plus sûr que tes conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image de cette fille. La glace se conservera pure & nette si la fille est chaste ; & si au contraire la glace se ternit, ce sera une marque assurée que la fille n'aura pas toujours été sage, ou du moins qu'elle aura souhaité de cesser de l'être. N'oublie donc pas le serment que tu m'as fait ; garde-le en homme d'honneur ; autrement je t'ôterai la vie, quelqu'amitié que je me sente pour toi. Le prince Zeyn Alasnam protesta de nouveau qu'il tiendrait exactement sa parole.

Alors le roi des génies lui mit entre les mains un miroir, en disant : O mon fils, tu peux t'en retourner quand tu voudras, voilà le miroir dont tu dois te servir. Zeyn & Mobarec prirent congé du roi des génies, & marcherent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec sa barque, & les repassa de la même manière qu'il les avoit passés. Ils rejoignirent les personnes de leur suite, avec lesquelles ils retournerent au Caire.

Le prince Alafnam se reposa quelques jours chez Mobarec. Ensuite il lui dit : Partons pour Bagdad, allons-y chercher une fille pour le roi des génies. Hé, ne sommes-nous pas au grand Caire, répondit Mobarec ? n'y trouverons-nous pas bien des belles filles ? Vous avez raison, reprit le prince ; mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles sont ? Ne vous mettez point en peine de cela, seigneur, repliqua Mobarec, je connois une vieille femme fort adroite, je la veux charger de cet emploi, elle s'en acquittera fort bien.

Effectivement la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorsqu'après les avoir regardées il venoit à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace se ternissoit toujours. Toutes les filles de la cour & de

la ville , qui se trouverent dans leur quinzieme année , subirent l'examen l'une après l'autre ; & jamais la glace ne se conserva pure & nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rencontrer des filles chastes au Caire , ils allerent à Bagdad. Ils louerent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencerent à faire bonne chere. Ils tenoient table ouverte ; & après que tout le monde avoit mangé dans le palais , on portoit le reste aux derviches qui par-là subsistoient commodément.

Or il y avoit dans le quartier un iman appelé Boubekir Muezin. C'étoit un homme vain , fier & envieux. Il haïssoit les gens riches , seulement parce qu'il étoit pauvre. Sa misere l'aigrissoit contre la prospérité de son prochain. Il entendit parler de Zeyn Alasnam & de l'abondance qui régnoit chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce prince en aversion. Il poussa même la chose si loin , qu'un jour dans la mosquée il dit au peuple , après la priere du soir : O mes freres , j'ai ouï dire qu'il est venu loger dans notre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que fait-on ? cet inconnu est peut-être un scélérat qui aura volé dans son pays des biens considérables , & il vient dans cette grande ville se donner du bon

temps. Prenons-y garde , mes freres , si le calife apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans notre quartier , il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi je vous déclare que je m'en lave les mains , & que s'il en arrive quelque accident , ce ne sera pas ma faute. Le peuple qui se laisse aisément persuader , cria tout d'une voix à Boubekir : C'est votre affaire , docteur ; faites savoir cela au conseil. Alors l'iman 'satisfait se retira chez lui , & se mit à composer un mémoire , résolu de le présenter le lendemain au calife.

Mais Mobarec qui avoit été à la priere , & qui avoit entendu comme les autres le discours du docteur , mit cinq cents sequins d'or dans un mouchoir , fit un paquet de plusieurs étoffes de soie , & s'en alla chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitoit. O docteur , lui répondit Mobarec d'un air doux en lui mettant entre les mains l'or & les étoffes , je suis votre voisin & votre serviteur : je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite , & il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitoit de faire connoissance avec vous. En attendant , il vous prie de recevoir ce petit présent. Boubekir fut transporté de joie , & répondit à Mobarec : De grace , seigneur , demandez bien pardon au

prince pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir ; mais je réparerai ma faute , & dès demain j'irai lui rendre mes devoirs.

En effet , le jour suivant , après la priere du matin , il dit au peuple : Sachez , mes freres , qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlois hier au soir , n'est point un méchant homme , comme quelque gens mal intentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'est un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au calife.

Boubekir par ce discours ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avoit donnée de Zeyn le soir précédent , s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonies , & alla voir ce jeune prince qui le reçut très-agréablement. Après plusieurs compliments de part & d'autre , Boubekir dit au prince : Seigneur , vous proposez-vous d'être long-temps à Bagdad ? J'y demeurerai , lui répondit Zeyn , jusqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzieme année , qui soit parfaitement belle , & si chaste qu'elle n'ait jamais connu d'homme , ni souhaité d'en connoître. Vous cherchez une chose assez rare , repliqua l'iman , & je craindrois fort que votre

recherche ne fût inutile, si je ne savois pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son pere a été visir autrefois; mais il a quitté la cour, & vit depuis long-temps dans une maison écartée où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous; je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. N'allons pas si vite, répartit le prince; je n'épouserai point cette fille que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous, mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner? Hé, quelles assurances en voulez-vous avoir, dit Boubekir? Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn; je n'en veux pas davantage pour me déterminer. Vous vous connoissez donc bien en physionomie, reprit l'iman en souriant? hé bien, venez avec moi chez son pere; je le prie-rai de vous la laisser voir un moment en sa présence.

Muezin conduisit le prince chez le visir, qui ne fut pas plutôt instruit de la naissance & du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille & lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite & si piquante ne s'étoit présenté aux yeux du jeune roi de Balsora, il en demeura surpris. Dès qu'il put éprouver si cette fille étoit aussi chaste que belle,

il tira son miroir, & la glace se conserva pure & nette.

Quand il vit qu'il avoit enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la souhaitoit, il pria le visir de la lui accorder. Aussi-tôt on envoya chercher le cadi qui vint. On fit le contrat & la priere du mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le visir en sa maison, où il le régala magnifiquement & lui fit des présents considérables. Ensuite il envoya une infinité de bijoux à la mariée par Mobarec qui la lui amena chez lui, où les noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenoit au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître : Allons, seigneur, ne demeurons pas plus long-temps à Bagdad ; reprenons le chemin du Caire ; souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au roi des génies. Partons, répondit le prince ; il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que si j'obéis au roi des génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante, & je suis tenté de l'emmener à Balsora pour la placer sur le trône. Ah ! seigneur, repliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie. Rendez-vous maître de vos passions ; & quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au roi des

génies. Hé bien, Mobarec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux; peut-être même ne l'ai-je que trop vue.

Mobarec 'fit faire les préparatifs du départ. Ils retournerent au Caire, & de-là prirent la route de l'isle du roi des génies. Lorsqu'ils y furent, la fille qui avoit fait le voyage en litiere & que le prince n'avoit point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : En quels lieux sommes-nous ? ferons-nous bientôt dans les états du prince mon mari ? Madame, répondit Mobarec, il est temps de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer du sein de votre pere. Ce n'est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi ; c'est pour vous livrer au roi des génies qui lui a demandé une fille de votre caractère. A ces mots, elle se mit à pleurer amèrement ; ce qui attendrit fort le prince & Mobarec. Ayez pitié de moi, leur disoit-elle. Je suis une étrangere ; vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite.

Ses larmes & ses plaintes furent inutiles. On la présenta au roi des génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn : Prince, je suis content de vous. La fille que vous m'avez amenée, est char-

mante & chaste; & l'effort que vous avez fait pour me tenir parole, m'est agréable. Retournez dans vos états, & quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuvieme que je vous ai promise : je vais l'y faire transporter par mes génies. Zeyn remercia le roi, & reprit la route du Caire avec Mobarec, mais il ne demeura pas long-temps dans cette ville : l'impatience de recevoir la neuvieme statue lui fit précipiter son départ. Cependant il ne laissoit pas de penser souvent à la fille qu'il avoit épousée; & se reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite, il se regardoit comme la cause & l'instrument de son malheur. Hélas, disoit-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendresses de son pere pour la sacrifier à un génie ! O beauté sans pareille, vous méritiez un meilleur sort !

Le prince Zeyn occupé de ces pensées, arriva enfin à Balsora, où ses sujets, charmés de son retour, firent de grandes réjouissances. Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mere, qui fut ravie d'apprendre qu'il avoit obtenu la neuvieme statue. Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle est sans doute dans le souterein, puisque le roi des génies vous a dit que vous l'y trouveriez. Le jeune roi & sa mere, tous deux pleins d'imp-

tience de voir certe statue merveilleuse, descendirent dans le souterrain, & entrerent dans la chambre des statues. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'au lieu d'une statue de diamants, ils apperçurent sur le neuvieme piedestal une parfaitement belle fille, que le prince reconnut pour celle qu'il avoit conduite dans l'isle des génies. Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici : vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi, & je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous proposez une plus belle récompense. Non, madame, répondit Zeyn, le ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au roi des génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamants, vaut-elle le plaisir de vous posséder ? Je vous aime mieux que tous les diamants & toutes richesses du monde.

Dans le temps qu'il achevoit de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mere de Zeyn en fut épouvantée ? mais le roi des génies qui parut aussi-tôt, dissipa sa frayeur. Madame, lui dit-il, je protège & j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il seroit capable de dompter ses passions. Je fais bien

que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, & qu'il n'a pas tenu exactement la promesse qu'il m'avoit faite de ne point souhaiter sa possession; mais je connois trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, & je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvieme statue que je lui destinois, elle est plus rare & plus précieuse que les autres. Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse; & si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure & constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, & je répons de sa fidélité. Le roi des génies disparut à ces paroles; & Zeyn enchanté de la jeune dame, consumma son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balfora; & ces deux époux, toujours fideles, toujours amoureux, passerent ensemble un grand nombre d'années.

La sultane des Indes n'eut pas plutôt fini l'histoire du prince Zeyn Alasnam, qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre; ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour alloit bientôt paroître, cette princesse en fit le récit dans ces termes:

HISTOIRE*De Codadad & de ses Freres.*

CEUX qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Harran régnoit autrefois un roi très-magnifique & très-puissant. Il n'aimoit pas moins ses sujets qu'il en étoit aimé. Il avoit mille vertus, & il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans son sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvoit avoir d'enfants. Il en demandoit sans cesse au ciel; & une nuit pendant qu'il goûtoit la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut & lui dit: Tes prieres son exaucées; tu as enfin obtenu ce que tu desirois. Leve-toi aussi-tôt que tu seras réveillé, mets-toi en prieres, & fais deux genuflexions; après cela, va dans les jardins de ton palais, appelle ton jardinier, & lui ordonne de t'apporter une grenade; manges-en tant de grains qu'il te plaira, & tes souhaits seront comblés.

Le roi rappelant ce songe à son réveil, en rendit graces au ciel. Il se leva, se mit
en

en prieres , fit deux génuflexions ; puis il alla dans les jardins, où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre & qu'il mangea. Il avoit cinquante femmes qui partageoient son lit ; elles devinrent toutes grosses ; mais il y en eut une nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il conçut de l'aversion pour cette dame , il vouloit la faire mourir. Sa stérilité, disoit-il, est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mere d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au seigneur. Il formoit cette cruelle résolution ; mais son visir l'en détourna, en lui repr santant que toutes les femmes n'étoient pas du même temp ragement, & qu'il n'étoit pas impossible que Pirouzé f t grosse, quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. Hé bien, reprit le roi, qu'elle vive ; mais qu'elle sorte de ma cour, car je ne puis la souffrir. Que votre majesté, repliqua le visir, l'envoye chez le prince Samer, votre cousin. Le roi go ta cet avis ; il envoya Pirouzé   Samarie avec une lettre, par laquelle il mandoit à son cousin de la bien traiter ; & si elle étoit grosse, de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'apperçut qu'elle étoit enceinte, & enfin elle accoucha d'un prince plus

beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussi-tôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils, & l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie, & fit une réponse au prince Samer dans ces termes : » Mon cousin, toutes mes » autres femmes ont mis aussi au monde » chacune un prince, de sorte que nous » avons ici un grand nombre d'enfants. Je » vous prie d'élever celui de Pirouzé, de » lui donner le nom de Codadad (1), & » vous me l'enverrez quand je vous le » manderai. »

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, & toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Codadad à dix-huit ans pouvoit passer pour un prodige. Ce jeune prince se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mere : Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie ; je sens que j'aime la gloire, permettez-moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de Harran, mon pere, a des ennemis ; quelques princes ses voisins veulent troubler son repos : que ne m'appelle-t-il à son se-

(1) Dieudonné.

cours ? pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si long-temps ? ne devrois-je pas être dans sa cour ? Pendant que tous mes freres ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici ma vie dans l'oïveté ? Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux ; je voudrois que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre pere, mais il faut attendre qu'il vous demande. Non, madame, repliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi, & je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute, & je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuses : je veux mériter son estime avant qu'il me reconnoisse. Pirouzé approuva cette généreuse résolution ; & de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il étoit monté sur un cheval blanc qui avoit une bride & des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avoit un sabre dont la poignée étoit d'un seul diamant, & le fourreau de bois de sandal tout garni d'émeraudes & de rubis. Il portoit sur ses épaules son carquois & son arc ; & dans cet équi-

page, qui relevoit merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Har-ran. Il trouva bientôt moyen de se faire présenter au roi, qui, charmé de sa beauté, de sa taille avantageuse, ou peut-être entraîné par la force du sang, lui fit un accueil favorable, & lui demanda son nom & sa qualité. Sire, répondit Codadad, je suis fils d'un émir du Caire; le desir de voyager m'a fait quitter ma patrie; & comme j'ai appris en passant par vos états que vous étiez en guerre avec quelques uns de vos voisins, je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre majesté. Le roi l'accabla de caresses, & lui donna de l'emploi dans ses troupes.

Ce jeune prince ne tarda guere à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats; & comme il n'avoit pas moins d'esprit que de courage, il gagna si bien les bonnes graces du roi, qu'il devint bientôt son favori. Tous les jours les ministres & les autres courtisans ne manquoient point d'aller voir Codadad; & ils recherchoient avec autant d'empressement son amitié, qu'ils négligeoient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en appercevoir sans chagrin; & s'en prenant à l'étranger; ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi l'aimant de plus en

plus tous les jours, ne se lassoit point de lui donner des marques de son affection. Il le vouloit avoir sans cesse auprès de lui. Il admiroit ses discours pleins d'esprit & de sagesse ; & pour faire voir jusqu'à quel point il le croyoit sage & prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge ; de maniere que voilà Codadad gouverneur de ses freres.

Cela ne fit qu'irriter leur haine. Comment donc, dirent-ils, le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il soit notre gouverneur, & que nous ne fassions rien sans sa permission ? C'est ce que nous ne devons pas souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. Nous n'avons, disoit l'un, qu'à l'aller chercher tous ensemble, & le faire tomber sous nos coups. Non, non, disoit l'autre, gardons-nous bien de nous l'immoler nous-mêmes ; sa mort nous rendroit odieux au roi, qui, pour nous en punir, nous déclareroit tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permission d'aller à la chasse ; & quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin d'une autre ville, où nous irons passer quelque temps. Notre absence étonnera le roi, qui ne nous voyant pas revenir, perdra patience, & fera peut-être mourir l'étranger ; il le chassera du moins

de la cour pour nous avoir permis de sortir du palais.

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad, & le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piège ; il accorda la permission que ses frères lui demandoient. Ils partirent, & ne revinrent point. Il y avoit déjà trois jours qu'ils étoient absents, lorsque le roi dit à Codadad : Où sont les princes ? il y a long-temps que je ne les ai vus. Sire, répondit-il, après avoir fait une profonde révérence, ils sont à la chasse depuis trois jours : ils m'avoient pourtant promis qu'ils reviendroient plutôt. Le roi devint inquiet, & son inquiétude augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paroissoient point encore. Il ne put retenir sa colère : Imprudent étranger, dit-il à Codadad, devois-tu laisser partir mes fils sans les accompagner ? Est-ce ainsi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé ? Va les chercher tout-à-l'heure, & me les amène ; autrement ta perte est assurée.

Ces paroles glacerent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta promptement à cheval. Il sort de la ville ; & comme un berger qui a per-

du son troupeau , il cherche par-tout ses freres dans la campagne , il s'informe dans tous les villages si on ne les a point vus ; & n'en apprenant aucune nouvelle , il s'abandonne à la plus vive douleur. Ah ! mes freres , s'écria t-il , qu'êtes-vous devenus ? seriez-vous au pouvoir de nos ennemis ? Ne serois-je venu à la cour de Harran que pour causer au roi un déplaisir si sensible ? il étoit inconsolable d'avoir permis aux princes d'ailer à la chasse , ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine , il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse , au milieu de laquelle il y avoit un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche , & voit à une fenêtre une dame parfaitement belle , mais parée de sa seule beauté , car elle avoit les cheveux épars , des habits déchirés , & l'on remarquoit sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle apperçut Codadad , & qu'elle jugea qu'il pouvoit l'entendre , elle lui adressa ces paroles : O jeune homme , éloigne toi de ce palais funeste , ou bien tu te verras bientôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un negre qui se repait de sang humain , fait ici sa demeure : il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine ,

& il les enferme dans de sombres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer.

Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes, & ne vous mettez point en peine du reste. Je suis une fille de qualité du Caire, répartit la dame; je passois bien près de ce château pour aller à Bagdad; je rencontrai le negre qui tua tous mes domestiques, & m'amena ici. Je voudrois n'avoir rien à craindre que la mort, mais pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui; & si dès demain je ne me rends pas sans effort à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le negre va bientôt revenir; il est sorti pour poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de temps à perdre, & je ne fais pas même si par une prompte fuite tu pourras lui échapper.

Elle n'eut pas achevé ces mots que le negre parut. C'étoit un homme d'une grandeur démesurée & d'une mine effroyable. Il montoit un puissant cheval de Tartarie, & portoit un cimetre si large & si pesant, que lui seul pouvoit s'en servir. Le prince l'ayant apperçu, fut étonné de sa taille monstrueuse. Il s'adressa au ciel pour le prier de lui être favorable; ensuite il tira son sabre, & attendit de pied ferme le ne-

gre, qui, méprisant un si foible ennemi, le somma de se rendre sans combattre; mais Codadad fit connoître par sa contenance qu'il vouloit défendre sa vie, car il s'approcha de lui & le frappa rudement au genou. Le negre se sentant blessé poussa un cri si effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage, il se leve sur ses étriers, & veut frapper à son tour Codadad de son redoutable cimetre. Le coup fut porté avec tant de roideur, que c'étoit fait du jeune prince, s'il n'eut pas eu l'adresse de l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimetre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors avant que le negre eût le temps de porter un second coup, Codadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimetre tomba avec la main qui le soutenoit, & le negre aussi-tôt cédant à la violence du coup, vuida les étriers, & fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même-temps le prince descendit de son cheval, se jeta sur son ennemi, & lui coupa la tête. En ce moment, la dame dont les yeux avoient été témoins de ce combat, & qui faisoit encore au ciel des vœux ardents pour ce jeune héros qu'elle admiroit, fit un cri de joie, & dit à Codadad : Prince (car la pénible victoire que

vous venez de remporter, me persuade, aussi-bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune), achevez votre ouvrage : le negre a les clefs de ce château, prenez-les & venez me tirer de prison. Le prince fouilla dans les poches du misérable qui étoit étendu sur la poussiere, & y trouva plusieurs clefs.

Il ouvrit la premiere porte, & entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venoit au devant de lui : elle voulut se jeter à ses pieds pour mieux lui marquer sa reconnoissance ; mais il l'en empêcha. Elle loua sa valeur, & l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ses compliments ; & comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne fais si elle sentoit plus de joie de se voir délivrée de l'affreux péril où elle avoit été, que lui d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris & des gémissements. Qu'entens je, s'écria Codadad ? D'où partent ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles ? Seigneur, dit la dame, en lui montrant du doigt une porte basse qui étoit dans la cour, elles viennent de cet endroit : il y a là je ne fais combien de malheureux que leur

étoile a fait tomber entre les mains du negre; ils sont tous enchaînés, & chaque jour ce monstre en tiroit un pour le manger.

C'est un surcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté; vous pouvez juger par vous-même de la satisfaction que nous allons leur causer. A ces mots, ils s'avancerent vers la porte du cachot. A mesure qu'ils en approchoient, ils entendoient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codadad en étoit pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clefs dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il falloit; il en prend une autre, & au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le negre qui vient selon la coutume leur apporter à manger & en même-temps se saisir d'un de leurs compagnons, redoublerent leurs cris & leurs gémissements. On entendoit des voix lamentables qui sembloient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte, & trouva un escalier assez roide, par où il descendit dans une vaste & profonde cave, qui recevoit un foible jour par un soupirail, & où il y avoit plus de cent person-

nes attachées à des pieux les mains liées. Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez graces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras. J'ai tué l'horrible negre dont vous deviez être la proie, & je viens briser vos fers. Les prisonniers n'eurent pas fitôt entendu ces paroles, qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise & de joie. Codadad & la dame commencerent à les délier; & à mesure qu'ils les délioient, ceux qui se voyoient débarrassés de leurs chaînes, aidoient à défaire celles des autres; de maniere qu'en peu de temps ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux, & après avoir remercié Codadad de ce qu'il venoit de faire pour eux, ils sortirent de la cave; & quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince, de voir parmi ces prisonniers, ses freres qu'il cherchoit, & qu'il n'espéroit plus de rencontrer! Ah! princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompai-je point? Est-ce vous en effet que je vois? Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre pere, qui est inconsolable de vous avoir perdus! mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer? Etes-vous tous en vie? Hélas! la mort d'un seul d'entre vous suf-

fit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés !

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnoître à Codadad qui les embrassa l'un après l'autre, & leur apprit l'inquiétude que leur absence cauçoit au roi. Ils donnerent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritoit, aussi-bien que les autres prisonniers qui ne pouvoient trouver de termes assez forts à leur gré, pour lui témoigner toute la reconnoissance dont ils se sentoient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avoit des richesses immenses, des toiles fines, des brocards d'or, des tapis de Perse, des satins de la Chine, & une infinité d'autres marchandises que le negre avoit prises aux caravannes qu'il avoit pillées, & dont la plus grande partie appartenoit aux prisonniers que Codadad venoit de délivrer. Chacun reconnut son bien & le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots, & partagea même entr'eux le reste des marchandises. Puis il leur dit : Comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? Nous sommes ici dans un désert, il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. Seigneur, répondit un des prisonniers, le negre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises ; peut-être sont-ils dans les écuries de ce château. Cela n'est pas

impossible, repartit Codadad; il faut nous en éclaircir. En même-temps ils allèrent aux écuries, où non seulement ils apperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du roi de Harran; ce qui les combla tous de joie. Il y avoit dans les écuries quelques esclaves noirs, qui, voyant tous les prisonniers délivrés, & jugeant par-là que le negre avoit été tué, prirent l'épouvante & la fuite par des détours qui leur étoient connus. On ne songea point à les poursuivre. Tous les marchands ravis d'avoir recouvré leurs chameaux & leurs marchandises, avec leur liberté, se disposerent à partir, mais avant leur départ ils firent de nouveaux remerciements à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Codadad s'adressant à la dame, lui dit : En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller ? où tendoient vos pas lorsque vous avez été surprise par le negre ? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, & je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteroient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parents.

Princes, leur dit elle, je suis d'un pays trop éloigné d'ici ; & outre que ce seroit

abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin , je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étois une dame du Caire ; mais après les bontés que vous me témoignez & l'obligation que je vous ai , seigneur, ajouta-t-elle , en regardant Codadad , j'aurois mauvaise grace de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon pere , après lui avoir ôté la vie ; & pour conserver la mienne , j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. A cet aveu , Codadad & ses freres prièrent la princesse de leur conter son histoire , en l'assurant qu'ils prenoient toute la part possible à ses malheurs , & qu'ils étoient disposés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuse. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de services qu'ils lui faisoient , elle ne put se dispenser de satisfaire leur curiosité , & elle commença de cette sorte le récit de ses aventures.



HISTOIRE*De la Princesse de Deryabar.*

IL y a dans une isle une grande ville appelée Deryabar. Elle a été long-temps gouvernée par un roi puissant, magnifique & vertueux. Ce prince n'avoit point d'enfants, & cela seul manquoit à son bonheur. Il adressoit sans cesse des prières au ciel ; mais le ciel ne les exauça qu'à demi ; car la reine sa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

Je suis cette malheureuse princesse. Mon pere eut plus de chagrin que de joie de ma naissance ; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avoit point de fils, de m'apprendre l'art de régner, & de me faire occuper sa place après lui.

Un jour qu'il prenoit le divertissement de la chasse, il apperçut un âne sauvage. Il le poursuivit : il se sépara du gros de la chasse ; & son ardeur l'emporta si loin, que, sans songer qu'il s'égaroit, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, & s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avoit remarqué que l'âne s'étoit

jetté. A peine le jour venoit de se fermer, qu'il apperçut entre les arbres une lumiere qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit & d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il étoit. Il se leva, & marcha vers la lumiere qui lui servoit de fanal pour se conduire.

Il connut bientôt qu'il s'étoit trompé : cette lumiere n'étoit autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche, & voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui étoit assis sur un sofa. Le monstre avoit devant lui une grosse cruche de vin, & faisoit rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venoit d'écorcher. Tantôt il portoit la cruche à sa bouche, & tantôt il dépeçoit ce bœuf & en mangeoit des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon pere, fut une très-belle femme qu'il apperçut dans la cabane. Elle paroissoit plongée dans une profonde tristesse : elle avoit les mains liées ; & l'on voyoit à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eut déjà senti les malheurs de sa mere, pleuroit sans relâche, & faisoit retentir l'air de ses cris.

Mon pere frappé de cet objet pitoya-

ble, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane & d'attaquer le géant; mais faisant réflexion que ce combat seroit trop inégal, il s'arrêta, & résolut, puisque ses forces ne suffisoient pas, de s'en défaire par surprise. Cependant le géant, après avoir vuidé la cruche & mangé plus de la moitié du bœuf, se tourna vers la femme, & lui dit: Belle princesse, pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur? il ne tient qu'à vous d'être heureuse: vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer & de m'être fidelle, & j'aurai pour vous des manieres plus douces. O satyre affreux, répondit la dame, n'espere pas que le temps diminue l'horreur que j'ai pour toi? tu seras toujours un monstre à mes yeux. Ces mots furent suivis de tant d'injures, que le géant en fut irrité. C'en est trop, s'écria-t-il d'un ton furieux, mon amour méprisé se convertit en rage: ta haine excite enfin la mienne, je sens qu'elle triomphe de mes desirs, & que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. En achevant ces paroles, il prend cette malheureuse femme par les cheveux, il la tient d'une main en l'air, & de l'autre tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorsque le roi mon pere décoche une fleche & perce l'estomac du géant,

qui chancelle & tombe aussi-tôt sans vie.

Mon pere entra dans la cabane : il délia les mains de la femme , lui demanda qui elle étoit , & par quelle aventure elle se trouvoit là. Seigneur, lui répondit-elle, il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrazines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer , étoit un de ses principaux officiers : ce misérable conçut pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher , jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté : il nous enleva tous deux ; & pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeoit bien que mon mari feroit de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les sarrazins , & nous amena jusques dans ce bois où il me retient depuis quelques jours.

Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée , je ne laisse point de sentir une secrette consolation , quand je pense que ce géant , tout brutal & tout amoureux qu'il ait été , n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prieres. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus

fâcheuses extrêmités, s'il ne pouvoit vaincre autrement ma résistance; & je vous avoue que tout-à-l'heure, quand j'ai excité sa colere par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur.

Voilà, seigneur, continua la femme du prince des sarrazins, voilà mon histoire; & je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir si généreusement secourue. Oui, madame, lui dit mon pere, vos malheurs m'ont attendri; j'en suis vivement touché; mais il ne tiendra pas à moi que votre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit, nous sortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar dont je suis le souverain; & si vous l'avez pour agréable, vous logerez dans mon palais jusqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer.

La dame sarrazine accepta la proposition, & suivit le jour suivant le roi mon pere, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers qui avoient passé la nuit à le chercher, & qui étoient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver, qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les surprit. Il leur conta de quelle maniere il l'avoit rencontrée, & le péril qu'il avoit couru en s'approchant de la cabane, où

Sans doute il auroit perdu sa vie si le géant l'eût apperçu. Un des officiers prit la dame enroupe, & un autre porta l'enfant.

Ils arriverent dans cet équipage au palais du roi mon pere, qui donna un logement à la belle sarrazine, & fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi : elle eut pour lui toute la reconnoissance qu'il pouvoit souhaiter. Elle avoit paru d'abord assez inquiète & impatiente de ce que son mari ne la réclamoit point ; mais peu-à-peu elle perdit son inquiétude : les déférences que mon pere avoit pour elle, charmerent son impatience ; & je crois qu'elle eût enfin eu plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ses parents, que de l'en avoir éloignée.

Cependant le fils de cette dame devint grand : il étoit fort bien fait, & comme il ne manquoit pas d'esprit, il trouva moyen de plaire au roi mon pere, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en apperçurent, & jugerent que ce jeune homme pourroit m'épouser. Dans cette pensée, & le regardant déjà comme l'héritier de la couronne, ils s'attachoient à lui, & chacun s'efforçoit de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement : il s'en applaudit ; & oubliant la distance qui étoit entre nos conditions, il se flatta

dans l'espérance qu'en effet mon pere l'aimoit assés pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus : le roi tardant trop à son gré à lui offrir sa main, il eut la hardiesse de la lui demander. Quelque châtiment que méritât son audace, mon pere se contenta de lui dire qu'il avoit d'autres vues sur moi, & ne lui en fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisoit de sa recherche, que s'il eût demandé une fille du commun, ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là : il résolut de se venger du roi ; & par une ingratitude dont il est peu d'exemples, il conspira contre lui, il le poignarda, & se fit proclamer roi de Deryabar, par un grand nombre de personnes mécontentes dont il fut ménager le chagrin. Son premier soin, dès qu'il se vit défait de mon pere, fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein étoit de m'ôter la vie, ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le temps de lui échapper : tandis qu'il étoit occupé à égorger mon pere, le grand-visir, qui avoit toujours été fidele à son maître vint m'arracher du palais, & me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vais-

seau secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'isle accompagnée seulement d'une gouvernante & de ce généreux ministre, qui aimait mieux suivre la fille de son maître, & s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

Le grand-visir se proposoit de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance, & de les exciter à venger la mort de mon pere; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paroïssoit si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que, malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau emporté par la violence des vents & des flots, se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de notre naufrage; je vous peindrois mal de quelle maniere ma gouvernante, le grand visir, & tous ceux qui m'accompagnoient, furent engloutis dans les abymes de la mer: la frayeur dont j'étois saisie, ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment; & soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte, soit que le ciel qui me réservoir à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me sauver, quand j'eus repris mes esprits, je me trouvai sur le rivage.

Souvent les malheurs nous rendent in-

justes : au lieu de remercier Dieu de la grace particulière que j'en recevois, je ne levai les yeux au ciel, que pour lui faire des reproches de m'avoir sauvée. Loin de pleurer le visir & ma gouvernante, j'enviois leur destinée, & peu-à-peu ma raison cédant aux affreuses images qui la troubloient, je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étois prête à m'y lancer, lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes & de chevaux. Je tournai aussitôt la tête pour voir ce que c'étoit, & je vis plusieurs cavaliers armés, parmi lesquels il y en avoit un monté sur un cheval arabe : celui-là portoit une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, & il avoit une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurois pas jugé à son habillement que c'étoit le maître des autres, je m'en serois apperçue à l'air de grandeur qui étoit répandu dans toute sa personne. C'étoit un jeune homme parfaitement bien fait, & plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il détacha quelques-un de ses officiers pour me venir demander qui j'étois : je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage étoit couvert de débris de notre vaisseau, ils jugerent qu'un navire venoit de se briser sur la côte, & que j'étois sans doute une personne échappée du naufrage. Cette

conjecture

conjecture & la vive douleur que je faisois paroître, irritèrent la curiosité des officiers qui commencerent à me faire mille questions, en m'assurant que leur roi étoit un prince généreux, & que je trouverois dans sa cour de la consolation.

Leur roi impatient d'apprendre qui je pouvois être, s'ennuya d'attendre le retour de ses officiers : il s'approcha de moi : il me regarda avec beaucoup d'attention : & comme je ne cessois pas de pleurer & de m'affliger, sans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeoient, il leur défendit de me fatiguer d'avantage par leurs questions ; & s'adressant à moi : Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colere vous fait éprouver sa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au désespoir ? ayez, je vous prie, plus de fermeté : la fortune qui vous persécute est inconstante ; votre sort peut changer : j'ose même vous assurer que si vos malheurs peuvent être soulagés, ils le seront dans mes états. Je vous offre mon palais : vous demeurerez auprès de la reine ma mere, qui s'efforcera, par ses bons traitemens, d'adoucir vos peines. Je ne fais point encore qui vous êtes, mais je sens que je m'intéresse déjà pour vous.

Je remerciai le jeune roi de ses bontés : j'acceptai les offres obligeantes qu'il me

faisoit, & pour lui montrer que je n'en étois pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune sarrasin, & je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion & celle de tous ses officiers qui m'écoutoient. Le prince, après que j'eus cessé de parler, reprit la parole, & m'affura de nouveau qu'il prenoit beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais, où il me présenta à la reine sa mere : il fallut là recommencer le récit de mes aventures, & renouveler les larmes. La reine se montra très-sensible à mes chagrins, & conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi son fils de son côté, devint éperduement amoureux de moi, & m'offrit bientôt sa couronne & sa main. J'étois encore si occupée de mes disgraces, que le prince, tout aimable qu'il étoit, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'il auroit pu faire dans un autre temps. Cependant pénétrée de reconnoissance, je ne refusai point de faire son bonheur : notre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

Pendant que tout le monde étoit occupé à célébrer les noces de son souverain, un prince voisin & ennemi vint une nuit faire une descente dans l'isle avec un grand nombre de combattants ; ce redoutable ennemi

étoit le roi de Zanguebar ; il surprit tout le monde , & tailla en piéces tous les fujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux ; car il étoit déjà dans le palais avec une partie de ses gens ; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver , & de gagner le bord de la mer , où nous nous jettâmes dans une barque de pêcheur que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours , fans favoir ce que nous deviendrions : le troisieme , nous apperçûmes un vaisseau qui venoit à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord , parce que nous nous imaginâmes que c'étoit un vaisseau marchand qui pourroit nous recevoir ; mais nous fîmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer , lorsque s'étant approché de nous , dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac. Ils vinrent à l'abordage : cinq ou six se jetterent dans une barque , se faisirent de nous deux , lierent le prince mon mari , & nous firent passer dans leur vaisseau , où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeunesse & mes traits les frapperent : tous ces pirates témoignent qu'ils sont charmés de ma vue : au-lieu de tirer au sort , chacun prétend avoir la préférence , & que je devienne sa proie. Ils s'échauffent , ils en viennent aux mains , ils

combattent comme des furieux. Le tillac en un moment est couvert de corps morts. Enfin ils se tuerent tous, à la réserve d'un seul, qui, se voyant maître de ma personne, me dit : Vous êtes à moi : je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle esclave. Mais, ajouta-t-il en regardant le roi mon époux, qui est cet homme-là ? quels liens l'attachent à vous ? sont-ce ceux du sang ou ceux de l'amour ? Seigneur, lui répondis-je, c'est mon mari. Cela étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié ; il souffriroit trop de vous voir entre les bras de mon ami. A ces mots, il prit ce malheureux prince qui étoit lié, & le jeta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

Je pouffai des cris effroyables à cette cruelle action ; & je me serois indubitablement précipitée dans les flots, si le pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avois point d'autre envie ; c'est pourquoi il me lia avec des cordes au grand mât ; & puis mettant à la voile, il cingla vers la terre où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville, où il acheta des chameaux, des tentes & des esclaves, & prit ensuite la route du Caire, dans le dessein, disoit-il toujours, de m'aller présenter à son ami, & de dégager sa parole.

Il y avoit déjà plusieurs jours que nous étions en marche, lorsqu'en passant hier par cette plaine, nous apperçûmes le negre qui habitoit ce château. Nous le primes de loin pour une tour; & lorsqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimetere, & somma le pirate de se rendre prisonnier, avec tous ses esclaves & la dame qu'il conduisoit. Le corsaire avoit du courage, & secondé de tous ses esclaves qui promirent de lui être fideles, il attaqua le negre. Le combat dura long-temps; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi-bien que tous ses esclaves, qui aimerent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le negre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisois que pleurer: Jeune dame, dispose-toi à combler mes desirs, au-lieu de t'affliger ainsi: cede de bonne grace à la nécessité: je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions: que je te revoie toute consolée de tes malheurs, & ravie d'être réservée à mon lit. En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans une chambre, & se coucha dans la sienne, après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin, & refermées aussi-tôt pour

courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin ; mais il faut qu'ils lui soient échappés , puisqu'il revenoit seul & sans leurs dépouilles , lorsque vous l'avez attaqué.

La princesse n'eut pas plutôt achevé le récit de ses aventures , que Codadad lui témoigna qu'il étoit vivement touché de ses malheurs : Mais , madame , ajouta-t-il , il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du roi Harran vous offrent un asyle dans la cour de leur pere ; acceptez-le , de grace ! vous y serez chérie de ce prince & respectée de tout le monde ; & si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur , souffrez que je vous la présente , & que je vous épouse devant tous ces princes ; qu'ils soient témoins de notre engagement. La princesse y consentit ; & dès le jour même ce mariage se fit dans le château , où ils trouverent toutes sortes de provisions : les cuisines étoient pleines de viandes & d'autres mets , dont le negre avoit coutume de se nourrir lorsqu'il étoit rassasié de chair humaine. Il y avoit aussi beaucoup de fruits , tous excellents dans leurs especes ; & pour comble de délices , une grande quantité de liqueurs & vins exquis.

Ils se mirent tous à table ; & après avoir bien mangé & bien bu , ils emporterent

tout le reste des provisions , & sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvoient trouver; & ils n'étoient plus qu'à une journée de Harran , lorsque s'étant arrêtés & achevant de boire leur vin , comme gens qui ne se soucioient plus de le ménager , Codadad prit la parole : Princes , dit-il , c'est trop long-temps vous cacher qui je suis , vous voyez votre frere Codadad : je dois le jour , aussi-bien que vous , au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé , & la princesse Pirouzé est ma mere. Madame , ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de Deryabar , pardon si je vous ai fait aussi un mystere de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plutôt , j'aurois prévenu quelques réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. Non seigneur , lui répondit la princesse , les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés , se sont fortifiés de moment en moment ; & pour faire mon bonheur , vous n'aviez pas besoin de cette origine que vous me découvrez.

Les princes féliciterent Codadad sur sa naissance , & lui en témoignèrent beaucoup de joie ; mais dans le fond de leur cœur , au-lieu d'en être bien aises , leur haine pour

un si aimable frere ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblerent la nuit, & se retirerent dans un lieu écarté, pendant que Codadad & la princesse sa femme goûtoient sous leur tente la douceur du sommeil. Ces ingrats, ces envieux freres oubliant que sans le courageux fils de Pirouzé, ils seroient tous devenus la proie du negre, résolurent entr'eux de l'assaffiner. Nous n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchants, dès que le roi saura que cet étranger qu'il aime tant, est son fils, & qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges, & le déclarera son héritier au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de se prosterner devant leur frere & de lui obéir. A ces paroles, il en ajouta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux, qu'ils allerent sur le champ trouver Codadad endormi. Ils le percerent de mille coups de poignard; & le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où ils arriverent le lendemain.

Leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur pere, qu'il désespéroit de les revoir. Il leur demanda la cause de leur retardement, mais ils se garderent bien de la

lui dire : ils ne firent aucune mention du negre ni de Codadad , & dirent seulement que n'ayant pu résister à la curiosité de voir le pays , ils s'étoient arrêtés dans quelques villes voisines.

Cependant Codadad noyé dans son sang , & peu différent d'un homme mort , étoit sous sa tente avec la princesse sa femme , qui ne paroissoit guere moins à plaindre que lui. Elle remplissoit l'air de cris pitoyables : elle s'arrachoit les cheveux ; & mouillant de ses larmes le corps de son mari : Ah , Codadad , s'écrioit-elle à tous moments , mon cher Codadad , est-ce toi que je vois prêt à passer chez les morts ! quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ! Croirois-je que ce sont tes propres freres qui t'ont si impitoyablement déchiré , ces freres que ta valeur a sauvés ? Non , ce sont plutôt des démons qui sous des traits si chers sont venus t'arracher la vie. Ah , barbares ! qui que vous soyez , avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu ? Mais pourquoi m'en prendre à tes freres , malheureux Codadad ? c'est à moi seule que je dois imputer ta mort : tu as voulu joindre ta destinée à la mienne ; & toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je suis sortie du palais de mon pere , s'est répandue sur toi. O ciel ! qui m'avez

condamnée à mener une vie errante & pleine de disgraces, si vous ne vouliez pas que j'aye d'époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le temps que je commence à m'attacher à eux.

C'étoit par de semblables discours, & de plus touchants encore, que la déplorable princesse de Deryabar exprimoit sa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvoit l'entendre. Il n'étoit pourtant pas mort ; & sa femme ayant pris garde qu'il respiroit encore, courut vers un gros bourg qu'elle apperçut dans la plaine, pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur le champ avec elle ; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouverent point Codadad ; ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avoit emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes & ses lamentations de la manière du monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri ; & ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyoit, il lui proposa de retourner dans le bourg, & lui offrit sa maison & ses services.

Elle se laissa entraîner, le chirurgien l'emmena chez lui, & sans savoir encore qui elle étoit, la traita avec toute la considération & tout le respect imaginable, U

tâchoit par ses discours de la consoler : mais il avoit beau combattre sa douleur, il ne faisoit que l'aigrir au-lieu de la soulager. Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grace, tous vos malheurs ; dites-moi de quel pays & de quelle condition vous êtes. Peut-être que je vous donnerai de bons conseils, quand je serai instruit de toutes les circonstances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés.

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence, qu'il persuada la princesse : elle lui raconta toutes ses aventures ; & lorsqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien reprit la parole : Madame, dit-il, puisque les choses sont ainsi, permettez-moi de vous représenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction ; vous devez plutôt vous armer de constance, & faire ce que le nom & le devoir d'une épouse exigent de vous ; vous devez venger votre mari. Je vais, si vous souhaitez, vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran ; ce prince est bon & très équitable ; vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ses frères, je suis persuadé qu'il vous fera justice. Je cede à vos raisons, répondit la princesse : oui, je

dois entreprendre la vengeance de Codadad ; & puisque vous êtes assez obligeant & assez généreux pour vouloir m'accompagner , je suis prête à partir. Elle n'eut pas plutôt pris cette résolution , que le chirurgien fit préparer deux chameaux sur lesquels la princesse & lui se mirent en chemin , & se rendirent à la ville de Harran.

Ils allerent descendre au premier caravanféraïl qu'ils rencontrèrent ; ils demanderent à l'hôte des nouvelles de la cour. Elle est , leur dit-il , dans une assez grande inquiétude. Le roi avoit un fils , qui , comme un inconnu , a demeuré près de lui fort long-temps , & l'on ne fait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du roi , nommée Pirouzé , en est la mere ; elle a fait faire mille perquisitions qui ont été inutiles. Tout le monde est touché de la perte de ce prince , car il avoit beaucoup de mérite. Le roi a quarante-neuf autres fils , tous sortis de meres différentes , mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertu pour consoler le roi de la mort de Codadad. Je dis de la mort , parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore , puisqu'on ne l'a pu trouver , malgré toutes les recherches qu'on en a faites,

Sur le rapport de l'hôte , le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller

se présenter à Pirouzé ; mais cette démarche n'étoit pas sans péril , & demandoit beaucoup de précautions. Il étoit à craindre que si les fils du roi de Harran apprenoient l'arrivée & le dessein de leur belle-sœur , ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mere de Codadad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions , & se représenta ce qu'il risquoit lui-même ; c'est pourquoi voulant se conduire , prudemment dans cette conjoncture il pria la princesse de demeurer au caravanférail , pendant qu'il iroit au palais reconnoître les chemins par où il pourroit sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville , & marchoit vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour , lorsqu'il apperçut une dame montée sur une mule richement harnachée : elle étoit suivie de plusieurs demoiselles aussi montées sur des mules , & d'un très-grand nombre de gardes & d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeoit en haie pour la voir passer , & la saluoit en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même maniere , & demanda ensuite à un calender qui se trouva près de lui , si cette dame étoit femme du roi. Oui , frere , lui dit le calender , c'est une de ses femmes , & celle qui est la plus honorée &

la plus chérie du peuple, parce qu'elle est la mere du prince Codadad, dont vous devez avoir ouï parler.

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour distribuer des aumônes & assister aux prieres publiques que le roi avoit ordonnées pour le retour de Codadad. Le peuple qui s'intéressoit extrêmement à la destinée de ce jeune prince, couroit en foule joindre ses vœux à ceux des prêtres, de sorte que la mosquée étoit remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse, & s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prieres; & lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves, & lui dit à l'oreille : Frere, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé; ne pourrois-je point par votre moyen être introduit dans son appartement ? Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse; car elle n'est occupée que de son fils, & elle ne veut point entendre parler d'autre chose. Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. Cela

étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais & vous lui parlerez bientôt.

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avoit quelque chose d'important à lui communiquer, & que le prince Codadad y étoit intéressé. Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussi-tôt entrer dans le cabinet de la princesse, qui écarta toutes ses femmes, à la réserve de deux pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle apperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avoit à lui annoncer. Madame, lui répondit le chirurgien après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter, & des choses sans doute qui vous surprendront. Alors il lui fit un détail de tout ce qui s'étoit passé entre Codadad & ses frères; ce qu'elle écouta avec une attention avide; mais quand il vint à parler de l'assassinat, cette tendre mere, comme si elle se fût sentie frapper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un sofa. Les deux femmes la secoururent promptement, & lui firent reprendre ses esprits: le chirurgien continua son ré-

cit. Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit : Allez retrouver la princesse de Deryabar, & annoncez-lui de ma part que le roi la reconnoîtra bientôt pour sa belle-fille; & à votre égard, foyez persuadé que vos services seront bien récompensés.

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé demeura sur le sofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer; & s'attendrissant au souvenir de Codadad : Oh mon fils, disoit-elle, me voilà donc pour jamais privée de ta vue ! Lorsque je te laissai partir de Samarie pour venir dans cette cour, & que je reçus tes adieux, hélas, je ne croyois pas qu'une mort funeste t'attendît loin de moi ! O malheureux Codadad, pourquoi m'as-tu quittée ! tu n'aurois pas à la vérité acquis tant de gloire, mais tu vivrois encore ; & tu ne coûterois pas tant de pleurs à ta mere. En disant ces paroles elle pleuroit amèrement, & ses deux confidentes touchées de sa douleur mêloient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeoient comme à l'envi toutes trois, le roi entra dans le cabinet; & les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé si elle avoit reçu de tristes nouvelles de Codadad. Ah, seigneur, lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie ! & pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture; car

selon toutes les apparences, des bêtes sauvages l'ont dévoré. En même temps elle raconta tout ce que le chirurgien lui avoit appris, & elle ne manqua pas de s'étendre sur la maniere cruelle dont Codadad avoit été assassiné par ses freres.

Le roi ne donna pas le temps à Pirouzé d'achever son récit : il se sentit enflammé de colere ; & cédant à son transport : Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes, & qui causent à leur pere une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtement. En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étoient ses courtisans, & ceux d'entre le peuple qui avoient quelque priere à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paroître d'un air furieux : ils jugent qu'il est en colere contre son peuple ; leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur le trône ; & faisant approcher son grand-vifir : Haffan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner ; va tout-à-l'heure prendre mille soldats de ma garde, & arrête tous les princes mes fils ; enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins, & que cela soit fait dans un moment. A cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étoient présents frémirent ; & le grand-vifir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour marquer qu'il

étoit prêt d'obéir, & sortit de la salle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il étoit fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venoient lui demander audience, & déclara que d'un mois il ne vouloit entendre parler d'aucune affaire. Il étoit encore dans la salle quand le visir revint. Hé bien, visir, lui dit ce prince, tous mes fils sont-ils dans la tour? Oui, sire, répondit le ministre, vous êtes obéi. Ce n'est pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner : En disant cela, il sortit de la salle d'audience, & retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le visir qui le suivoit. Il demanda à cette princesse où étoit logée la veuve de Codadad; les femmes de Pirouzé le dirent : car le chirurgien ne l'avoit point oublié dans son récit. Alors le roi se tournant vers son ministre : Va, lui dit-il, dans ce caravansérail, & amène ici une jeune princesse qui y loge; mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang.

Le visir ne fut pas long-temps à faire ce qu'on lui ordonnoit; il monta à cheval avec tous les émirs & les autres courtisans, & se rendit au caravansérail où étoit la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, & lui présenta de la part du roi une belle mule blanche qui avoit une selle & une bride d'or parsemée de

rubis & d'émeraudes. Elle monta dessus ; & au milieu de tous ces seigneurs elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnoit aussi monté sur un beau cheval tartare que le visir lui avoit fait donner. Tout le monde étoit aux fenêtres ou dans les rues , pour voir passer une si magnifique cavalcade ; & comme on répandoit que cette princesse que l'on conduisoit si pompeusement à la cour , étoit femme de Codadad , ce ne fut qu'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie , qui se seroient sans doute tournés en gémissements , si l'on avoit su la triste aventure de ce jeune prince , tant il étoit aimé de tout le monde.

La princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendoit à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit par la main , & la conduisit à l'appartement de Pirouzé , où il se passa une scene fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveler son affliction à la vue du pere & de la mere de son mari , comme le pere & la mere ne purent voir l'épouse de leur fils , sans en être fort agités. Elle se jeta au pieds du roi ; & après les avoir baignés de larmes , elle fut saisie d'une si vive douleur , qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'étoit pas dans un état moins déplorable ; elle paroissoit pénétrée de ses déplaisirs ; & le roi frappé de ces objets touchants , s'abandonna à sa pro-

pre foiblesse. Ces trois personnes confondant leurs soupirs & leurs pleurs, gardèrent quelque temps un silence aussi tendre que pitoyable. Enfin la princesse de Deryabar étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château & le malheur de Codadad; ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront, mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte pas mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. A ces mots il s'adressa à son visir, & lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine, au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie; & cependant il donna dans son palais un très-bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille.

Hassan fit travailler avec tant de diligence & employa tant d'ouvriers, qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva dessous un tombeau sur lequel étoit une figure qui représentoit Codadad. Aussi-tôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières & marqua un jour pour les obseques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitants de

la ville se répandirent dans la plaine , pour voir la cérémonie qui se fit de cette manière.

Le roi suivi de son visir & des principaux seigneurs de sa cour , marcha vers le dôme ; & quand il y fut arrivé , il entra , & s'assit avec eux sur des tapis de pied de satin noir , à fleurs d'or : ensuite une grosse troupe de gardes à cheval , la tête basse & les yeux à demi fermés , s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois , gardant un profond silence ; mais à la troisième , ils s'arrêtèrent devant la porte , & dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix :
» O prince , fils du roi , si nous pouvions
» apporter quelque soulagement à ton mal ,
» par le tranchant de nos cimenteres , & par
» la valeur humaine , nous te ferions voir
» la lumière : mais le roi des rois a com-
» mandé , & l'ange de la mort a obéi ».
A ces mots , ils se retirèrent pour faire place à cent vieillards qui étoient tous montés sur des mules noires , & qui portoient de longues barbes blanches.

C'étoit des solitaires , qui pendant le cours de leur vie se tenoient cachés dans des grottes : ils ne se montraient jamais aux yeux des hommes , que pour assister aux obseques des rois de Harran & des princes de sa maison. Ces vénérables personnages portoient sur leur tête chacun un gros livre

qu'ils tenoient d'une main; ils firent tous trois fois le tour du dôme sans rien dire: ensuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots: » O prince, que pouvons-nous faire pour toi? si par la priere » ou par la science on pouvoit te rendre la » vie, nous froterions nos barbes blanches à tes pieds, & nous réciterions des » oraisons: mais le roi de l'univers t'a enlevé pour jamais ».

Ces vieillards, après avoir ainsi parlé, s'éloignerent du dôme; & aussi-tôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approcherent: elles montoient chacune un petit cheval blanc; elles étoient sans voiles, & portoient des corbeilles d'or pleines de toutes sortes de pierres précieuses: elles tournerent aussi trois fois autour du dôme; & s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, & dit: » O prince autrefois si beau, quels secours peux-tu attendre de nous? si nous » pouvions te ranimer par nos attraits, » nous nous rendrions tes esclaves: mais » tu n'es plus sensible à la beauté, & tu » n'as plus besoin de nous ».

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi & ses courtisans se leverent, & firent trois fois le tour de la représentation; puis le roi prenant la parole, dit: *O mon cher fils, lumiere de mes yeux, je t'ai donc perdu pour*

toujours ! il accompagna ces mots de soupirs , & arrosa le tombeau de ses larmes. Les courtisans pleurerent à son exemple ; ensuite on ferma la porte du dôme , & tout le monde retourna à la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées , & on les continua huit jours de suite. Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple indigné du traitement qu'ils avoient fait au prince Codadad , sembloit attendre impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échaffauds : mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre temps ; parce que tout-à-coup on apprit que les princes voisins qui avoient déjà fait la guerre au roi Harran , s'avançoient avec des troupes plus nombreuses que la première fois , & qu'ils n'étoient pas même fort éloignés de la ville. Il y avoit déjà long-temps qu'on savoit qu'ils se préparoient à faire la guerre , mais on ne s'étoit point allarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle causa une consternation générale , & fournit une occasion de regretter de nouveau Codadad , parce que ce prince s'étoit signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. Ah , disoient-ils , si le généreux Codadad vivoit encore , nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous surprendre. Ce-

pendant le roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, leve du monde à la hâte, forme une armée assez considérable; & trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort & marche au-devant d'eux: les ennemis de leur côté ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avançoit pour les combattre, s'arrêterent dans une plaine & mirent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il range aussi & dispose ses troupes au combat: il fait sonner la charge, & attaque avec une extrême vigueur: on lui résiste de même: il se répand de part & d'autre beaucoup de sang, & la victoire demeure long-temps incertaine. Mais enfin elle alloit se déclarer pour les ennemis du roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre alloient l'envelopper, lorsqu'on vit paroître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approchoient des combattants en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis qui ne savoient ce qu'ils en devoient penser. Mais ils ne demeurèrent pas long-temps dans l'incertitude: ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, & les chargerent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en désordre, & bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là: ils les poursuivirent

poursuivirent vivement , & les taillèrent en pieces presque tous.

Le roi de Harran qui avoit observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'étoit passé, avoit admiré l'audace de ces cavaliers dont le secours inopiné venoit de déterminer la victoire en sa faveur. Il avoit sur-tout été charmé de leur chef , qu'il avoit vu combattre avec une valeur extrême ; il souhaitoit de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir & de le remercier , il cherche à le joindre ; il s'apperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent ; & le roi de Harran reconnoissant Codadad dans ce brave guerrier qui venoit de le secourir , ou plutôt de battre ses ennemis , il demeura immobile de surprise & de joie. Seigneur , lui dit Codadad , vous avez sujet, sans doute , d'être étonné de voir paroître tout-à-coup devant votre majesté un homme que vous croyez peut-être sans vie. Je le serois si le ciel ne m'avoit pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. Ah ! mon fils , s'écria le roi , est-il bien possible que vous me soyez rendu ? Hélas ! je désespérois de vous revoir. En disant cela , il tendit les bras au jeune prince qui se livra à un embrassement si doux.

Je fais tout , mon fils , reprit le roi ; après l'avoir tenu long-temps embrassé ; je

fais de quel prix vos freres ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du negre ; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais ; votre mere, à qui vous avez coûté tant de pleurs, m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis : quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage ! Seigneur, dit, Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château ? quelqu'un de mes freres, poussé par ses remords, vous l'auroit-il avouée ? Non, répondit le roi, c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes choses ; car elle est venue dans mon palais, & elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos freres. Codadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme étoit à la cour. Allons, seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mere qui nous attend ; je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes, aussi bien que celles de la princesse de Deryabar.

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville avec son armée qu'il congédia ; il retourna victorieux dans son palais, aux acclamations du peuple qui le suivoit en foule, en priant le ciel de prolonger ses années, & portant jusqu'au ciel le nom de Coda-

dad. Ces deux princes trouverent Pirouzé & sa belle-fille qui attendoient le roi pour le féliciter; mais on ne peut exprimer tous les transports de joie dont elles furent agitées lorsqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnoit. Ce furent des embrassements mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avoient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre personnes eurent cédé à tous les mouvements que le sang & l'amour leur inspiroient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il étoit encore vivant.

Il répondit qu'un payfan monté sur une mule, étant entré par hasard dans la tente où il étoit évanoui, le voyant seul & percé de coup, l'avoit attaché sur la mule & conduit à sa maison, & que là il avoit appliqué sur ses blessures certaines herbes mâchées qui l'avoient rétabli en peu de jours. Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le payfan, & lui donnai tous les diamants que j'avois. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avoient assemblé des troupes & venoient fondre sur les sujets du roi, je me suis fait connoître dans les villages, & j'excitai le zele de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens; & me mettant à leur tête, je suis

arrivé dans le temps que les deux armées étoient aux mains.

Quand il eut achevé de parler, le roi dit : Rendons graces à Dieu de ce qu'il a conservé Codadad ; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer, périssent aujourd'hui. Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats & tout méchants qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang ; ce sont mes freres, je leur pardonne leur crime, & je vous demande grace pour eux. Ces nobles sentiments arracherent des larmes au roi, qui fit assembler le peuple, & déclara Codadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fît venir les princes prisonniers qui étoient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes & les embrassa tous les uns après les autres, d'aussi bon cœur qu'il avoit fait dans la cour du château du negre. Le peuple fut charmé du naturel de Codadad, & lui donna mille applaudissements. Ensuite on combla de biens le chirurgien, pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la princesse de Deryabar.

Fin du Tome quatrieme.

T A B L E

DES HISTOIRES DU TOME IV,

HISTOIRE de Noureddin & de la belle
Persienne , page 1
Histoire de Beder , Prince de Perse , & de
Giauhare , Princesse du royaume de Sa-
mandal , 97
Histoire de Ganem , fils d'Abou Aibou , sur-
nommé l'Esclave d'Amour. 220
Histoire du Prince Zeyn Alasnam , & du
Roi des Génies , 305
Histoire de Codadad & de ses Freres , 336
Histoire de la Princesse de Deryabar , 352

